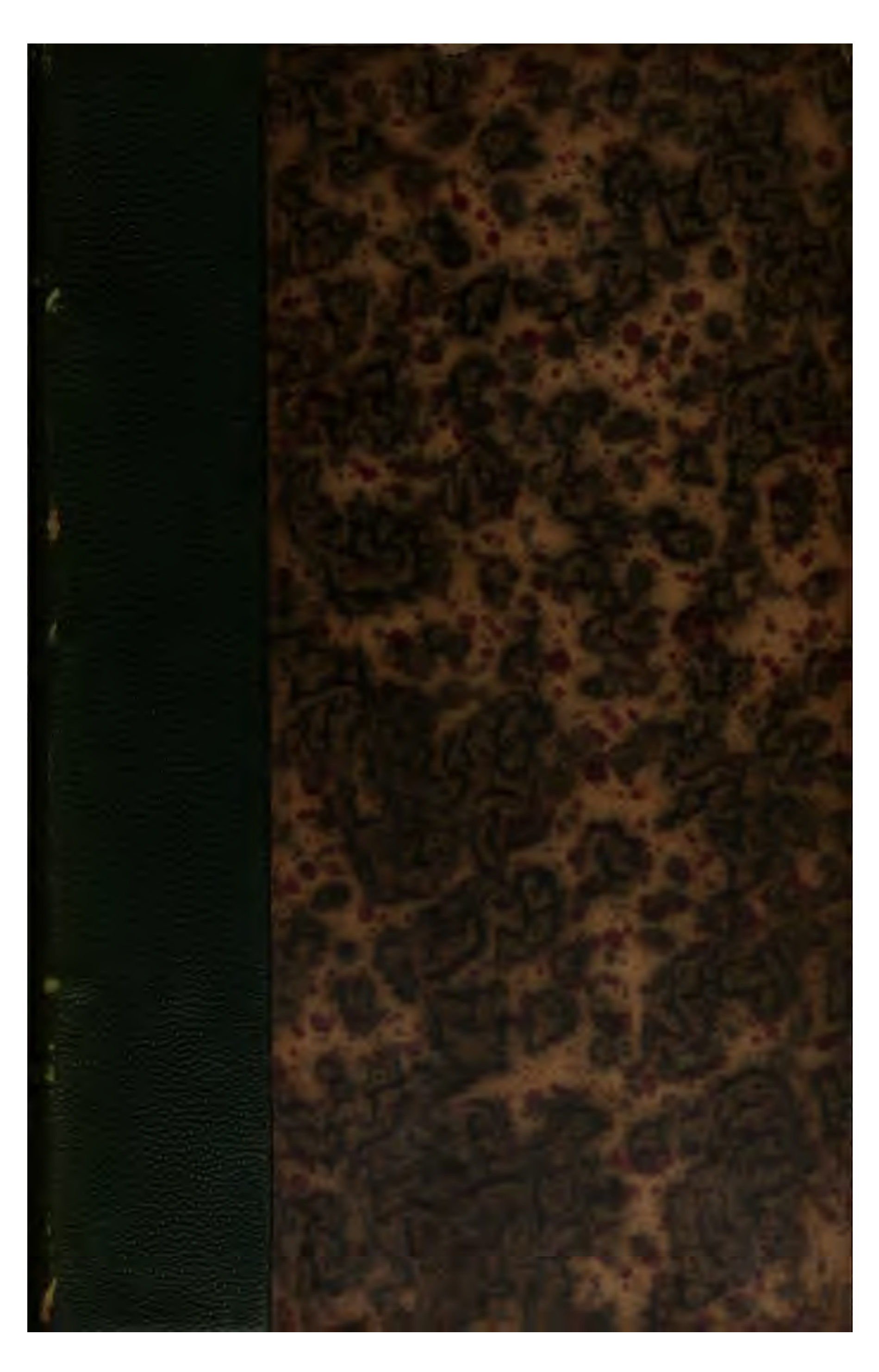



Lux · tua · via · mea
EDWARD & GERTRUDE BLOUNT


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HÉLÈNE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

HÉLÈNE

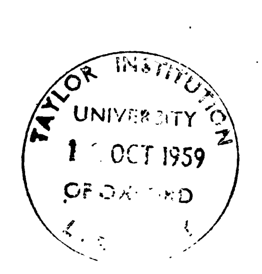
PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OCT 1959
OF OXFORD

HÉLÈNE.

I

DEUX FAMILLES D'AUTREFOIS.

Vers la fin du dernier siècle, il existait à P..., dans le comtat Venaissin, une famille noble dont l'origine était si ancienne que son arbre généalogique prenait racine dans les traditions obscures du martyrologe provençal ; selon la légende, elle descendait du bienheureux saint Véran de Cavaillon, lequel était contemporain de Charlemagne.

Un fait moins contestable, c'est qu'elle était déjà illustre à l'époque de la première croisade : le nom

des Blanquefort était mentionné dans une charte du XIe siècle, et ce document authentique attestait qu'Albéric de Blanquefort, surnommé le Géant, était allé avec Godefroid de Bouillon à la conquête du saint sépulcre.

Mais, dans la suite des temps, cette grande maison était tombée en décadence ; quelques années avant la Révolution, elle était réduite à une médiocre fortune, et ne subsistait plus qu'en la personne d'un brave officier de marine appelé le comte de Blanquefort. Ce gentilhomme, qui avait fait les guerres de l'Inde sous les ordres du bailli de Suffren, s'était marié dans l'intervalle de ses campagnes avec une demoiselle noble qui ne lui avait pas apporté de grands biens, mais qui était sage, avenante et parfaitement jolie.

Mme de Blanquefort n'avait point de proches parents, et elle se trouvait entièrement isolée durant les longues absences de son mari. Quoiqu'il y eût à cette époque assez bonne société dans la petite ville de P..., elle n'allait pas dans le monde et recevait fort peu de visites. Un sentiment rigoureux des convenances, peut-être aussi une sage défiance d'elle-même, l'avaient portée à s'entourer exclusivement de personnes dont les assiduités étaient au-dessus de tout danger, de toute critique et de tout soupçon. Sa maison n'était guère fréquentée que par une famille de la bonne bourgeoisie, avec laquelle elle s'était liée dès les premiers temps de son mariage. Ces braves gens étaient aussi connus dans le pays que les Blanquefort ; ils exploitaient de père en fils, depuis deux siècles, des fabriques de soierie qui les avaient consi-

dérablement enrichis, et l'opulence des Montarieux était proverbiale dans le comtat Venaissin.

M. Montarieux s'était retiré du commerce après avoir épousé la veuve d'un avocat au parlement de Paris. Cette jeune femme avait vécu dans un certain monde ; elle joignait à une amabilité naturelle des manières de grande dame, et était infiniment supérieure à toutes les femmes qui composaient la bonne société de P.... Sa figure n'était point jolie ; mais elle avait si bon air, elle avait tant d'esprit dans la physionomie et de grâce dans le maintien, qu'elle se faisait aisément pardonner ce que les femmes qui lui portaient envie appelaient sa laideur. La comtesse de Blanquefort démêla bientôt le mérite de cette aimable personne, et, malgré la différence du rang, comme on disait alors, elle n'hésita pas à se lier étroitement avec elle. Le comte était en mer quand cette intimité commença. A son retour, deux ou trois douairières de la haute société hasardèrent en sa présence quelques observations sur cette liaison ; mais il répliqua fièrement que la comtesse de Blanquefort élevait jusqu'à elle quiconque était honoré de son estime, et qu'il l'approuvait d'avoir fait amitié avec Mme Montarieux. Dès le lendemain, il se montra au café et à la promenade en compagnie de M. Montarieux, ce dont le riche bourgeois ne fut pas médiocrement satisfait et reconnaissant; car les gentilshommes de sa petite ville, entichés des mêmes idées que leurs femmes, le tenaient fort à distance et l'appelaient par dérision le marquis de Carabas.

Les deux maisons vécurent dès lors dans une véritable intimité. On se voyait journellement; on faisait

chaque soir le reversi ensemble, et l'on s'invitait mutuellement pour fêter certains anniversaires. La famille patricienne mettait dans ces rapports une familiarité affectueuse, et la famille plébéienne une déférence extrême avec quelque nuance de respect. Les deux dames s'aimaient sincèrement et vivaient tout à fait d'égale à égale.

Mme Montarieux avait un esprit solide, un caractère affectueux et enjoué; sa société était infiniment précieuse à Mme de Blanquefort, qui avait besoin de l'amitié sûre et consolante d'une telle personne pour supporter la solitude où la laissaient les absences prolongées de son mari. Elle était loin d'avoir la même sympathie pour M. Montarieux; mais elle lui pardonnait volontiers sa nullité en faveur de sa bonhomie, et le recevait avec plaisir parce qu'il ne se présentait jamais devant elle sans amener sa femme.

Les Montarieux habitaient la plus belle maison de P.... C'était un édifice moderne, situé sur la place principale. La façade était enjolivée d'ornements sculptés, et les fenêtres du premier étage s'ouvraient sur un grand balcon de fer doré qui excitait fort l'admiration des paysans assemblés sur la place les jours de foire ou de marché. Cette longue balustrade, dont les barreaux reluisants ressemblaient à des lingots, était pour ces braves gens comme l'enseigne et la preuve de la prodigieuse fortune des Montarieux, au nom patronymique desquels ils avaient ajouté un sobriquet, et qu'ils appelaient Montarieux Grille-d'Or.

L'intérieur répondait au dehors : les tapisseries, les beaux meubles et la vaisselle d'argent y foisonnaient. Le salon où se tenait habituellement Mme Montarieux

était tendu d'un damas rouge et orné de glaces où l'on se mirait des pieds à la tête. Il y avait sur la cheminée une pendule monumentale de Lepaute, et sur les consoles des bergerettes en biscuit de Sèvres qui souriaient, la bouche en cœur, en face de petits bergers audacieux. La riche bourgeoise recevait les visites, assise sur un canapé de velours et dans une toilette assortie au luxe qui l'entourait; son linge était garni de magnifiques dentelles, et, selon la mode d'alors, elle portait, même dans un demi-négligé, des perles et des pierreries. Lorsqu'elle était en robe de taffetas d'été, ses bras nus jusques au coude étaient ornés de larges bracelets de rubans, fermés par une boucle en diamants, et des pendeloques à la Mirza scintillaient entre les mèches poudrées de sa chevelure. Bien que ses voitures fussent sans armoiries et ses laquais sans livrée, elle avait un train de maison splendide et des équipages que les gentillâtres, accoutumés à se carrosser dans leurs vieux berlingots, ne pouvaient voir sans indignation.

Le train de maison des Blanquefort était beaucoup plus modeste : l'antique logis qu'ils habitaient avait été bâti par un des ancêtres de la comtesse et faisait partie de sa dot. Depuis des siècles, on n'avait rien changé aux dispositions intérieures de cet édifice, qui était situé dans un quartier retiré, près d'une des portes de la ville. Le vestibule, peu spacieux, précédait une antichambre au delà de laquelle il y avait un grand salon, moins magnifique que celui de Mme Montarieux, mais meublé cependant avec un certain luxe solide qui ne se retrouve guère que dans

les vieilles maisons habitées par d'anciennes familles. Cette pièce s'ouvrait sur un jardin si vaste, si frais et si ombragé, qu'on pouvait, en regardant de ce côté, se croire à la campagne.

Mme de Blanquefort évitait toute espèce de représentation; un domestique âgé et deux vieilles servantes composaient toute sa livrée; elle était fort sédentaire, et c'était chez elle qu'on se réunissait tous les soirs pour faire d'interminables parties de reversi, ou bien pour causer autour de la cheminée, tandis que les dames faisaient de la tapisserie.

Mme Montarieux avait un fils unique, et Mme de Blanquefort une fille moins âgée de cinq ou six ans que ce riche héritier. Les deux enfants, malgré la différence d'âge, avaient joué ensemble jusqu'au moment où le petit Marcellin était allé commencer son éducation dans un des grands colléges de Paris. Bien des gens pensaient que l'intimité des deux familles amènerait une alliance entre les roturiers opulents et la noblesse plus riche d'honneur que de terres au soleil. Pendant que les caquets de la localité arrangeaient ce mariage, Marcellin Montarieux continuait ses classes; Mlle de Blanquefort était au couvent chez les dames Bénédictines d'Avignon, et tous deux avaient à peu près oublié leur amitié d'enfance. L'écolier se rappelait bien mieux les camarades avec lesquels il faisait de si belles parties de barres, que cette petite fille qu'il était obligé de promener par la main dans le parterre tandis que sa mère et la comtesse causaient assises sur la terrasse en les suivant du regard.

Hélène de Blanquefort ne songeait guère non plus

à cet écolier turbulent et mutin qui cassait toutes ses poupées, et le souvenir le plus vif qu'elle conservât de leurs relations enfantines était celui des dragées qu'ils mangeaient ensemble au jour de l'an.

Bien des années s'écoulèrent ainsi, et un jour enfin il se trouva que le jeune Montarieux venait de terminer ses études, que le comte allait prendre sa retraite, et que les deux amies étaient tout doucement devenues des personnes d'un âge respectable.

Marcellin Montarieux retourna à P.... avec son diplôme de bachelier ès lettres, et tout chargé de lauriers universitaires. C'était un beau jeune homme d'une physionomie calme et sérieuse, un peu trop grave peut-être pour ses vingt ans, mais sans aucune nuance de morgue ou de pédanterie. Sa présence fit sensation ; on s'occupa de lui dans la noblesse et dans la bourgeoisie : le fils unique d'un millionnaire ne semble jamais un personnage nul et indifférent. La curiosité qu'il inspirait n'était peut-être pas toujours bienveillante ; mais chacun le recherchait, et il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu chez les dames les plus qualifiées du pays comme dans la bonne bourgeoisie. Bientôt cependant on put s'apercevoir qu'il ne sortait pas volontiers du petit cercle où l'avait présenté sa mère, et qu'il ne manifestait aucune envie de former d'autres relations. Alors tout le monde fut d'avis que c'était un garçon bizarre et tout à fait insociable ; à l'appui de cette opinion, on l'accusa d'une foule de choses excentriques, entre autres de faire des vers qu'il ne montrait à personne, de se promener à pied tandis qu'il pouvait aller en carrosse, de porter un chapeau rond, de pencher

vers les doctrines philosophiques, etc., etc. Le fait est qu'il trouvait ses jeunes compatriotes d'assez mauvaise société; que les dames de P.... lui semblaient fort maniérées; que la bourgeoisie vaine et tracassière qui lui faisait tant d'avances lui déplaisait beaucoup, et qu'il s'ennuyait horriblement dans sa petite ville.

Peu de temps après, le comte de Blanquefort arriva aussi à P...; il avait définitivement quitté le service, et rentrait pour toujours dans ses foyers. C'était, à cette époque, un homme d'environ cinquante ans, d'une physionomie dure et d'une tournure tout à fait militaire. Il n'avait pas cependant la brusquerie proverbiale des gens de sa profession, et la sévérité de sa figure était tempérée par des manières extrêmement calmes et polies.

Dès le lendemain de son arrivée, il alla faire sa visite à Mme Montarieux, et se promena dans la ville bras dessus bras dessous avec M. Montarieux, lequel s'épanouissait dans son habit mordoré et saluait avec orgueil tous les hobereaux qui étaient obligés de faire la révérence à M. de Blanquefort. Celui-ci ne parût pas s'apercevoir de l'espèce de scandale que cette intimité, ainsi affichée, causait parmi ses pareils; mais le même soir, comme il entrait au cercle où les gentilshommes de la localité venaient lire la gazette et faire leur partie de boston, un de ces messieurs, son ancien camarade, vint droit à lui et lui dit d'un ton moitié goguenard, moitié sérieux :

« Ah çà, mon cher Blanquefort, tu n'es pas abordable, ainsi flanqué de ce gros Montarieux tout court! Prends garde avec ces petites gens!...

— Garde à quoi, s'il te plaît, mon cher Saint-Victorin? demanda le comte du même ton.

— Eh mais, de t'encanailler, » répondit Saint-Victorin.

A ce mot, M. de Blanquefort haussa les épaules, et, regardant le gentilhomme en face, il lui dit dédaigneusement :

« Je concevrais cette crainte chez toi, mon cher. Les Saint-Victorin ne datent pas de loin, et ils ont besoin d'être scrupuleux dans le choix de leurs compagnies; mais nous autres, qui avons de la noblesse à revendre, nous ne sommes pas obligés d'y regarder de si près. Nous ne faisons pas grande différence entre un noble d'hier et un bourgeois d'aujourd'hui; nous hantons qui nous plaît, et, sache-le bien, un de nos plus beaux priviléges, c'est de pouvoir fréquenter tout le monde sans déroger. »

M. de Blanquefort avait amené avec lui à P.... le fils d'un arrière-cousin, son ancien compagnon d'armes, mort depuis quelques années dans une de nos colonies des Indes. Ce petit jeune homme était encore sur les bancs du collége; mais on le nommait déjà le chevalier de Vernègues, parce qu'il était destiné à l'ordre de Malte. Quoiqu'il fût allié aux Blanquefort à un degré si éloigné qu'il était difficile d'établir clairement cette parenté, le comte l'appelait son neveu et le traitait comme un membre de la famille. C'était un gentil écolier, tout plein d'espièglerie, de franchise et de vivacité. Malgré la différence d'âge et d'humeur, Marcellin Montarieux fit volontiers amitié avec lui, et bientôt ils devinrent inséparables.

On était au commencement de septembre. Mme Montarieux convia M. et Mme de Blanquefort à passer le temps des vendanges dans une terre que son mari venait d'acquérir aux environs de la fontaine de Vaucluse, et, dès le lendemain, les deux familles se mirent en route. Pendant ce voyage d'une demi-journée, les jeunes gens firent beaucoup de projets. Marcellin Montarieux emportait un attirail de chasse complet, et le chevalier, coiffé d'un large feutre gris doublé de vert, emmenait un grand chien braque qu'il appelait Phédor, et qu'il sifflait à chaque instant.

Le nouveau domaine des Montarieux avait appartenu à un des derniers vice-légats du pape à Avignon, et on l'appelait encore la villa Marini. Aucun droit seigneurial n'était attaché à cette magnifique propriété; elle ne conférait pas la noblesse comme ces petits arrière-fiefs, ceints d'un mur crénelé et couronnés d'un pigeonnier en guise de tour, comme le château de M. Saint-Victorin; mais il y avait, par compensation, de bonnes rentes solidement établies sur plusieurs grandes fermes, et l'agrément de pouvoir chasser en tout temps dans la plus belle réserve du pays.

La villa, bâtie par le vice-légat Mgr Marini, quelque trente ans auparavant, était encore meublée comme au temps de cette Éminence; on y retrouvait à chaque pas le luxe coquet et maniéré de l'époque où l'on avait inventé la rocaille et mis à la mode le craquelé : tout y était joli, bizarre, élégant et assez commode.

Le premier soir, tandis que les grands parents

jouaient aux cartes dans un salon à l'italienne peint en grisaille, et que les jeunes gens étaient en train d'arranger une partie de chasse pour le lendemain, Mme de Blanquefort dit en soupirant :

« Il n'y a que cette pauvre Hélène qui ne prend pas ses vacances !

— Eh, bon Dieu ! madame, qu'est-ce qui s'y oppose ? s'écria la bonne Mme Montarieux ; donnez-nous donc la joie de la posséder ici tout le temps que vous nous ferez l'honneur d'y rester vous-même.

— Vous êtes bien bonne, chère madame : la chose ne me paraît pas tout à fait impossible, » répondit la comtesse sans discontinuer de donner les cartes ; et, se retournant vers son mari, elle reprit : « Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Je dis, madame, que je le trouve bon, » répondit-il en relevant son jeu.

La comtesse ne s'était pas attendue à cette condescendance ; elle en eut les larmes aux yeux, et dit avec joie :

« En ce cas, je pars demain pour aller chercher ma fille ; je ne m'arrête qu'un jour pour la faire sortir du couvent, et je vous l'amène sur la fin de la semaine, au plus tard. »

Le dimanche suivant, en effet, les deux dames arrivèrent à la villa Marini.

II

LA VALLÉE DE VAUCLUSE.

Lorsque Mlle de Blanquefort s'éveilla le lendemain dans sa petite chambre tapissée d'un papier rose vermicellé de blanc, et qu'elle entrevit une faible clarté à travers les rideaux de soie des fenêtres, elle regarda, un peu inquiète, la pendule en rocaille qui ornait la cheminée; car elle pensa qu'elle avait dormi trop longtemps, et que sa mère l'attendait déjà. La pauvre enfant se figurait qu'à la campagne on devait être debout de grand matin, comme dans son couvent. Elle se hâta de se lever, et courut entr'ouvrir les persiennes. Le jour naissant éclairait la façade de la villa, dont toutes les fenêtres étaient encore closes. On n'entendait rien que le murmure des jets d'eau dans le parterre, et les petits cris joyeux de quelques hirondelles qui voltigeaient au-

tour du toit, en saluant les vermeilles clartés de l'aube.

« Ma mère n'est pas levée, et tout le monde dort encore ici, » pensa Hélène rassurée.

Puis ramenant avec un geste de pudeur naïve un coin de son manteau de lit sur ses bras demi-nus, elle s'accouda sur la fenêtre et regarda le paysage, qu'elle avait à peine entrevu la veille aux lueurs du crépuscule.

Hélène de Blanquefort avait alors quinze ans; elle était grande comme sa mère, et déjà fort belle. Ses traits purs et calmes, éclairés en quelque sorte par deux grands yeux bruns fendus jusqu'à la tempe et couronnés de grands sourcils, offraient un type frappant de la beauté méridionale; ainsi que la plupart des femmes qui ont dans les veines du sang de la race celto-romaine, elle avait le port de tête fier, la chevelure épaisse et d'un noir brillant, les formes tout à la fois fines, élégantes et fortes. Son père avait eu peine à la reconnaître en la revoyant après quatre années d'absence; il ne s'attendait pas à la trouver d'une beauté si accomplie; cependant il affectait de la traiter toujours comme une enfant, et la veille même il lui avait dit en lui présentant le chevalier de Vernègues :

« Voici votre cousin, ma chère Hélène, un jeune espiègle qui ne demande pas mieux que de jouer avec vous; car il se serait peut-être ennuyé ici tout seul avec des personnes raisonnables. »

En ce moment, Hélène considérait d'un regard ravi les campagnes que dominait la villa Marini et le magnifique parterre qui s'étendait devant la ter-

rasse, comme un immense tapis dont les bordures sombres encadraient des gerbes de fleurs. Le soleil levant répandait des teintes moelleuses sur la vallée que baigne la Sorgue, tandis que les rochers de Vaucluse couvraient encore de froides ombres le fond du paysage. L'atmosphère était tiède, tout embaumée de légers parfums, et une sorte de bruissement s'élevait des vastes ombrages qui environnaient le parterre. Ces riantes perspectives charmaient les yeux d'Hélène ; depuis plusieurs années elle n'avait aperçu d'autre point de vue que le jardin du couvent, un enclos symétriquement planté d'arbres en quinconce et borné de tous côtés par de grandes murailles tapissées de lierre.

Elle joignit les mains avec un naïf transport d'admiration et en disant à haute voix :

« Mon Dieu ! que je suis contente d'être ici !... que je suis heureuse !

— Vraiment, ma fille ? » dit derrière elle une voix douce.

Hélène se retourna vivement et courut vers la comtesse, qui venait d'entr'ouvrir la porte :

« Vous étiez là, ma mère ! s'écria-t-elle un peu confuse ; il est si matin, que je n'osais passer dans votre chambre pour vous donner le bonjour et vous présenter mes respects. »

Mme de Blanquefort embrassa Hélène et lui dit affectueusement :

« Je vous ai entendue, ma fille, quand vous avez ouvert la fenêtre, et aussitôt le désir de vous voir m'a ôté l'envie de dormir : il y a si longtemps que je ne vous ai vue près de moi, à mon réveil ! »

La comtesse prononça ces mots avec un accent si tendre et si profond, qu'Hélène en fut touchée jusqu'aux larmes.

« Ma mère, dit-elle en lui baisant la main, pourquoi ne m'avez-vous pas gardée toujours auprès de vous ?

— Parce que les filles de condition vont toutes au couvent et que votre père avait décidé que vous seriez élevée par les dames Bénédictines, répondit simplement la comtesse.

— Voilà un usage bien fâcheux, » dit Hélène avec ingénuité.

Puis elle ajouta avec quelque hésitation.

« Me laisserez-vous encore longtemps au couvent, ma mère ?

— Jusqu'à votre mariage, mon enfant, » répondit Mme de Blanquefort avec un soupir.

A ce mot, Hélène rougit beaucoup, et ajouta d'une voix plus basse :

« J'y resterai encore longtemps.

— Peut-être, ma fille, murmura la comtesse. Toute mon envie est que vous reveniez près de moi pour toujours, et je hâterai de tout mon pouvoir le jour où vous me serez rendue. »

Puis, changeant tout à coup de propos, elle reprit :

« La bonne Mme Montarieux vous aime beaucoup, ma fille. Il faut lui rendre un peu cette amitié.

— De tout mon cœur ! répondit spontanément Hélène. Oui, elle est bonne et bien aimable.

— Son fils lui ressemble, ajouta négligemment la comtesse.

— Non, pas de visage, répondit l'innocente pensionnaire : il est très-beau. »

La comtesse sourit en baisant sa fille au front, et reprit avec gaieté :

« Allons, mon cœur, habillez-vous, et venez rendre vos devoirs à votre père ; il doit être levé déjà pour prendre son café. »

En effet, M. de Blanquefort, assis devant la fenêtre de sa chambre, fumait sa longue pipe indienne et buvait à petites gorgées le café noir et brûlant qu'on venait de lui verser dans une tasse du Japon. Il se leva en voyant entrer sa fille, reçut ses compliments, salua la comtesse, et ne se remit dans son fauteuil que lorsque toutes deux furent assises.

« Vous permettez ? dit-il ensuite en reprenant son houcca ; c'est une mauvaise habitude de marin, pour laquelle je serai continuellement réduit à vous faire mes excuses.

— Je les accepte une fois pour toutes, » répondit la comtesse avec un léger sourire.

Ce mari qui ne prenait pas la liberté d'allumer sa pipe devant elle sans lui en demander la permission, n'eût pas souffert qu'elle discutât une seule des volontés qu'il lui imposait avec une politesse parfaite.

« Eh bien, ma fille, il me semble que vous vous trouvez bien ici ? reprit M. de Blanquefort en regardant Hélène avec complaisance ; je vous trouve fort bon visage ce matin ; le grand air vous a rendue vermeille comme une rose.

— Mon père, c'est la joie de me voir auprès de vous qui me donne ce visage-là, répondit-elle ; ja-

mais je ne m'étais trouvée si heureuse que ce matin en m'éveillant. »

Le comte la considéra encore un moment, puis il dit à sa femme :

« Vous avez eu raison de l'aller chercher ; il sera temps bientôt qu'elle sorte tout à fait du couvent.

— Ah ! mon père, déjà ! s'écria Hélène en rougissant ; mais elle s'interrompit aussitôt et baissa la tête toute confuse.

— Soyez tranquille, ma fille, répondit le comte, vous irez encore un peu de temps chez les dames Bénédictines, je vous le promets ; en attendant, divertissez-vous ici, de tout votre cœur, comme une petite pensionnaire que vous êtes ; jouez au volant avec votre cousin, courez après les papillons, et promenez-vous autant que vous voudrez du matin au soir, je vous en donne la permission. »

Hélène ne profita pas d'abord de cette liberté : durant les premiers jours, elle était toujours à côté de sa mère et n'osait presque lever les yeux ; mais enfin la joyeuse familiarité du petit chevalier la mit à l'aise.

Celui-ci prit tout d'abord avec elle le ton de bonne amitié qu'autorisait leur parenté, il la traitait en camarade et la forçait de rire de ses espiègleries. Lorsqu'elle était gravement assise dans le salon entre sa mère et Mme Montarieux, faisant de la tapisserie et se gardant bien de glisser son mot dans la conversation, il venait se jeter au travers de ce petit cercle en l'appelant à haute voix, il lui arrachait le canevas des mains et l'entraînait en dansant sur la terrasse ; ou bien, si elle se levait discrètement à l'approche

d'une personne étrangère, en s'apprêtant à se retirer, il courait après elle et ne lui laissait ni paix ni trêve qu'elle ne l'eût suivi pour jouer au volant ou pour se balancer sur l'escarpolette. Marcellin était toujours en tiers entre ces enfants, et il ne manquait pas de gronder à voix basse le chevalier lorsqu'il s'emparait ainsi de sa cousine; mais celle-ci prenait son parti et finissait par rire et se divertir de tout son cœur avec l'étourdi qui la taquinait. Alors le jeune homme s'asseyait à l'écart, son livre à la main, et suivait des yeux cette charmante personne qui, sa robe traînante retroussée dans ses poches et la chevelure un peu en désordre, courait et folâtrait comme un enfant dans le jardin.

L'amitié familière qu'Hélène témoignait à son petit cousin ne semblait pas s'étendre jusqu'à Marcellin Montarieux : quoiqu'ils fussent presque toute la journée ensemble, elle ne s'enhardissait pas jusqu'à lui adresser la parole, et lui aussi, de son côté, était avec elle d'une réserve presque sauvage. Pourtant, au fond de son âme, elle trouvait ce beau jeune homme sérieux beaucoup plus aimable que l'étourdi avec lequel elle jouait de si bon cœur. Quant à Marcellin, il avait compris dès le premier jour qu'il devenait éperdument amoureux de cette petite pensionnaire, et qu'il se trouverait très-malheureux le jour où on la remènerait au couvent. Six semaines environ s'écoulèrent ainsi. Alors Mlle de Blanquefort commença à pleurer en secret, parce que la fin des vacances approchait, et Marcellin devint horriblement triste. Il n'alla plus à la chasse, et fit semblant d'apprendre le reversi, afin d'avoir un prétexte pour pas-

ser la soirée derrière le fauteuil de Mme de Blanquefort, à deux pas d'Hélène qui brodait sans lever les yeux et semblait absorbée par son ouvrage.

Sur ces entrefaites, Mme Montarieux proposa un soir d'aller passer la journée du lendemain dans une ferme située au bord de la Sorgue.

« C'est un endroit tout à fait rustique, dit-elle ; mais il y a de belles eaux, et ces messieurs auront le plaisir de la pêche s'ils ne se soucient pas de chasser. Je réservais cette partie de campagne pour le jour de la Toussaint ; mais il n'y a pas moyen de différer jusque-là, puisque M. le comte veut partir après-demain sans délai ni rémission.

— C'est à mon grand regret, madame, dit M. de Blanquefort ; mais il faut que nous soyons à P.... ces jours-ci, afin de renvoyer le chevalier dans son collége. »

A cette déclaration, Hélène changea de couleur et baissa la tête, car elle sentait que les larmes lui venaient aux yeux.

« Voilà donc nos vacances finies ! s'écria le chevalier en se tournant vers le jeune Montarieux avec un long soupir ; ah ! mon cher Marcellin, vous restez, vous ; que vous êtes heureux !

— Très-heureux, je vous assure, » balbutia celui-ci, sans savoir ce qu'il disait. Et il sortit aussitôt, pour qu'on ne s'aperçût pas de son trouble et de sa douleur.

Le lendemain matin, les dames montèrent en voiture avec le comte et M. Montarieux, tandis que les jeunes gens s'en allaient à travers champs, le fusil sur l'épaule ; ils avaient promis d'arriver les premiers, et, lorsque le carrosse s'arrêta devant la ferme, Hé-

lène les chercha d'abord du regard ; mais ils n'étaient pas encore au rendez-vous.

« La chasse les aura entraînés, dit M. Montarieux ; ils sont sans doute dans les collines, et Dieu sait à quelle heure nous les reverrons ! »

Hélène se détourna en soupirant, et le cœur saisi d'une douleur inexprimable. En ce moment elle comprit que la présence de Marcellin Montarieux entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'elle s'était promis de cette partie de campagne. Cette espèce de découverte lui causa une inquiétude mêlée de confusion. Elle s'assit à l'écart toute rêveuse, et se prit à examiner avec une secrète frayeur ce qui se passait dans son âme.

Enfin, les jeunes gens reparurent, et le chevalier dit triomphalement, en déposant sa carnassière sur la table rustique où l'on avait dressé le couvert :

« Voilà du gibier enfin ! c'est un lapereau que j'ai tué là-bas dans les lavandes. Sans ce beau jeune homme, qui chassait à contre-cœur aujourd'hui, j'aurais abattu aussi quelques oiseaux de passage ; il y a des bécassines là-bas, au bord de l'eau, mais Marcellin n'a pas voulu y aller.

— J'étais impatient d'arriver ici, » dit le jeune Montarieux, en regardant involontairement Hélène.

On dîna en plein air, devant la ferme, sous un des mûriers séculaires plantés par les ordres du ministre d'Henri IV, et que les paysans provençaux appellent encore des Sully. Après le dîner, les grands parents continuèrent à deviser autour de la table, et les jeunes gens allèrent se promener dans la prairie qui descendait jusqu'à la Sorgue. Hélène s'assit au pied d'un

vieux saule, et entreprit de tresser un panier avec une poignée de joncs qu'elle venait de couper au bord de l'eau. Le chevalier se tint d'abord tranquillement à côté de sa cousine; mais bientôt, fatigué de son inaction, il se percha sur le tronc d'un peuplier récemment abattu, et debout à l'une des extrémités, il se divertit à faire la bascule, s'élevant et retombant en cadence, la tête haute et les bras tendus comme un acrobate sur la corde roide. Marcellin, assis sur l'herbe à côté du saule, arrachait des brins de joncs qui croissaient autour de lui, et les présentait sans mot dire à Hélène.

« Voyez donc le chevalier! dit tout à coup M. de Blanquefort; le voilà maintenant qui danse au bout d'une perche! C'est le mouvement perpétuel que ce garçon-là. » Puis il ajouta en s'adressant à Mme Montarieux : « J'aimerais bien mieux dans ma famille un jeune homme posé comme votre fils que ce petit diable vert. »

A ce mot, M. et Mme Montarieux se regardèrent involontairement, le sourire sur les lèvres, et le visage pourpre de satisfaction. Mme de Blanquefort tourna les yeux vers Marcellin, et dit avec une intention évidente :

« C'est un jeune homme accompli, et qui sera l'honneur de sa famille. »

Le comte offrit alors une prise de tabac à M. Montarieux, et l'entretien finit là.

Lorsque le petit chevalier eut suffisamment dansé, il revint vers Hélène et lui dit d'un ton câlin :

« Prêtez-moi ce joli panier, cousine; je vais en faire un engin pour pêcher dans la rivière.

— Nenni, ma foi, lui répondit-elle; j'aime mieux y mettre des fleurs ou des fruits.

— Et où les prendrez-vous, s'il vous plaît? répliqua-t-il; en fait de fleurs et de fruits, je ne vois rien ici que des mûres sauvages et les vilaines petites fleurs jaunes qui croissent là-bas dans l'herbe.

— Nous avons vu ce matin de plus jolis bouquets, dit alors Montarieux.

— C'est vrai! je l'avais oublié! s'écria le chevalier en battant des mains; oh! cousine, si vous saviez quel joli jardin nous avons découvert près d'ici!

— Près d'ici, dites-vous? fit Montarieux en souriant.

— Eh oui! à deux pas, répliqua le chevalier. J'ai bien envie d'y retourner; ma cousine, venez donc avec moi.

— Oh! je suis déjà fatiguée, » répondit-elle avec un petit geste nonchalant; puis elle ajouta en regardant l'horizon barré de nuages noirs : « Il ne faudrait pas s'éloigner d'ailleurs : le temps est à l'orage.

— Il ne pleuvra que cette nuit, et nous serons de retour bientôt, je vous le jure! s'écria le chevalier en la prenant par la main. Venez, venez, cousine; je vous dis que nous avons découvert le plus joli endroit du monde; il y a encore beaucoup de fleurs, malgré la saison, des roses de tous les mois, des genêts d'Espagne grands comme des arbres. Venez, nous ferons un beau bouquet.

— Je vais demander la permission à ma mère, dit Hélène, cédant à la tentation.

— Et vous, Montarieux, vous viendrez aussi, s'écria le pétulant écolier en courant à son ami.

— Je vous accompagnerai, » répondit celui-ci d'un air presque indifférent, bien que la seule pensée de

cette promenade, où il allait se trouver à peu près en tête-à-tête avec Mlle de Blanquefort, lui troublât fort le cœur et l'imagination.

En effet, le chevalier partit en avant comme un trait, lui laissant le soin de conduire sa cousine dans le chemin à peine frayé à travers champs.

La Sorgue, en cet endroit, coule entre deux chaînes de collines coupées de gorges profondes et sinueuses. Lorsqu'on quitte la fraîche vallée qu'elle arrose, on se trouve, sans transition, dans des terrains arides, entre des rochers d'un gris d'ardoise, dont les immenses parois sont sillonnées de ravines creusées par les eaux pluviales. Le fond de ces vallées étroites est rempli de cailloux et couvert d'une sauvage végétation. Tandis que le chevalier poursuivait sa course désordonnée, sautant comme un bouquetin entre les rochers, et s'amusant à réveiller les échos de ces solitudes, Hélène marchait posément, son parasol de taffetas à la main, et le panier de jonc qu'elle venait de tresser passé à son bras. Montarieux la précédait sans lui parler, sans tourner la tête, et avec l'allure distraite d'un poëte qui se promène en cherchant des rimes. Pourtant, si quelque ronce jetait ses rameaux hérissés d'aiguillons à travers le sentier, si quelque plante épineuse se trouvait sur le passage d'Hélène, il ne manquait pas de les abattre avec sa canne. Mlle de Blanquefort s'apercevait de sa sollicitude, et elle en éprouvait une sensible reconnaissance; mais elle se serait bien gardée de lui adresser un seul mot de remercîment, et elle avait grand soin de s'arrêter chaque fois qu'il s'arrêtait lui-même; de manière qu'il y avait toujours entre eux la distance d'une vingtaine

de pas. De temps en temps, le chevalier reparaissait dans l'éloignement, et criait en faisant le porte-voix avec ses mains : « Avancez donc, cousine! nous y voilà!... nous y sommes! »

Ce ne fut pourtant qu'au bout de trois quarts d'heure qu'ils arrivèrent enfin au but de leur promenade. Le vallon, fort resserré en cet endroit, était dominé par des rochers d'une configuration singulière; ces blocs immenses, brusquement écartés par quelque révolution géologique, formaient une espèce d'entonnoir où la terre végétale s'était accumulée comme dans un vase. Il n'y avait pas trace d'habitation aux environs; pourtant des plantes et des arbustes qui ne viennent pas à l'état sauvage s'étaient propagés sur ce terrain riche et profond; la rose à cent feuilles, le lilas de Perse, y croissaient à côté des espèces indigènes. Évidemment la main de l'homme avait cultivé jadis ce coin de terre; mais c'était à une époque si reculée que tous les autres vestiges du travail humain avaient disparu; peut-être, lorsque ces pentes arides et dénudées étaient couvertes de forêts à travers lesquelles les Romains frayaient des routes et construisaient des aqueducs, y avait-il en ce lieu quelque villa isolée; peut-être les rejetons qui s'y multipliaient encore venaient-ils des rosiers de Pæstum, transplantés dans les Gaules. Sur un des côtés de cette enceinte naturelle, le roc faisait une saillie et formait en surplombant une espèce de grotte; près de là coulait un filet d'eau cristalline qui murmurait sous l'herbe et tombait en cascade dans le ravin.



III

UN SOIR D'ORAGE.

« Ah! mon cousin, que je voudrais bâtir ici un ermitage! s'écria Mlle de Blanquefort en s'asseyant et en se débarrassant de sa capeline d'organdi pour respirer à l'aise.

— J'espère, cousine, que je vous ai fait faire une charmante promenade! s'écria le chevalier; avouez qu'elle ne vous a pas semblé longue.

— Le chemin m'a paru, au contraire, très-court, répondit naïvement Hélène.

— Venez, Montarieux, il s'agit de moissonner ici, reprit le chevalier; nous allons faire gerbe de toutes ces fleurs.

— Je vais vous aider, » dit gaiement Hélène.

Tous trois se mirent à dépouiller les rosiers des pâles boutons qu'avait entr'ouverts le soleil d'au-

tomne; mais le chevalier seul travaillait avec ardeur à faire un énorme bouquet qu'il se proposait d'emporter à sa boutonnière. Bientôt Mlle de Bianquefort s'arrêta et jeta autour d'elle un long regard, en respirant le léger arome répandu dans l'air; en ce moment elle se sentait si heureuse, son âme était pénétrée d'une joie si tendre, si douce, qu'elle murmura presque involontairement :

« Qu'on est bien ici, mon Dieu!

— Quand vous serez au couvent, mademoiselle, vous vous rappellerez quelquefois notre promenade, » dit Montarieux avec émotion.

Elle rougit et fit un geste affirmatif pour toute réponse; puis, se détournant afin de dissimuler son trouble, elle alla se rasseoir sur le banc et se mit à arranger ses fleurs dans le panier de jonc. Montarieux n'osa plus lui parler; mais il s'assit près d'elle, et, prenant le panier, il le tint devant ses genoux pour qu'elle l'emplît plus commodément. De cette manière, ils se voyaient sans se regarder, et, quoique leurs mains se rapprochassent sans se toucher jamais, une sorte de fluide magnétique, passant de l'un à l'autre, semblait mettre leurs âmes en communication.

Depuis un quart d'heure ils se disaient ainsi qu'ils s'aimaient sans se parler, lorsque le chevalier s'approcha vivement :

« Écoutez, dit-il, n'entendez-vous pas au fond du vallon comme un bruit sourd? On dirait le vent qui souffle très-fort; pourtant l'air est tranquille.

— Oui, j'entends, s'écria Montarieux; mais il me

semble que c'est le bruit de l'eau, comme si l'on avait ouvert une écluse là-bas.

— Ça ronfle! fit le chevalier en prêtant l'oreille; quel fracas !

— C'est peut-être le mauvais temps qui se lève, dit Hélène en observant avec inquiétude l'état du ciel; il se fait tard, d'ailleurs; partons bien vite.

— Ah ! grand Dieu! je ne vois plus le chemin ! s'écria le chevalier; il y a un ruisseau à la place !... »

Tous trois coururent de ce côté avec une surprise mêlée d'effroi.

En ce moment une montagne d'eau s'engouffra dans le vallon avec un bruit rauque et sinistre, entraînant dans sa course les pierres mouvantes et les arbustes déracinés.

« Jésus, mon Dieu! d'où vient ce déluge? s'écria Mlle de Blanquefort.

— Il aura fait une orage dans la montagne, dit Marcellin; les eaux, en s'écoulant par tous les ravins, ont formé ce torrent.

— S'il grossit encore, nous ne serons pas en sûreté ici, murmura Hélène en se rapprochant involontairement du jeune homme.

— Ne craignez rien, répondit-il, l'eau ne montera pas jusqu'à ce rocher; mais nous allons être forcés d'attendre que le torrent se soit écoulé.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Hélène désolée, que va-t-on penser en ne nous voyant pas revenir?... On croira qu'un malheur nous est arrivé.

— On sait bien où nous sommes; on comprendra que les eaux barrent le chemin, et Mme votre mère

ne sera pas inquiète, répondit Montarieux sans penser tout à fait ce qu'il disait.

— Certainement on n'est pas en peine sur notre compte, ajouta le chevalier; soyez sans inquiétude, cousine : dans une heure les eaux se seront écoulées et nous pourrons reprendre notre chemin.

— Dieu le veuille! fit Hélène à demi convaincue.

— Allons nous asseoir, reprit philosophiquement le chevalier en essuyant une large goutte de pluie qui venait de tomber sur la manche de son habit.

— L'orage arrive sur nous! s'écria Montarieux; heureusement nous pouvons nous mettre à l'abri. »

Ils coururent se réfugier sous le rocher, et Marcellin fit asseoir Mlle de Blanquefort sur deux longues pierres plates qui formaient une espèce de banc. Bientôt la pluie tomba avec violence; le ciel était d'un gris égal et terne; l'horizon se couvrait sur tous les points.

« J'ai grand'peur que nous ne couchions ici, » dit le chevalier entre ses dents.

Puis il se mit à chanter et à dire des folies, afin d'égayer sa cousine et de se distraire lui-même.

Mais Mlle de Blanquefort et Marcellin, au lieu de l'écouter, rêvaient les yeux tournés vers le paysage, que la pluie couvrait d'un voile grisâtre, et où les clartés du jour s'effaçaient rapidement. Lorsque la nuit fut tout à fait venue, le chevalier se tut, et Hélène se prit à pleurer.

« Que faire, mon Dieu! que faire? s'écria Marcellin désolé; vous souffrez, mademoiselle, cette humidité vous pénètre... Vous avez froid, peut-être?

— Non, monsieur; non, je vous assure, répon-

dit-elle en ramenant sur ses bras son tablier de taffetas.

— Oh ! ma cousine, me pardonnez-vous cette malencontreuse idée de promenade? s'écria le chevalier, prêt à pleurer aussi.

— Oui, de toute mon âme, répliqua-t-elle vivement et en tâchant de se remettre ; à quoi sert de s'affliger?... Maintenant il vaut mieux prendre notre parti, et attendre patiemment qu'il soit possible de traverser le vallon sans courir le risque de se noyer.

— Nous passerons la nuit ici ! » murmura le chevalier en soupirant.

Hélène se rassit sur le banc. Les deux jeunes gens se placèrent à quelque distance. L'obscurité était devenue si profonde, qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. Tout à coup le chevalier rompit le silence, en s'écriant d'un ton piteux :

« Nous coucherons ici sans souper.... Ah ! je ne me le pardonnerai jamais ! »

La pluie tombait toujours, mais avec moins de violence, et le mugissement des eaux semblait s'affaiblir ; le chevalier se hasarda à faire quelques pas entre les rochers dans la direction du vallon.

» Nous sommes sauvés ! fit-il avec un cri de joie ; je vois de la lumière là-bas, une lumière qui marche ; on vient nous chercher... Ohé !... ohé !... nous voici !... Ah ! si j'avais mon fusil ! je ferais feu en signal de détresse !...

— Entendez-vous, mademoiselle? dit Marcellin en se rapprochant d'Hélène ; on vient à notre secours ; vous allez retrouver Mme votre mère.... Dans un mo-

ment, vous serez auprès d'elle ; vous serez tout à fait tranquille et rassurée....

— Oh ! je n'ai pas eu peur avec vous, » répondit Mlle de Blanquefort.

A ce mot tendre et naïf, Montarieux saisit la main qu'elle étendait vers lui dans l'obscurité ; il l'attira sur son cœur, l'étreignit avec un mouvement passionné, et l'emmena ensuite en la soutenant sur son bras. Elle se laissa conduire ainsi sans proférer un mot. Quand ils furent près du chevalier, Montarieux dit à voix basse en prenant le panier de jonc qu'elle portait passé au bras, et d'où elle avait laissé tomber presque toutes les fleurs :

« Donnez-le-moi ; je le garderai comme un souvenir de ce jour, le plus heureux de ma vie.

— Le voilà, » répondit-elle toute tremblante et d'une voix si émue, que Marcellin comprit son geste plutôt qu'il n'entendit ses paroles.

Un moment après, les gens qui remontaient le vallon répondirent aux cris du chevalier ; c'étaient des paysans munis de falots qu'on envoyait à la recherche des promeneurs.

« Par ici, mes braves garçons ! cria le chevalier en faisant de grands gestes ; vous venez nous sauver la vie !

— Oui, monsieur le chevalier, répondirent-ils, nous venons vous apporter des parapluies et une paire de sabots pour mademoiselle. »

Les eaux s'étaient écoulées déjà, et le chemin, redevenu à peu près praticable, n'était plus traversé que par de petits ruisseaux. On se hâta de partir ; mais, cette fois, Hélène fit tout le trajet appuyée au

bras de Marcellin. Quand nos promeneurs arrivèrent mouillés, les pieds fangeux et les cheveux ruisselant sur la joue, les grands parents ne purent s'empêcher de sourire au lieu de les gronder : Mme de Blanquefort embrassa sa fille, et le comte s'écria, en s'adressant à Marcellin :

« J'aurais été en peine, vraiment, si Hélène fût allée se promener toute seule avec cet écervelé que voilà, les bas crottés jusqu'au genou, et des roses à la boutonnière ; mais vous étiez là, monsieur, je me suis rassuré, sachant bien que vous la sauveriez en cas de danger.

— Oui, monsieur le comte, s'écria le jeune homme, et si je n'avais pu vous la ramener, moi-même je ne serais jamais revenu !

— Ces méchants enfants ! quels soucis ils donnent ! » murmura Mme Montarieux, le cœur pénétré de satisfaction.

Le même soir, il fut décidé, sans autre explication, que les deux familles retourneraient ensemble à P..., et il ne fut pas question de ramener Hélène au couvent. Dès le lendemain, en effet, on quitta la villa Marini, et Mlle de Blanquefort rentra dans la maison paternelle ; le chevalier seul dut se résigner à reprendre la route de Paris, pour aller faire sa rhétorique au collége d'Harcourt.

IV

UN COUP DE FOUDRE.

On supposa généralement à P.... que M. Montarieux avait obtenu pour son fils la main de Mlle de Blanquefort, et quelques personnes lui en firent compliment sans qu'il s'en défendît tout à fait. Aucune parole directe n'avait été prononcée cependant; mais il y avait dans la conduite des parents comme un accord tacite pour favoriser l'inclination de leurs enfants; l'intimité des deux familles était plus étroite que jamais, et le comte traitait Marcellin avec une familiarité amicale dont il n'honorait d'ailleurs personne. Tout faisait pressentir à Hélène que la volonté de ses parents était d'accord avec les vœux de son cœur; son bonheur semblait à l'abri de toute chance fatale, et elle envisageait l'avenir avec une indicible confiance; mais le sort ne tarda

pas à frapper cette belle destinée ; la foudre éclata sur cet horizon radieux, et fut comme le signal de la tempête qui devait emporter et détruire tant de félicités et de douces espérances. Quelques jours après le retour des deux familles, une épidémie se déclara à P...; Mme de Blanquefort fut une des premières victimes, et, à vingt-quatre heures d'intervalle, Mme Montarieux, atteinte par la contagion, succomba comme son amie.

Lorsque des malheurs si grands, si imprévus, frappent les familles, le premier sentiment est une douleur sombre, muette, une sorte de stupeur ; ce n'est que lorsqu'on a compris que tout est irrévocablement fini et qu'on a senti le vide affreux qui s'est fait autour de soi, qu'on a conscience de ce qu'on souffre et que les larmes coulent au souvenir de ce qu'on a perdu. La douleur d'Hélène fut presque calme d'abord; elle ne se manifestait que par des larmes silencieuses et un profond abattement. On l'avait élevée dans des sentiments pieux qui la portaient naturellement à se réfugier dans la religion, et chaque jour elle passait plusieurs heures à l'église, prosternée dans une chapelle sombre et priant pour les morts. La croyance d'une vie future, l'espoir d'une résurrection éternelle, répandaient seuls quelque consolation dans son âme.

Tous ses autres sentiments étaient abîmés, en quelque sorte, dans cette immense affliction, et, lorsqu'elle songeait à Marcellin, c'était seulement avec la sympathie, l'attendrissement douloureux que lui inspirait un malheur semblable au sien.

Marcellin, si cruellement frappé lui-même, était

plongé aussi dans une sombre tristesse ; il vivait renfermé avec son père, et se dévouait à le consoler. Le vieux Montarieux avait beaucoup aimé sa femme. Il était plongé dans la plus profonde douleur et ne voyait personne. Les relations entre les deux familles se trouvèrent ainsi rompues en quelque sorte. Le jeune homme n'osait se présenter chez M. de Blanquefort, dont la maison était fermée à tout le monde ; mais quelquefois il allait à l'église, et, caché dans les demi-ténèbres d'une chapelle écartée, il considérait de loin Mlle de Blanquefort, enveloppée de ses lugubres habits de deuil et la tête baissée sur son livre d'heures.

M. de Blanquefort avait été fort sensible à son malheur. Quoiqu'il n'eût pas eu pour sa femme tout l'amour qu'elle méritait, il la regrettait sincèrement. Il regrettait surtout la vie qu'il s'était promise dans son intérieur, les soins et la société de cette compagne aimable et douce dont il était privé pour jamais.

Son isolement, la solitude de sa maison, l'inaction où il vivait, tout contribuait à entretenir sa tristesse, et il se trouvait réellement malheureux ; mais c'était une de ces natures énergiques et fermes qui savent réagir contre la souffrance et chercher de nouveaux éléments de bonheur, après qu'ils ont quelque temps déploré leur félicité perdue. Un mois après la mort de Mme de Blanquefort, il déclara ses résolutions à Hélène.

« Ma chère enfant, lui dit-il d'un ton tout à la fois affectueux et absolu, la perte de votre mère me

laisse dans un grand isolement, et je ne puis m'habituer à cet intérieur où elle n'est plus. Vous me restez, il est vrai; mais, quoique je vous chérisse et que votre présence me soit une grande consolation, il faut que je me sépare de vous; car vous êtes trop jeune encore pour rester près de moi et tenir ma maison. Les tristes circonstances où nous sommes ne permettent pas de songer à votre établissement; j'ai donc résolu que vous retourneriez au couvent jusqu'à mon retour.

— Vous partez, mon père! s'écria Hélène avec un douloureux étonnement.

— Votre absence me laisserait tout à fait seul, poursuivit le comte; je me suis décidé à rentrer au service. La réponse du ministre est arrivée ce matin; il me donne un commandement dans les Indes, et m'enjoint de partir sur-le-champ. Ne pleurez pas, ma fille, dans quelques années je reviendrai; alors vous sortirez du couvent, je vous marierai et je m'établirai ici pour ne plus vous quitter.

— Oh! mon père, dit Hélène tout en larmes, vous allez vous exposer encore sur la mer! Si je vous perdais aussi!...

— Dieu nous prend partout quand il nous veut, répondit tristement le comte; j'ai fait la guerre trente ans; j'ai couru mille dangers, et je suis vivant encore. Votre mère était tranquille dans sa maison, environnée de soins, et la mort l'est venue chercher au milieu de nous.... »

Sa voix s'altéra à ces mots, et il demeura un moment silencieux; puis reprenant sa fermeté, il ajouta:

« Le chevalier de Vernègues va sur ses quinze ans; je ne puis le laisser au collége jusqu'à mon retour; et, comme il ferait peut-être des folies en mon absence, je prends le parti de l'emmener aux Indes. »

La veille du départ, M. Montarieux et son fils se présentèrent le soir chez M. de Blanquefort. On les introduisit dans le salon où les deux familles s'assemblaient ordinairement, et où veillaient seuls Hélène et son père. Tous deux furent frappés de la même pensée douloureuse en se trouvant ainsi autour du foyer près duquel il y avait deux places vides. On s'assit en silence. Mlle de Blanquefort, pâle, abattue, et la mort dans le cœur, se détournait pour cacher les larmes qui coulaient malgré elle de ses yeux, tandis que Marcellin la regardait, l'âme pénétrée de douleur et d'amour. La visite fut courte; au moment où l'on allait se quitter, M. de Blanquefort tendit la main au jeune homme, et dit en regardant sa fille :

« Je reviendrai dans quelques années; je reviendrai pour finir mes jours auprès de cette enfant; j'espère vous retrouver aussi, mon jeune ami, et vous verrez alors jusqu'où va l'estime que vos bonnes qualités m'ont inspirée.

— Croyez, monsieur, que je ferai tout pour me rendre digne de vos bontés, » s'écria Marcellin avec une profonde émotion, et le cœur rempli d'une espérance qui calmait soudainement la douleur de cette séparation.

Il s'inclina ensuite devant Hélène et se retira avec son père, emportant du moins une sorte de promesse sortie de la bouche même de M. de Blanquefort.

Le lendemain, Hélène retourna au couvent, et le comte poursuivit sa route vers Paris, pour prendre le chevalier de Vernègues et s'en aller ensuite à Brest, où l'attendait un ordre d'embarquement.



V

DANS UN VIEUX CHATEAU.

Le comte de Blanquefort avait quitté la France vers la fin de l'année 1788. Quelques mois plus tard, la Révolution commençait. Quoique la famille Montarieux fût domiciliée dans le comtat Venaissin, qui, à cette époque, faisait partie des États de l'Église, elle était originaire du Dauphiné, et possédait encore des biens considérables dans cette province. M. Montarieux s'y rendit lors de la convocation des états généraux ; il prit une grande part aux élections, et peu s'en fallut qu'il n'eût l'honneur de représenter le tiers état à la première assemblée. C'était un homme assez court d'esprit, d'un caractère faible et violent, blasé sur la richesse, et dans le fond de son âme fort envieux de distinctions. Sa femme l'avait toujours bien gouverné et tenu dans une sorte de dépendance

morale, mais il sortit malheureusement de sa nullité quand il l'eut perdue. Sans principes arrêtés, sans instruction, sans idées, il se crut capable de participer au mouvement révolutionnaire; il embrassa avec une sorte d'emportement les nouvelles opinions, et devint un homme politique pour occuper ses loisirs et se distraire de la mélancolie où l'avait jeté la mort de Mme Montarieux. Son fils, infiniment plus éclairé que lui, entrait dans la même voie avec modération et tâchait de tempérer par de respectueux conseils, la fougue du bonhomme. Tous deux partirent pour Paris, lors de l'ouverture des états généraux; ils virent les premières scènes de la Révolution, et assistèrent ensemble à la prise de la Bastille.

Au milieu de ce grand mouvement, de cette vie pleine d'agitation, le souvenir d'Hélène était sans cesse présent à la pensée du jeune Montarieux; il y revenait comme à un sentiment pur, religieux et tendre, qui rassérénait son âme et vivifiait son cœur. Souvent le soir, lorsqu'il se trouvait parmi la foule élégante, dans le tumulte d'une fête, lorsque des femmes en parure de bal, l'éventail à la main, des fleurs et des pierreries dans leur coiffure, passaient en souriant devant lui, il se représentait une chaste figure de jeune fille s'en allant les mains jointes, les yeux baissés, sous les longues arcades d'un cloître. Dans le fond de son âme, il bénissait le ciel, qui avait inspiré au comte la pensée de cacher un si précieux trésor dans un de ces asiles impénétrables où nul regard humain ne pouvait le découvrir; et c'était sans jalousie, sans inquiétude, qu'il laissait s'épanouir loin de lui cette fleur de beauté qu'il n'avait vue qu'en

outon. On se préoccupait déjà cependant, de la suppression des maisons religieuses, et le vieux Montarieux était un des plus ardents promoteurs de cette réforme. Quand le décret eut été rendu, il dit à son fils d'un ton emphatique : « Voilà les asiles de la superstition renversés ! Combien de victimes vont s'en échapper en bénissant la philosophie du siècle qui a brisé leurs chaînes ! C'en est fait : à notre voix, tous ces monuments d'un ordre de choses qui finit se sont écroulés.

— Non, pas tous ! » murmura le jeune homme en songeant avec une secrète joie que les décrets de l'Assemblée nationale n'atteignaient pas les États de l'Église, et que le couvent des Bénédictines d'Avignon restait debout et fermé.

Tandis que le jeune Montarieux se laissait aller à ce courant des affaires publiques, à ces préoccupations qui remplissaient sa vie sans le distraire pourtant de son amour, Hélène attendait au fond de sa retraite le jour qui devait les réunir. L'inquiétude et le doute n'approchaient point de son cœur ; bien qu'elle n'eût aucune nouvelle de Montarieux et qu'elle n'eût pas même entendu prononcer son nom depuis qu'elle était retournée au couvent, elle était persuadée de son amour et de sa fidélité. Les lettres du comte semblaient encourager les sentiments de sa fille ; il lui manifestait toujours l'intention de revenir à P... pour finir ses jours auprès d'elle, et, ajoutait-il encore, auprès des excellents amis dans l'intimité desquels Mme de Blanquefort avait si longtemps vécu. Souvent même le nom des Montarieux se trouvait sous sa plume et il ne manquait pas alors de mani-

fester ses bons sentiments à leur égard : c'était autant de promesses de bonheur qu'il semblait faire à Hélène, et elle s'y fiait entièrement. Comme toutes les jeunes filles qui attendent et qui espèrent dans la ferveur et la pureté de leur premier amour, elle vivait d'une vie recueillie, tout intérieure, et l'âme remplie d'un mélancolique bonheur. Ce fut ainsi qu'elle passa les deux années qui suivirent le départ du comte.

Cependant, les événements marchaient avec une rapidité qui dépassait toutes les prévisions : après de longues négociations, le saint-siége abandonna la souveraineté du comtat Venaissin, lequel fut réuni à la France. Aussitôt l'Assemblée nationale rendit un décret pour faire promulguer les nouvelles lois sur les terres papales.

Un des derniers jours du mois de septembre 1791, Avignon, la ville catholique par excellence, l'antique cité où, durant près d'un siècle, les souverains pontifes avaient tenu leur cour, vit le spectacle inouï dans ses murs d'une révolution religieuse; elle vit s'ouvrir les portes de ses nombreux couvents, et l'autorité séculière chasser hors du cloître les ordres monastiques.

Le jour même où les Bénédictines devaient quitter leur maison devenue une propriété nationale, une vieille dame se présenta dès le matin à la grille. Elle arrivait dans un antique carrosse, traîné par trois chevaux de labour attelés en arbalète, et son costume était si suranné, qu'on eût dit qu'elle sortait toute habillée d'une armoire où elle aurait été enfermée durant un demi-siècle. Apparemment elle ne

s'était pas encore fait une idée des changements survenus dans le pays; car elle demeura confondue d'étonnement à l'aspect du couvent des Bénédictines ouvert à tout venant et de leur église déjà vide. Comme il n'y avait plus de tourière au guichet et qu'on entrait librement dans le cloître, elle pénétra sans obstacle jusqu'à la salle capitulaire, où la communauté venait de se réunir pour la dernière fois.

Les religieuses entouraient leur supérieure, qui dans le moment même venait de résigner son autorité. L'heure où elles devaient abandonner le couvent approchait : quelques-unes tournaient avec une secrète joie les yeux vers cette terrible porte de clôture qu'elles allaient franchir pour retourner au monde; les autres semblaient consternées; pour la plupart de ces femmes, c'était un fardeau que cette liberté, ce droit de disposer une seconde fois de soi-même, et de prendre dans la société une nouvelle place.

La vieille dame s'avança tout émue, et, s'adressant à la supérieure, elle lui dit, en jetant un coup d'œil autour d'elle :

« Excusez-moi, ma révérende mère, je ne m'attendais certes pas à vous aborder ainsi. Grand Dieu ! quel changement! Il est donc vrai qu'une loi vous chasse de cette maison?

— Vous le voyez madame, répondit la religieuse. Cette loi doit être exécutée aujourd'hui; béni soit le Seigneur dont la main nous frappe!

— On me l'avait dit, mais je ne pouvais pas le croire ! » murmura la vieille dame.

Puis, considérant de nouveau toutes les personnes qui l'entouraient, elle ajouta :

« Ayant eu quelque nouvelle de ce qui se passe, dans la retraite où je vis depuis nombre d'années, je viens réclamer une de vos pensionnaires, Mlle de Blanquefort, afin de l'emmener chez moi. »

Hélène, qui était un peu en arrière de la supérieure, fit un mouvement en entendant prononcer son nom; la vieille dame l'aperçut alors, et, allant aussitôt vers elle, les bras ouverts, elle s'écria :

« C'est vous, ma chère filleule! Hélas, comme vous ressemblez à votre pauvre mère! Embrassez-moi!

— Madame de Rocabert! ma chère marraine! » murmura Mlle de Blanquefort avec un étonnement mêlé de joie.

La bonne dame l'embrassa à plusieurs reprises en lui disant :

« Oui, mon enfant, je viens vous chercher; ma maison sera la vôtre, et vous y resterez jusqu'au retour de votre père. »

Puis, se tournant vers les religieuses, elle ajouta :

« Je ne l'avais pas revue depuis le jour de son baptême; mais voilà longtemps que nous sommes en correspondance; depuis qu'elle a l'âge de discrétion, elle n'a pas manqué de m'écrire deux ou trois fois l'année pour me rendre ses devoirs. Vraiment, mes chères sœurs, son éducation vous fait un honneur infini; vous avez élevé là une très-aimable personne! »

Hélène, touchée de cette bienveillance affectueuse

accepta avec joie l'asile que lui offrait sa marraine, et lui dit, pénétrée de reconnaissance :

« Que vous êtes bonne, madame, de vous être souvenue de moi! J'avais songé à vous écrire; mais je n'osais! »

Deux heures plus tard, Mlle de Blanquefort faisait ses adieux aux religieuses, et montait en carrosse avec sa marraine. Il fallait traverser plusieurs rues pour gagner la porte de la ville; or, on célébrait ce jour-là une fête civique, et le peuple dansait la farandole à tous les carrefours, aux cris de: « Vive la nation! » Lorsque cette foule aperçut l'antique équipage dont on avait récemment gratté les panneaux armoriés, lorsqu'elle vit le cocher vêtu d'une livrée qui portait encore la marque des galons décousus, elle arrêta les chevaux et fit de grandes huées.

On n'entend pas sans frayeur pour la première fois ce fracas des tempêtes vivantes, ce bruit du flot populaire, impétueux et terrible comme les flots irrités de la mer. Mlle de Blanquefort pâlit et se serra contre sa marraine en s'écriant :

« Entendez-vous, madame? on dirait que ces gens nous menacent!

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit la vieille dame, je crois qu'ils ne nous feront point de mal; je vais essayer de leur parler. »

Elle mit la tête à la portière et interpella bravement les plus animés.

« Vous êtes une aristocrate et vous partez pour l'émigration! lui cria un de ces hommes.

— C'est cela même, mon digne garçon! lui répon-

dit-elle avec un sang-froid ironique; pour plus de précaution et de mystère, je m'en vais, comme vous le voyez, en plein midi, et j'ai pris en guise de postillon ce gros bonhomme en chapeau monté, afin que vous reconnaissiez de plus loin mon équipage. »

Ceux qui l'entendirent se prirent à rire.

« Il n'y a que des femmes là dedans, dit une voix.

— Oui, une vieille femme et une petite fille qui a grand'peur de vous, reprit Mme de Rocabert; messieurs, je vous en prie, laissez-nous aller!

— Et où allez-vous, citoyenne? dit insolemment un homme qui avait la main à la portière.

— Chez moi, citoyen, répondit-elle sans se déconcerter, et, comme je demeure à huit grandes lieues d'ici, je serais bien aise de ne pas m'attarder davantage. » Puis, s'apercevant que la foule s'écartait un peu, elle ajouta en s'adressant avec autorité au cocher : « Allez! mais allez donc! vous gênez le passage et vous arrêtez la farandole! »

Le cocher lança ses chevaux et eut la présence d'esprit de se jeter dans une rue étroite où il eût été difficile de le poursuivre; il brûlait, comme on dit, le pavé, et en quelques minutes le carrosse fut hors de la ville. Alors les deux dames, qui étaient demeurées serrées l'une contre l'autre, se tenant par la main et regardant silencieusement à travers la portière, respirèrent plus librement et commencèrent à se remettre. Mme de Rocabert tira son flacon de sels de sa poche, le fit respirer à Hélène, rajusta ses coiffes et dit avec un grand soupir :

« Il faut avouer, ma mignonne, que nous avons couru le risque de rester malgré nous à Avignon.

Hier, en passant à P..., j'avais entendu dire quelque chose de tout ceci; mais je n'y avais pas pris garde.

— Vous vous êtes arrêtée dans notre petite ville? s'écria Mlle de Blanquefort. Est-ce que vous y connaissez beaucoup de monde, ma chère marraine?

— Plus personne maintenant, si ce n'est mon notaire, avec lequel j'ai eu à régler quelques affaires dont je n'avais pas entendu parler depuis vingt ans. Tandis qu'il mettait en ordre mes paperasses, on s'entretenait dans l'étude des nouvelles élections et de beaucoup d'autres choses : là-bas aussi la populace danse dans les rues, et je crois que les honnêtes gens ne sont plus guère en sûreté à P....

— Heureusement mon père est bien loin! » dit vivement Hélène. Puis, après un moment de silence et d'hésitation, elle reprit : « Qui sait si les anciens amis de notre famille n'ont pas souffert au milieu de tous ces troubles? Le bon M. Montarieux était celui que mon père voyait le plus volontiers. Avez-vous entendu parler de lui, ma marraine?

— Certes oui, repartit la vieille dame; c'est un enragé démocrate que ce Montarieux Grille-d'Or. Il est à Paris avec son fils, et l'on m'a dit qu'il s'était fort mêlé des affaires publiques depuis le nouveau régime.

— Ah! ils ont quitté P...! » murmura Hélène avec un serrement de cœur inexprimable.

Il lui avait semblé que Montarieux serait une des premières personnes qu'elle rencontrerait en sortant du couvent; et, quand elle apprit ainsi tout à coup qu'une si grande distance les séparait, elle fut frappée d'étonnement et de douleur.

« Vous voilà toute consternée, mon cher cœur, re-

prit Mme de Rocabert. Allons, rassurez-vous; déjà nous sommes loin d'Avignon, et je vous emmène dans un lieu où vous n'aurez rien à craindre de tous ces aimables compagnons, je vous le jure. Nous allons tout droit au Rocabert, maintenant, et, s'il arrive encore des troubles et des révolutions, nous ne le saurons que par les gazettes. »

Le château de Rocabert était situé sur le revers septentrional de cette chaîne de montagne appelée le Luberon, qui touche d'un côté aux dernières ramifications des Alpes, et s'étend de l'autre jusqu'aux bords du Rhône. C'était jadis un point militaire très-important, car on le considérait comme la clef du passage qui sépare le comté de Provence du domaine papal; mais lorsque les anciennes limites eurent disparu, et que les guerres de religion furent terminées, cette vieille forteresse perdit sa population belliqueuse, et demeura un simple fief seigneurial, pacifiquement occupé par les descendants des anciens châtelains.

A cette époque, le Luberon était couvert d'une végétation sauvage : le buis odorant, le pin d'Alep, l'arbousier au feuillage noir, croissaient sur le versant méridional, tandis que le houx et le genévrier tapissaient d'une verdure éternelle les pentes exposées au vent du nord.

A mesure qu'on avançait dans les vallées sinueuses qui serpentent à travers cette longue chaîne de montagnes, le pays devenait de plus en plus désert. Le chemin était si peu fréquenté que l'herbe croissait dans les ornières; aucune voix humaine ne résonnait dans cette solitude; on n'entendait que le faible bruissement des eaux, mêlé au murmure de la brise qui

faisait frissonner le feuillage sonore des pins. L'atmosphère était imprégnée de ces chauds parfums qu'exhalent les bois où dominent les espèces résineuses, et de l'arome pénétrant que répandent les petites labiées, dont les tiges grisâtres poussent dans les rochers.

Hélène, le coude appuyé à la portière, contemplait silencieusement le paysage; ces murmures, ces vagues senteurs, ce doux soleil d'automne, lui rappelaient les bords de la Sorgue et la vallée de Vaucluse. Ces souvenirs remplissaient son âme d'un attendrissement douloureux, et elle avait par moments les yeux remplis de larmes. Mme de Rocabert, fatiguée du voyage, s'était assoupie, le visage caché dans ses coiffes et les mains croisées sous sa pelisse de satin.



VI

LE ROCABERT.

Le carrosse roula longtemps dans ces chemins déserts, et s'arrêta enfin devant une ferme située au pied d'une masse de grands rochers à pic qui barraient la vallée.

« Nous arrivons, mon cher cœur, dit la vieille dame en sortant de son léger sommeil; regardez là-haut, voilà le Rocabert. »

Hélène aperçut alors, en relevant la tête, le vieux château bâti, comme un nid d'aigle, sur la plus haute cime des rochers, et couronné de tours qui semblaient toucher les nuages. La ferme avait un aspect plus riant; elle était ombragée par des noyers séculaires; une fontaine coulait devant la porte, et le terrain clos, qui s'étendait fort loin dans le vallon, formait une espèce de jardin

anglais traversé par un ruisseau grand comme une rivière.

Un sentier fort étroit, taillé en escalier dans le roc, était la seule voie qui aboutît à la vieille forteresse, où jamais homme de guerre n'était arrivé à cheval, car c'était à peine si l'on pouvait y monter à pied.

« Essayons de gravir ce calvaire, dit Mme de Rocabert en souriant. J'ai fait pratiquer de loin en loin des stations afin de me reposer en chemin, attendu que mes vieilles jambes ne peuvent plus me porter là-haut tout d'une traite. »

Un vieux domestique s'avança alors et présenta respectueusement l'avant-bras à sa maîtresse; mais elle le remercia du geste, et, s'appuyant sur Mlle de Blanquefort, elle commença à gravir la rude montée. On ne pouvait marcher que deux personnes de front sur ce chemin, bordé d'un côté par les parois du rocher, et de l'autre par des abîmes dont la seule vue donnait le vertige. En arrivant au sommet de cette espèce d'échelle, on trouvait une petite plate-forme sur laquelle s'ouvrait l'unique porte du château, et, si l'on s'approchait du parapet qui entourait cet étroit espace, on voyait à ses pieds, comme au fond d'un précipice, la ferme, le parc rustique et le jardin clos de haies vives. La porte voûtée était tout à fait semblable à celle d'une prison d'État, sauf qu'elle restait ouverte nuit et jour, attendu que, depuis nombre d'années, il n'y avait plus ni serrures ni vantaux. Par delà cette sombre entrée s'ouvrait une espèce de cour dominée de tous côtés par de grands murs percés de petites fenêtres.

Les hauts et puissants seigneurs qui bâtirent jadis

ces vieux châteaux forts s'étaient appliqués à les rendre inexpugnables plutôt qu'habitables; les remparts formaient une impénétrable ceinture; chaque tour était couronnée de mâchicoulis d'où l'on pouvait faire pleuvoir des pierres sur l'ennemi, et percée de meurtrières par lesquelles les archers tiraient à couvert leurs flèches barbelées. Tout enfin y était fort ingénieusement disposé pour guerroyer; mais, par compensation, les logements intérieurs étaient horriblement tristes et incommodes.

« Nous voici chez nous enfin! dit Mme de Rocabert en s'arrêtant sur la plate-forme; reposez-vous un peu, ma mignonne, et admirez, je vous prie, ce point de vue.

— Oh! ma marraine, c'est beau! » s'écria Hélène les yeux tournés vers l'horizon; puis elle ajouta avec un attendrissement inexprimable : » Voilà là-bas bien loin les rochers de Vaucluse! C'est au pied de ces montagnes grises qu'est la villa Marini! »

La vieille dame et toute sa maison tenaient à l'aise dans un coin du château; elle s'était établie dans un corps de logis dont l'architecture était à peu près celle d'une de ces maisons de la Renaissance, où l'on commençait à se donner du jour par les fenêtres, et à construire des chambres bien closes à côté des grandes salles de réception ouvertes à tous les vents. On montait à l'appartement de Mme de Rocabert par un escalier en limaçon, d'une hardiesse et d'une élégance surprenantes.

La première pièce, fort simplement meublée et peinte en grisaille, servait de salle à manger; ensuite on entrait dans le salon, tendu d'une haute-lisse à

personnages, et carrelé avec des morceaux de faïence formant une mosaïque de plusieurs couleurs. Tout le mobilier de cette vaste pièce attestait les longs loisirs et la singulière patience des grandes dames d'autrefois. Les fauteuils, les chaises, les pliants de tapisserie, étaient l'ouvrage de Mme de Rocabert; c'était elle aussi qui avait brodé les écrans, les portières et les pentes de la cheminée; trente années de sa vie avaient été employées à ce labeur, et elle achevait en ce moment un immense tapis de table représentant une chasse à courre. Une étagère, dont les rayons étaient garnis de livres, un guéridon de laque et une belle pendule de Boule, étaient les seuls meubles à la confection desquels la laborieuse dame n'eût point participé.

Les fenêtres s'ouvraient sur un terre-plain soutenu par le mur d'enceinte du château. Cet espace, où végétaient quelques plantes chétives, s'appelait la terrasse et servait de promenade. L'aspect de ce grand salon si frais, si bien rangé, réjouit tout d'abord les yeux d'Hélène; elle s'enfonça dans une profonde bergère qui faisait face à la fenêtre devant laquelle était placé le métier à broder, et dit avec un soupir de satisfaction :

« Oh! ma marraine, quel bonheur d'être ici près de vous! Que vous êtes bonne d'avoir songé à m'y faire venir! Il me semble que nous allons y vivre bien doucement toutes deux! »

— Je tâcherai que le temps ne vous paraisse pas trop long auprès de moi, ma chère enfant, répondit affectueusement la bonne dame. Nous travaillerons beaucoup; nous lirons ensemble de bons livres : le

travail des mains et la lecture tiennent compagnie. On se passe du monde avec ces ressources-là.

— Ma chère marraine, vous ne vous êtes donc jamais ennuyée dans votre solitude? dit Mlle de Blanquefort.

— Jamais un seul moment; mais j'y ai bien longtemps pleuré, » répondit-elle avec un soupir et en jetant les yeux sur les habits de deuil qu'elle n'avait plus quittés depuis son veuvage.

Hélène la regarda d'un air touché et demeura un moment silencieuse. Elle savait à quelle perte cruelle sa marraine faisait allusion, et elle se représentait toute l'existence de cette femme vouée à d'éternels regrets. Mme de Rocabert, veuve à vingt ans d'un mari qu'elle adorait, avait quitté le monde, et était venue s'enfermer dans ce vieux château pour y mourir de douleur. Contre ses prévisions, elle s'était peu à peu consolée; elle y avait vécu, elle y avait vieilli.... C'était là toute son histoire; mais il y avait eu dans ce simple drame plus de passion, de déchirements et de longues souffrances, que dans le roman compliqué de beaucoup de grandes infortunes qui font du bruit dans le monde.

L'isolement absolu où vivait depuis si longtemps Mme de Rocabert avait eu sur elle une singulière influence. Ne se nourrissant que de ses propres pensées, et se parlant toujours à elle-même, elle avait conservé une certaine tournure d'esprit naïve et enjouée qui n'appartient guère qu'à la première jeunesse. Sa conversation était vive, spontanée, et d'une gaieté tempérée par quelque chose de raisonnable et de solide. Hélène se sentit tout de suite à l'aise avec

elle, et l'aima de toute son âme, avec une reconnaissance profonde, un respect vraiment filial.

Dès le premier jour, Mme de Rocabert présenta à Hélène une jeune fille à peu près de son âge, et lui dit avec une bonté charmante :

« Voici, ma chère filleule, la demoiselle de compagnie que je vous donne : elle est fort étourdie, un peu nonchalante, un peu gauche; on s'aperçoit, rien qu'en la regardant, qu'elle est extrêmement timide, on pourrait même dire sauvage; mais vous l'apprivoiserez, car elle est intelligente et elle a un bon cœur. Comme mes jambes de soixante ans ne me permettent plus de faire de longues promenades, et que naturellement vous vous ennuieriez bientôt de marcher à mes côtés sur la terrasse, je vous engagerai souvent à descendre dans le vallon avec cette petite fille, qui vous conduira dans les sites les plus agréables et vous accompagnera partout où vous voudrez.

— J'accepte bien volontiers, ma chère marraine! » s'écria Mlle de Blanquefort.

Puis s'adressant à la petite, qui se tenait devant elle toute confuse et rouge comme une baie d'églantier, elle lui dit avec bienveillance :

« Comment t'appelles-tu, ma fille?

— Suzette, répondit-elle d'une voix étranglée par l'excès de sa confusion et en tortillant les pointes de son fichu d'indienne.

— Eh bien! Suzette, pour que tu t'habitues avec moi, je vais d'abord te faire un cadeau, reprit Mlle de Blanquefort; voici une petite croix que je te donne. »

A ces mots, elle détacha de son cou un ruban noir auquel pendait sa croix de pensionnaire, et le jeta au cou de Suzette, qui, toute suffoquée d'étonnement, de reconnaissance et de joie, partit à toutes jambes sans songer à la remercier; et en criant d'une voix à réveiller tous les échos du vieux manoir :

« Ma mère! ma mère! venez voir! j'ai une croix d'or! une belle croix! elle est à moi!

— La voilà partie! s'écria Mme de Rocabert; je vous disais bien que c'était une petite sauvage; n'importe, ma chère enfant, vous l'avez déjà gagnée, et je vois cela, elle s'attachera à vous. »

Dès ce jour, en effet, Suzette fut à Mlle de Blanquefort, et ne la quitta plus.

Mme de Rocabert avait fait arranger pour sa filleule une petite pièce attenante à sa chambre à coucher; elle l'y conduisit en lui disant : « Voici votre cellule, ma chère Hélène; elle est un peu plus vaste et mieux ornée que celles du couvent, ce qui me fait espérer que vous vous y plairez encore davantage.

— Oui, surtout en laissant cette porte ouverte, car je serai presque avec vous, ma chère marraine, répondit-elle avec reconnaissance.

— Maintenant, prenez possession de votre chambre et reposez-vous un peu, continua la vieille dame; je vous laisse jusqu'à l'heure du souper; nous souperons à six heures. »

Lorsque Hélène fut seule, elle demeura un moment immobile, les yeux tournés vers le ciel et plongée dans une vague rêverie; ensuite elle se rapprocha du prie-Dieu placé au chevet de son lit, se mit à genoux et pria, le front baissé sur ses mains; elle pria

pour son père, pour Montarieux, qui était loin d'elle aussi; elle pleura en songeant que depuis trois ans déjà ils étaient séparés. Pour la première fois, une sorte d'inquiétude s'éveillait dans son cœur : elle ne doutait pas de Montarieux, elle ne savait pas ce qu'elle craignait, mais l'avenir lui paraissait sombre maintenant.



VII

UNE VEUVE.

Lorsque Mme de Rocabert revint au bout de deux heures, elle trouva Hélène debout à sa fenêtre, un bras appuyé sur le croisillon, la tête fléchie sur sa main. Elle semblait absorbée dans une méditation contemplative, et ses yeux erraient sur le paysage, que les rayons du soleil baignaient d'une lumière pourpre.

« La vue des champs vous plaît donc, mon cher cœur? dit Mme de Rocabert en entrant; vous admirez notre vallée.

— Oui! j'aime ces bois sombres et ce beau ciel resplendissant, répondit Hélène avec un profond soupir; le spectacle de la nature est doux aux cœurs affligés, je le sens....

— Vous êtes triste, ma chère Hélène? c'est le souvenir de votre père qui vous navre ainsi. »

Mlle de Blanquefort rougit à ces mots et répondit avec sincérité :

« Mon père ! je suis sûre que Dieu me l'a conservé, qu'il reviendra; et parfois, cependant, mon âme est saisie d'une mortelle tristesse....

— Vous pleurez sans savoir précisément pourquoi? je connais ces tristesses de jeune fille, interrompit encore la vieille dame; allons, chère rêveuse, donnez-moi le bras et passons dans la salle. »

En traversant la chambre de sa marraine, Mlle de Blanquefort s'arrêta avec un geste d'admiration à la vue d'un grand tableau placé en face de la porte. C'était un portrait d'homme en uniforme de chevau-léger, avec l'habit rouge galonné d'or, le chapeau à franges et les cheveux poudrés. En ce moment, un rayon de soleil couchant illuminait cette figure et semblait l'animer ; ses lèvres, redevenues vermeilles, s'entr'ouvraient pour sourire; son regard était vivant ; on eût dit qu'elle allait se mouvoir et descendre de son cadre.

« C'est M. de Rocabert, dit la vieille dame en considérant le tableau avec une calme tristesse; pendant bien des années ce portrait est resté couvert d'un voile dans une chambre dont je gardais la clef; je n'aurais pu le revoir sans mourir de douleur; aujourd'hui j'éprouve une extrême consolation à l'avoir continuellement sous les yeux. Oh! le temps! le temps! chère Hélène, comme il apaise notre cœur, comme il sèche nos larmes! »

Après le dîner, Mme de Rocabert fit jeter une brassée de menues branches dans la cheminée et vint s'installer près du feu avec Hélène; car la soirée

était fraîche et le vent du nord sifflait entre les portes. Le vieux valet de chambre avança une petite table sur laquelle il posa un candélabre garni de trois bougies dont un abat-jour interceptait en partie la trop vive clarté. Mme de Rocabert prit son tricot, montra du doigt à sa filleule un ouvrage de broderie qu'elle lui avait préparé, et dit avec un sourire mélancolique :

« Voici la première fois depuis près de quarante ans que je ne m'assieds pas seule devant cette cheminée.

— Oh! ma chère marraine, est-il possible? s'écria Hélène touchée jusqu'aux larmes; vous avez pu vivre dans un tel isolement! vous êtes toujours restée au fond de ce château!...

— Je l'ai quitté deux fois, répondit-elle : la première, il y a un peu plus de dix-huit ans, ma chère Hélène, lorsque votre mère, se rappelant qu'il y avait entre nous quelque lien de parenté éloignée, m'écrivit pour me faire savoir votre naissance et pour me demander d'être votre marraine; la seconde fois, il y a huit jours, lorsque j'eus appris que la maison des Bénédictines allait être fermée et que les pensionnaires devaient rentrer dans leur famille.

— Ah! ma chère marraine, je serais bien volontiers venue ici plus tôt! s'écria Mlle de Blanquefort; hélas! je m'étonne que ma pauvre mère n'ait jamais eu la pensée de vous rendre visite dans votre solitude.

— Je ne l'en avais jamais priée, mon enfant, répondit Mme de Rocabert; non que sa société ne me plût infiniment, mais parce que j'avais fait, de moi-

même, à mon mari mourant, une promesse, la promesse de venir m'enfermer ici, pour y vivre entièrement seule et séparée de tout commerce humain. Quoiqu'il m'eût conjurée de ne point persévérer dans une telle résolution, quoiqu'il m'eût relevée de cet engagement, je n'ai cessé de le regarder comme un vœu sacré, et je l'ai fidèlement tenu.

— Hélas ! ma chère marraine, que les années ont dû vous paraître longues ! s'écria ingénument Hélène ; il me semble que je n'aurais pu m'accoutumer à vivre ainsi seule, toujours seule. »

Mme de Rocabert secoua la tête et répondit avec un sourire mélancolique :

« C'est que vous ne savez pas ce qu'il y a en vous-même de résignation et de force. Quand j'arrivai ici, mon malheur m'absorbait si complétement que je n'étais pas capable de m'apercevoir qu'il me manquait autre chose au monde que celui dont je pleurais la perte. Plus tard, lorsque je commençai à me reconnaître, j'étais habituée déjà à ne plus voir personne autour de moi, et, le croiriez-vous, mon enfant ? les années où j'ai vécu heureuse auprès du mari que j'aimais m'ont semblé plus longues que les années que j'ai passées dans la douleur et dans la solitude.

— Oui, dit Hélène en se rappelant son séjour à la villa Marini et sa promenade dans le vallon de Vaucluse ; c'est que toutes les heures de notre vie comptent quand nous sommes heureux.

— Ah ! petite, vous comprenez cela ? fit Mme de Rocabert en posant son ouvrage sur ses genoux ; c'est étonnant !

— Excusez-moi, ma marraine; peut-être que je ne sais pas bien ce que je dis! » répondit la jeune fille en rougissant et en baissant les yeux.

Mme de Rocabert la considéra en souriant et n'insista pas; mais dès cet instant elle fut persuadée que sa filleule cachait quelque tendre secret au fond de son cœur.

Lorsque la pendule sonna dix heures, tous les gens montèrent dans le salon; c'étaient pour la plupart de vieux serviteurs, des femmes âgées, habillés comme dans les beaux jours du règne de Louis XV, tous disciplinés selon les meilleures traditions des maisons aristocratiques. Le frais minois et la toilette campagnarde de Suzette faisaient contraste au milieu de ces vénérables figures qui se rangèrent silencieusement au fond du salon.

« Nous allons faire la prière du soir, dit Mme de Rocabert; à la fin de la journée j'aime à voir ainsi toute ma maison se réunir autour de moi. »

A ces mots, elle prit ses Heures, s'agenouilla sur le carreau, en faisant signe à Hélène de se mettre à son côté, et dit à haute voix les oraisons du soir. Les domestiques, prosternés à deux genoux dans le fond de la salle, faisaient les répons. Après la prière, les hommes se retirèrent tous, à l'exception du vieux valet de chambre faisant fonction de majordome, qui vint prendre les ordres de sa maîtresse pour le lendemain, et fit le tour de l'appartement afin de s'assurer que toutes les issues étaient closes. Les deux femmes de chambre suivirent Mme de Rocabert, et Suzette entra aussi dans la chambre à coucher d'Hélène, en lui disant, avec une gauche révérence :

« Si mademoiselle veut permettre que je la déshabille?...

— Oui, sans doute, ma petite, répondit-elle; ouvre la toilette et avance le miroir, que j'ôte mes coiffes.

— Oh! les beaux cheveux! dit Suzette en joignant les mains à la vue des longues tresses noires qui se déroulèrent sur les épaules d'Hélène et tombèrent jusqu'à ses talons.

— Flatteuse, taisez-vous, ou je me fâche! » s'écria Mlle de Blanquefort en riant et en lui effleurant le visage du bout d'une de ses nattes parfumées.

La petite campagnarde comprit que ce n'était point là une menace, car elle se rapprocha encore de sa jeune maîtresse, et lui dit familièrement :

« Mademoiselle, vous me garderez avec vous toujours?

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle avec bonté.

— Toujours, même quand vous seriez mariée? ajouta Suzette.

— Eh! ma pauvre enfant, il n'est pas encore question de cela! » répondit Mlle de Blanquefort, que cette naïveté fit soupirer et sourire tout à la fois.

Le dimanche suivant, Mme de Rocabert entra de bonne heure dans la chambre d'Hélène. Celle-ci était déjà levée et se coiffait, debout devant le miroir.

« Dépêchez-vous, mignonne, lui dit la bonne dame; vous allez descendre à la chapelle pour la messe.

— Dans un instant je serai prête, répondit-elle en se hâtant d'attacher son chignon avec les longues épingles d'acier que Suzette lui présentait une à une;

mais, ma chère marraine, vous avez donc un aumônier?

— Sans doute, quoiqu'il y ait bien des difficultés à suivre sa religion dans le temps présent. Grâce au ciel, cependant, l'abbé Jansenne n'a pas discontinué de desservir la chapelle; le digne homme fait tous les dimanches trois grandes lieues pour venir dire ici une messe blanche. A la vérité, il a donné un peu dans les idées nouvelles; mais je ne regarde pas à cela : c'est un bon prêtre, tout pénétré de l'amour du prochain, et d'un cœur très-charitable. Il ne manque jamais de s'arrêter à la ferme en s'en allant, pour changer en menue monnaie le louis d'or que je mets sur la nappe de l'autel, et il enferme toutes ces pièces de quinze sous dans un coin de son mouchoir, afin de les distribuer aux pauvres avant de rentrer chez lui.

— Il y a de bien honnêtes gens parmi ceux qui prennent parti pour la Révolution, observa Mlle de Blanquefort; ah! ma chère marraine, ce n'est pas leur faute si l'on persécute la noblesse et si l'on attaque la religion.

— C'est possible, mon enfant, » répondit la vieille dame, un peu étonnée de l'indulgence de sa filleule à l'endroit des révolutionnaires.

L'abbé Jansenne était un petit vieillard au front chauve, au visage humble et doux. Sa soutane d'un noir douteux, ses gros souliers rapiécés, annonçaient le détachement absolu du prêtre qui ne prend pas même garde au vêtement qui le couvre, et pratique sans effort la pauvreté évangélique. En sortant de la chapelle, il salua Mme de Rocabert et sa filleule

d'un air timide, s'assura que le mauvais temps qui s'était levé ne l'empêchait pas de repartir, ouvrit son vaste parapluie de toile cirée, et voulut se mettre en route. Mais l'orage éclata en ce moment, et l'abbé Jansenne dut céder aux instances de la vieille dame, qui le pressait de rester.

On monta dans la salle où le déjeuner était servi, et Mme de Rocabert dit au bon prêtre, en le faisant asseoir à côté d'elle :

« C'est la première fois, monsieur l'abbé, que j'ai le plaisir de vous avoir à ma table, et vraiment je rends grâce au ciel qui a envoyé ce mauvais temps pour vous forcer d'accepter enfin à déjeuner ici.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame, répondit-il tout confus en s'asseyant discrètement sur le bord de son siége ; mais je prendrai la liberté de vous dire que je ne déjeune jamais.

— Quoi! monsieur l'abbé, vous faites abstinence toute l'année ! s'écria la vieille dame surprise de cet excès d'austérité.

— Non, madame, répondit-il, je ne jeûne pas par esprit de pénitence; c'est chez moi une simple habitude de ne rien manger avant midi.

— J'espère pourtant que vous accepterez cette tasse de chocolat, » dit Mme de Rocabert en le servant.

En ce moment le valet de chambre passa discrètement derrière le fauteuil de sa maîtresse, et dit à voix basse :

« Madame, il y a là-bas un étranger qui n'a pas voulu me dire son nom ; je l'ai fait entrer dans la salle basse, où il se sèche un peu devant le feu, car

il est mouillé jusqu'aux os. Je viens prendre vos ordres.

— Un étranger ! Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la bonne dame étonnée. Je n'attends personne.

— Il m'a dit seulement qu'il avait eu l'honneur de voir madame dernièrement à P..., et qu'elle l'avait invité à venir au Rocabert.

— C'est le révérend père Massiot, s'écria la vieille dame. Allez, Firmin, allez l'engager de ma part à monter. S'il désire se reposer d'abord et changer de vêtements, conduisez-le dans la chambre rouge et offrez-lui vos services. »

Puis, s'adressant à sa filleule et à l'abbé Jansenne, elle ajouta :

« Dom Massiot est un arrière-petit-cousin de mon mari : d'abord il avait pris le parti des armes ; mais, quelques années plus tard, il se convertit et entra dans l'ordre des Feuillants. Depuis que la Révolution l'a chassé de son couvent, il n'a plus de demeure fixe. Dernièrement, je l'ai rencontré à P.... par hasard ; comme on me nomma en sa présence, il vint à moi et se fit connaître en réclamant notre parenté par alliance. C'est un homme plein de zèle ; il se donne beaucoup de peine pour la religion, et va prêchant dans le pays. Vous le connaissez peut-être, monsieur l'abbé ?

— Non pas précisément, mais j'ai entendu parler de lui, » répondit le bonhomme avec embarras.

Un instant après, le P. Massiot parut à l'entrée de la salle. Mme de Rocabert se leva et dit en montrant à ses côtés une place vide :

« Entrez, mon révérend père, et faites-moi la grâce de prendre le chocolat avec nous. »

Le P. Massiot s'avança avec l'humble assurance particulière aux gens de son état, la tête haute, les yeux baissés, et en saluant la vieille dame sans paraître remarquer qu'elle n'était point seule.

Alors elle ajouta, en lui présentant du geste ses deux convives :

« Voici M. l'abbé Jansenne, desservant de la paroisse de Mérindol, et Mlle Hélène de Blanquefort, ma filleule.... Asseyez-vous, je vous prie, mon révérend père. »

Dom Massiot jeta un regard rapide sur le vieux prêtre, fit un second salut plus roide, recula son siége avant de s'asseoir, et dit en refusant la tasse que lui offrait Mme de Rocabert :

« Excusez-moi, madame, je fais abstinence.

— Même le dimanche ! dit-elle en continuant de le servir.

— Pourquoi cesserais-je de faire pénitence ce jour-là ? répliqua dom Massiot. Les hommes cessent-ils leurs profanations et leurs outrages ? En ce temps de désolation, la justice divine ne peut être apaisée que par les prières et les austérités incessantes de ceux qui gardent la foi : nous expions ainsi le crime des apostats et des philosophes, ennemis de la religion. »

A ces mots ses yeux se tournèrent de nouveau sur l'abbé Jansenne, avec une expression singulière. Celui-ci le considéra à son tour d'un placide regard, et dit, en portant à ses lèvres la tasse de chocolat à laquelle il n'avait pas encore touché :

« Les miséricordes de Dieu sont infinies, et il ne punit que les mauvaises intentions. »

Dom Massiot laissa passer sans protestation cette réponse, et, se renfermant à l'égard de l'abbé Jansenne dans un silence hautain, il entretint Mme de Rocabert des persécutions auxquelles le clergé régulier était exposé. Tandis qu'il parlait, Hélène l'observait avec une curiosité mêlée de crainte. C'était un homme d'environ soixante ans, d'une taille gigantesque et d'une maigreur excessive. Ses traits anguleux avaient une expression morne et glacée, lorsqu'il tenait les yeux baissés ou fermés à demi ; mais lorsque quelque mouvement intérieur l'animait, tout à coup son regard flamboyait et sa physionomie devenait terrible. En sortant du couvent, il avait quitté l'habit de l'ordre, et le costume noir qu'il portait n'indiquait nullement qu'il fût homme d'église : on l'aurait pris au premier abord pour un médecin de campagne ou un tabellion ; mais quand il ôtait son tricorne, on apercevait au sommet de sa tête grise la tonsure, signe distinctif de sa profession cléricale.

L'abbé Jansenne acheva tranquillement son chocolat et ses tartines de pain grillé. La contenance que prenait vis-à-vis de lui dom Massiot, bien loin de le troubler, semblait l'avoir raffermi. Il s'était carrément assis sur son siége, et ne baissait plus les yeux avec cette timidité de cinquante ans qui eût semblé ridicule chez tout autre que chez un bon curé de campagne, vivant au milieu de ses pauvres ouailles, sans avoir jamais perdu de vue le clocher de sa paroisse.

Le ciel s'était déjà rasséréné, et les nuages fuyaient vers l'horizon en répandant les dernières gouttes de pluie. Après le déjeuner, l'abbé Jansenne prit congé en saluant respectueusement les deux dames et en s'inclinant d'un air de dignité un peu fière devant dom Massiot. Quand il fut sorti, le moine se tourna vers Mme de Rocabert, les sourcils froncés, et lui dit avec une sorte d'autorité :

« Quoi ! madame, vous recevez ici cet homme ! que vient-il faire chez vous, grand Dieu !

— Il vient dire la messe, répondit la vieille dame fort étonnée de cette brusque apostrophe.

— La messe d'un prêtre assermenté ! s'écria dom Massiot avec indignation. L'abbé Jansenne a adhéré à la constitution civile du clergé ; dès lors il est sorti du giron de l'Église catholique ; il est hérétique et schismatique.

— Sainte Vierge ! va-t-on recommencer les guerres de religion ! murmura Mme de Rocabert consternée.

— Oui, madame, nous combattrons pour la royauté et pour notre sainte Église ! » s'écria le moine l'œil étincelant.

Mais, se modérant aussitôt, il ajouta d'nn ton plus calme :

« La persécution commence ; les ecclésiastiques qui ont refusé de prêter serment sont livrés à la justice séculière. Un décret de l'Assemblée nationale enjoint aux magistrats de les poursuivre comme ennemis de l'État ; on nous appelle des prêtres réfractaires, et les gendarmes nous cherchent partout pour nous arrêter.

— Vous n'étiez donc plus en sûreté à P...? s'écria Mme de Rocabert.

— J'y aurais dormi en prison cette nuit même, si je n'avais eu la précaution de partir hier matin, répondit froidement dom Massiot ; les Montarieux avaient envoyé de Paris une liste sur laquelle mon nom figurait le premier.

— Les Montarieux! répéta la vieille dame.

— Oui, dit le moine toujours du même ton ; le père est membre de cette nouvelle assemblée, et le fils se distingue parmi les plus fameux démocrates.

— Entendez-vous, ma chère Hélène? l'ancien ami de votre famille! dit Mme Rocabert en joignant les mains.

— Hélas! que dira mon père? » murmura Hélène avec un inexprimable serrement de cœur. Malgré son inexpérience, elle comprenait que tout était changé, et que les dissensions politiques lui coûteraient peut-être le bonheur de toute sa vie.

« Madame, poursuivit dom Massiot, les affaires publiques sont au pire, le roi n'a plus qu'une ombre d'autorité: il subit la loi d'une faction insolente; le tiers état gouverne et la noblesse émigre. En apprenant les dernières nouvelles, tous les gens de bien sont tombés dans la consternation; les familles les plus considérables du pays songent à se réfugier en Italie ou en Savoie. Vous, madame, que comptez-vous faire?

— Je n'y ai pas encore songé, mon révérend père, répondit Mme de Rocabert.

— Je suis ici pour vous aider de mes conseils si vous les réclamez, continua le P. Massiot; comme

parent et comme prêtre, je vous dois l'assistance spirituelle dont toutes les âmes ont besoin dans ce temps d'afflictions. Je viens aussi me mettre à votre disposition pour le cas où vous vous décideriez à passer la frontière. Déjà, songez-y, la noblesse est dépouillée et proscrite ; un temps viendra où l'on ne se contentera pas de confisquer vos biens et où l'on voudra aussi votre vie ; alors, heureux celui qui aura cherché un refuge à l'étranger ! Quiconque ne part pas, peut se préparer aux derniers malheurs.

— Vous allez donc émigrer aussi, mon révérend père ? demanda Mme de Rocabert sans s'émouvoir.

— Moi, madame ! s'écria-t-il, non, non ! je ne crains ni la prison ni la mort, et je reste !

— Je reste aussi, dit tranquillement la vieille dame ; je reste, car je me trouve encore plus en sûreté ici que le roi au fond de son palais.

— Je le crois, madame, répliqua vivement le moine ; vous êtes seule, et le roi est environné d'ennemis. Le roi est perdu, et nous tous avec lui, si nous ne parvenons à le délivrer !

— Vous voyez les choses au pire ! dit doucement la vieille dame ; j'augure mieux du temps à venir ; d'ailleurs, quoi qu'il arrive, je ne crains rien. Allez, mon révérend père, les gendarmes n'oseront jamais escalader le Rocabert.

— Fasse le ciel que vous ne vous trompiez pas ! » répondit sèchement le moine.

Mme de Rocabert lui offrit alors asile chez elle, et insista pour le retenir ; mais il refusa, en annonçant toutefois qu'il reviendrait prochainement peut-être.

« Je mène comme les apôtres, une vie errante, dit-il; rarement je passe plusieurs jours de suite dans le même lieu, non pour me soustraire au danger, mais parce que l'œuvre que je dois accomplir est partout. Dieu veut maintenant que tous ses serviteurs passent dans les rangs de l'Église militante; il ne veut plus être honoré par la prière et la contemplation; nous sommes tous soldats aujourd'hui; nos armes sont la prédication qui anime les esprits timides, et l'exemple qui guide les âmes ferventes. »

Dom Massiot repartit le même soir; mais sa visite eut un effet durable: ses discours avaient jeté dans l'âme d'Hélène des inquiétudes qui ne se dissipèrent plus. Dès cette époque, elle s'occupa avec anxiété des événements dont le bruit arrivait à peine dans sa solitude. Mme de Rocabert s'en préoccupait aussi, et pour la première fois, depuis nombre d'années, elle voulait savoir ce qui se passait dans le monde. Toutes deux lisaient avidement les papiers publics, qui ne leur parvenaient qu'une fois la semaine par l'intermédiaire d'un porte-balle commissionné pour distribuer les lettres de tous les villages, bourgs et châteaux du canton; mais bientôt elles n'ouvrirent plus qu'en tremblant les feuilles qui leur présentaient le sombre tableau des dernières luttes de l'autorité royale contre le parti républicain. Parfois, après avoir lu la relation de ces scènes terribles, Mme de Rocabert disait à sa filleule: « Dom Massiot l'a prophétisé!...

— Hélas! repondait la pauvre fille en soupirant, Dieu nous garde de tous les malheurs qu'il nous a prédits! »

Plusieurs mois se passèrent ainsi. Depuis près d'un

an, Mlle de Blanquefort n'avait reçu aucune nouvelle de son père, et elle commençait à s'alarmer vivement de ce long silence, lorsqu'elle reçut la lettre suivante, qui avait onze mois de date :

« Ma chère Hélène,

« Les dernières lettres venues de France annoncent des événements auxquels j'étais loin de m'attendre quand je partis pour les Indes il y a moins de deux ans. Je ne vous eusse certes pas quittée si j'avais pu prévoir ces bouleversements. Je lis dans les papiers publics que les maisons religieuses sont fermées dans toute l'étendue du royaume : par bonheur vous êtes née sujette de Sa Sainteté, et le couvent où je vous ai laissée n'est pas en France.

« Par suite de ces derniers événements, je me suis décidé à quitter le service. Dans quelques jours, je m'embarque pour l'Europe sous pavillon étranger. Mon projet est de me retirer à P.... et d'y finir mes jours près de vous, dans la société de nos anciens et dignes amis. Vous avez pu supposer quels étaient mes projets pour votre établissement ; ils ne sont pas changés, et j'espère que vous y adhérerez sans peine.

« En attendant le jour heureux où je vous reverrai, recevez les embrassements d'un père qui vous aime et veut votre bonheur.

« Comte DE BLANQUEFORT. »

Le chevalier de Vernègues ajoutait quelques mots en *post-scriptum* pour assurer sa cousine de ses af-

fectueux respects et lui demander très-humblement pardon des étourderies dont il s'était rendu coupable à son égard du temps qu'il n'était encore qu'un écolier.

Ces bonnes nouvelles ranimèrent les espérances d'Hélène ; bien que l'horizon fût sombre, elle sentit se dissiper ses frayeurs et considéra de nouveau l'avenir avec un élan de courage et de confiance. Elle aimait Marcellin Montarieux d'un amour calme et profond, avec une tendre abnégation, et telle était sa foi que, malgré l'absence, malgré le silence absolu de Montarieux, elle ne douta pas un moment qu'en apprenant l'arrivée de M. de Blanquefort, il ne revînt aussitôt à P.... Les craintes vagues qu'elle avait conçues s'évanouirent entièrement ; il lui sembla que les liens d'une ancienne amitié ne pouvaient être rompus par les dissentiments politiques, et que le comte de Blanquefort serrerait la main, comme naguère, à M. Montarieux, représentant du peuple.

Ces vives espérances lui donnèrent encore quelques instants de bonheur ; elle attendait son père de jour en jour, et souvent elle disait à Mme de Rocabert : « Oh ! ma chère marraine, je suis heureuse à présent ! j'ai le cœur plein d'espoir ! l'avenir me paraît sombre encore, mais je crois apercevoir l'arc-en-ciel au delà des nuages noirs qui couvrent l'horizon.

— Vous êtes si jeune, mon enfant, que quand même la tempête serait longue, vous aurez encore le temps de voir des jours plus beaux, » répondait en soupirant la bonne femme.

VIII

DOM MASSIOT.

Un soir, vers la fin d'août, les deux dames se promenaient après souper sur la terrasse. Cet espace, entièrement découvert, était bordé d'un large parapet où l'on avait placé, comme sur un balcon, des caisses remplies de fleurs et d'arbustes. Le réséda, le jasmin aux longues tiges, le pâle œillet de Mahon, fleurissaient à la place où étaient amoncelés jadis les projectiles qu'on lançait du haut des murailles sur l'ennemi. Hélène marchait pensive à côté de la vieille dame, et parcourait des yeux le paysage éclairé par la lune; il n'y avait pas un nuage au ciel, et l'air était si calme, qu'on entendait le vol des phalènes qui passaient devant les fenêtres du salon, attirées par la clarté des bougies. Par moments, les oiseaux de nuit perchés sur le faîte des tours faisaient en-

tendre leur cri monotone, ou bien quelque chevrette égarée bêlait dans l'éloignement en cherchant son troupeau. Ce silence, entrecoupé de bruits confus, l'aspect de ces montagnes baignées d'un doux crépuscule, ce repos de tous les éléments, jetaient l'âme d'Hélène dans une mélancolique extase. Elle ralentissait sa marche et se taisait, absorbée dans ses impressions et ses pensées.

« Oh! ma chère marraine, dit-elle enfin, est-il possible que le monde soit en proie à tant d'agitations et de discordes? Quand je contemple la nature si sereine et si belle, je ne puis concevoir les fureurs, la méchanceté des hommes, et j'ai l'espoir que bientôt ils vivront tous en paix.

— Le ciel vous entende, mon enfant! » fit la vieille dame avec un soupir.

Comme elle disait ces paroles, la porte du salon s'ouvrit, et le valet de chambre s'avança précipitamment sur la terrasse en annonçant que l'étranger qui avait passé une journée au château quelques mois auparavant venait d'arriver.

« Le P. Massiot! s'écria Mme de Rocabert étonnée et vaguement inquiète; allons vite au-devant de lui, mon enfant! »

Dom Massiot parut en ce moment, les vêtements en désordre, les souliers poudreux, comme un homme qui vient de faire une course longue et précipitée. En rentrant il tomba épuisé sur un siége et dit d'une voix altérée :

« Excusez-moi, madame, je ne me soutiens plus.... Depuis ce matin, je marche à travers champs pour

arriver ici.... Je suis brisé de fatigue, et je tombe d'inanition.

— Mon révérend père, on va dresser à l'instant votre couvert et préparer votre chambre, » s'écria la bonne dame en allant donner elle-même ses ordres.

Quand elle revint, dom Massiot fit un effort pour se relever et alla fermer la porte; puis revenant vers les deux femmes, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, afin de s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, il dit d'une voix entrecoupée :

« Le pays est en feu. Dans les villes, dans les villages, dans les plus misérables hameaux, on affiche au coin des rues de nouveaux décrets contre les émigrés, contre les prêtres; nous n'avons plus d'asile nulle part, et je considère comme un miracle d'avoir pu arriver ici sans être arrêté.

— Quoi qu'il arrive, vous serez en sûreté chez moi, mon révérend père, dit vivement la vieille dame; il y a dans ce château des passages souterrains, des issues secrètes qui mettraient en défaut les plus fins limiers de la police.

— Je le sais, madame, et je suis venu vous demander un asile pour quelques jours, jusqu'à ce que les ennemis acharnés à ma poursuite aient perdu mes traces.

— Vous avez des ennemis? vous! mon révérend père! s'écria Mme de Rocabert.

— Oui, madame, les deux Montarieux, répondit-il froidement. J'ai été dans le Dauphiné dernièrement pour combattre l'élection du père, et j'ai empêché celle du fils. Aussi leurs adhérents et leurs amis ont-ils voulu me faire pendre.

— Quoi! M. Montarieux? un si honnête homme! murmura Hélène avec indignation.

— C'est un démocrate, un athée, un scélérat! dit dom Massiot du même air morne et tranquille; entre les gens religieux, les gens de bien et ces hommes-là, c'est maintenant une guerre à mort!

— Oh! mon révérend père! on peut les convaincre, les ramener, s'écria Mlle de Blanquefort, le cœur saisi d'une peine inexprimable; hélas! il n'y a point de haine, point de méchanceté dans leur cœur.

— Vous les connaissez, mademoiselle? interrompit dom Massiot.

— Oui, mon révérend père, répondit-elle résolûment; Mme Montarieux, une digne femme, vivait dans l'intimité de ma pauvre mère, et, durant quinze années, M. Montarieux a été l'ami de notre famille; c'est l'homme du monde que mon père estime le plus.

— Nous verrons si M. le comte ne changera pas de sentiments à son égard! » répliqua le moine d'un ton sourdement irrité.

Cette parole laconique frappa Hélène dans l'âme; elle changea de couleur, et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Vous voilà toute bouleversée, mon cher cœur, lui dit Mme de Rocabert en l'emmenant, tandis que dom Massiot passait à table; les malheurs que nous venons d'apprendre sont peut-être exagérés; il est possible que nous recevions bientôt de meilleures nouvelles. Allons, remettez-vous; j'irai vous retrouver tantôt dans votre chambre. »

Dom Massiot eut bientôt achevé son repas; bien qu'il fût à peu près à jeun, il ne prit que quelques fruits avec un peu de vin vieux, et, comme Mme de Rocabert s'étonnait de cette sobriété excessive, il lui dit, en jetant un coup d'œil sur sa redingote de drap et sur son gilet de couleur :

Quoique je ne porte plus le saint habit de l'ordre, je pratique la règle autant que possible, et j'ai fait collation ce soir, ainsi qu'elle le prescrit. Maintenant, madame, je vous demande de me faire conduire dans la chambre la plus sombre, la plus étroite, la plus dégarnie de meubles qu'il y ait dans ce château : car les appartements somptueux ne sont point faits pour nous, non plus que les beaux vêtements et la bonne chère.

— On tâchera de satisfaire votre révérence, répondit Mme de Rocabert avec un léger sourire ; vous excuserez si l'on n'a pu faire plus mal. Firmin va vous conduire dans une chambre où vous trouverez, du moins, la plus parfaite tranquillité. »

Le vieux serviteur précéda le moine, un flambeau à la main, et le conduisit dans une grande chambre retirée, silencieuse et fraîche comme une prison.

« C'est très-bien, mon cher frère, dit dom Massiot en jetant un coup d'œil autour de lui ; seulement ce lit est trop bon pour un religieux, et vous m'obligerez d'enlever cette courte-pointe de soie, ainsi que les draps et les matelas. Je coucherai simplement sur les planches. »

L'arrivée du P. Massiot avait jeté Mlle de Blanquefort dans une sorte de consternation; sa marraine la retrouva lisant un papier imprimé que le

moine avait laissé sur la table du salon. C'était un manifeste violent, un appel aux armes, un brandon de guerre civile. Cette pièce, adressée aux habitants de P..., désignait les Montarieux et leurs adhérents aux vengeances populaires.

« Hélas! mon enfant, dit la vieille dame après l'avoir parcourue du regard, je ne m'étonne plus que les démocrates persécutent le R. P. Massiot; évidemment il travaille de son côté à les faire égorger.

— Ah! ma chère marraine, il faut le retenir ici aussi longtemps que possible, afin qu'il ne vienne pas à bout d'un si abominable dessein, s'écria Hélène avec véhémence; ce sera d'ailleurs le sauver lui-même, peut-être.

— Nous tâcherons, » répondit la bonne dame.

Mme de Rocabert n'eut pas besoin d'insister pour retenir dom Massiot; il se décida lui-même à prolonger son séjour, et parut perdre de vue pendant quelque temps l'espèce de propagande à laquelle il s'était dévoué.

C'était un de ces hommes ardents et convaincus qui s'imposent inexorablement tous les sacrifices qu'une dévotion outrée commande. Dès le lendemain de son arrivée, il commença à observer la règle des Feuillants : comme les anciens anachorètes, il ne mangeait que des fruits et des racines; son habit séculier cachait un cilice; il se levait à minuit pour dire matines, et demeurait chaque jour plusieurs heures en prières.

Les deux dames ne s'apercevaient presque pas de sa présence : il les fuyait autant que la bienséance le lui permettait, et passait des semaines entières sans

paraître dans le salon. La promenade était l'unique récréation qu'il se permît; mais il ne choisissait jamais l'heure la plus propice ni le temps le plus favorable, et souvent on le voyait remonter au Rocabert tout transi et trempé par la pluie.

« Vraiment, le P. Massiot n'est pas de ce monde, dit un jour Mme de Rocabert à Hélène; j'ai cru, à tort peut-être, qu'il voulait fomenter une guerre civile. Le pauvre homme n'est occupé que de son salut.

— Qui sait? répondit Mlle de Blanquefort en hochant la tête; souvent il parle aux paysans là-bas. »

Presque au même instant le P. Massiot entra. Il tenait une gazette à la main, et sa figure était effrayante.

« Nos ennemis triomphent, dit-il; voilà les nouvelles listes de proscription; toute la noblesse du Comtat y est inscrite.... A présent, plus de paix, plus de trêve; c'est une guerre d'extermination qui va commencer. »

Mme de Rocabert prit la gazette, y jeta un coup d'œil et dit tristement à Hélène :

« Que je vous plains, mon enfant! en quel temps malheureux va fleurir votre jeunesse! Moi je suis une pauvre vieille femme, et peu importe comment je passerai les dernières années de ma vie; mais vous, grand Dieu! vous aviez tant de raisons d'être heureuse! Ah! si votre père savait la situation de ce malheureux pays, il se garderait de revenir et vous appellerait près de lui. Si j'étais plus jeune, ma chère Hélène, je vous accompagnerais volontiers aux Grandes-Indes, pour ne pas être témoin des calamités que je prévois.

— Hélas! ce serait peut-être un exil éternel! » murmura la pauvre fille en songeant à Marcellin.

Puis elle ajouta, rassurée par le souvenir de l'ancienne intimité des deux familles :

« Mon père ne courra aucun danger en revenant en France; car il y a, parmi ceux qui gouvernent aujourd'hui, des hommes avec lesquels il est lié d'amitié.

— Vous vous trompez, mademoiselle, interrompit le moine avec véhémence : M. le comte de Blanquefort est l'ennemi de tous les républicains.

— Comment le savez-vous, monsieur? » s'écria Hélène.

Et comme il ne répondait pas, elle reprit :

« C'est de votre part une simple supposition; moi qui connais les sentiments de mon père, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a point de haine contre d'anciens amis.

— Attendez son retour pour en répondre! » répliqua le P. Massiot avec une espèce de sourire; et ramenant ses bras sur sa poitrine avec un geste monacal, il se retira lentement.

— Dom Massiot parle de mon père comme s'il le connaissait, dit Hélène avec étonnement; l'avez-vous entendu, madame?

— Ce sont des conjectures qui lui passent par l'imagination, répondit Mme de Rocabert. Quelles relations pouvait-il y avoir entre M. de Blanquefort et lui? Ils ne se sont jamais vus. »

Le temps s'écoulait, cependant, et la lettre où M. de Blanquefort annonçait son retour allait avoir deux ans de date. Depuis plusieurs mois Hélène attendait son père de jour en jour, et enfin cette espé-

rance continuellement déçue avait fait place aux plus vives inquiétudes. Mme de Rocabert lui représentait inutilement que les chances d'une si longue navigation ne permettaient pas d'assigner une époque précise à l'arrivée du comte, et qu'il n'y avait pas lieu de désespérer encore. Hélène demeurait plongée dans une extrême tristesse, et souvent elle disait en versant des larmes :

« On ne devrait pas se séparer de ceux qu'on aime!... Oh! quel tourment que l'absence, l'absence cruelle!... Elle remplit le cœur de craintes, de regrets, de continuelles douleurs! »

Un soir, au moment où les deux dames allaient quitter le salon, elles entendirent ouvrir la porte intérieure du château, et presque aussitôt des pas précipités retentirent dans l'escalier.

» Mon père! s'écria Hélène, les mains levées vers le ciel.

— Oui, ma fille, c'est moi! » dit le comte en entrant.

Il la tint un moment serrée contre son cœur; puis se tournant vers Mme de Rocabert, il la salua en s'excusant de se présenter ainsi devant elle.

« Nous vous attendions depuis longtemps, monsieur le comte, répondit la vieille dame; soyez le bienvenu; cette enfant se mourait du désir de vous revoir.

— Et moi, madame, j'avais de mon côté une extrême impatience de vous remercier des bontés dont vous l'avez comblée, » dit-il en lui offrant la main pour la ramener à son fauteuil.

Ensuite, prenant sa fille par la main, il la conduisit

devant la table, la considéra un moment à la clarté des bougies et s'écria d'un air satisfait :

« J'avais laissé au couvent une petite pensionnaire assez jolie, mais tout à fait gauche et sans maintien; à présent, je retrouve une grande demoiselle de très-bon air. Ma fille, c'est sans doute votre marraine qui a fait de vous une si aimable personne?

— J'ai tâché de lui ressembler un peu, » répondit Hélène.

Puis à son tour regardant le comte attentivement, elle ajouta :

« Mais vous, mon père, vous n'êtes point changé du tout : vous n'avez pas même le visage bruni comme à votre dernier voyage.

— C'est que j'ai quitté la mer depuis longtemps et que je viens d'un pays où l'on ne prend guère de coups de soleil, dit le comte en souriant; il y a plusieurs mois que je suis revenu des Indes. J'ai fait la traversée sur un vaisseau hollandais, et, après avoir débarqué au Texel, je suis venu dans l'électorat de Trèves, où il y a beaucoup d'émigrés français.

— Est-il possible? et vous n'avez pas écrit, mon père! murmura Hélène.

— Je ne le pouvais pas, répondit-il vivement; la prudence me le défendait; mais j'avais souvent de vos nouvelles.

— Par dom Massiot, peut-être! fit étourdiment Hélène.

— Qui vous a dit cela, ma fille? s'écria le comte avec étonnement.

— Personne, mon père, répondit-elle troublée et en rougissant beaucoup; j'ignorais que vous fussiez

en correspondance avec dom Massiot; il ne m'en a jamais rien dit, et je ne sais comment cette idée m'est venue. »

Le comte la regarda un moment en face, puis il lui dit en hochant la tête:

« Je vois, ma fille, que vous ne manquez pas de pénétration.

— Mon père, reprit-elle d'un ton timide et en se rapprochant encore de lui, mon père, vous ne nous quitterez plus à présent, et vous vivrez tranquillement chez vous, n'est-ce pas?

— Tranquillement, dites-vous! répliqua le comte avec un sourire amer; eh! mon enfant, qui peut se promettre cela dans les temps malheureux où nous vivons?

— Restez ici avec nous, monsieur le comte, dit vivement Mme de Rocabert; quoi qu'il arrive, vous y serez en sûreté.

— Je le crois, madame, et plus tard je serai heureux d'accepter l'hospitalité que vous m'offrez; mais à présent il faut que je retourne à P....

— Quoi! mon père, vous allez me quitter encore dit tristement Hélène.

— Non, ma fille, je vous emmène, » répliqua M. de Blanquefort. Puis, changeant tout à coup de propos, il ajouta: « Le R. P. Massiot est encore ici, sans doute?

— Oui, monsieur le comte, répondit Mme de Rocabert; mais il faut avouer que c'est un singulier hôte: depuis près de trois semaines, on ne l'aperçoit qu'un moment vers le soir, quand il prend l'air sur la plate-forme de la tour dont il occupe une des

chambres. Firmin, qui va chaque jour lui porter à manger et lui offrir ses services, assure qu'il a beaucoup maigri, et que ses austérités excessives l'ont rendu comme un fantôme.

— Tant pis ! murmura le comte en haussant les épaules, il a autre chose à faire que de passer sa vie à jeûner et à dire ses oraisons : je le verrai ce soir. »

M. de Blanquefort pria le vieux valet de chambre de le conduire à l'appartement de dom Massiot. Quand il eut quitté le salon, Hélène vint vers Mme de Rocabert, et lui dit d'un ton profondément triste :

« Ma bonne marraine, vous aviez raison ; plût au ciel que mon père fût resté aux Indes ! »



IX

L'ENTREVUE.

Le surlendemain, M. de Blanquefort et sa fille retournèrent à P.... On était alors au commencement de novembre, et il y avait bien près de quatre ans qu'Hélène n'était entrée dans cette maison où elle avait perdu sa mère et reçu les adieux de Marcellin. L'aspect de ces lieux détourna tout à coup son esprit des circonstances présentes, et la ramena vers le passé. Elle retrouva une sorte de sérénité mélancolique dans cette demeure où elle rencontrait à chaque pas un souvenir doux et triste. Le souvenir de Montarieux se mêlait à toutes ses impressions; elle songeait à lui souvent, et toute espérance n'était pas entièrement éteinte au fond de son cœur.

La société de P.... était dispersée; Hélène ne voyait

absolument personne, et perdait en quelque sorte de vue le monde et les événements; comme tout paraissait tranquille autour d'elle, et qu'elle ne lisait plus les papiers publics, elle en vint à se persuader qu'elle s'était fort exagéré les malheurs de la Révolution et la haine qui animait les partis. La manière d'être de son père contribuait à lui inspirer cette sécurité : le comte ne manifestait aucune opinion; il ne raisonnait pas sur les événements accomplis, et ne parlait jamais des affaires publiques.

Toutes ses anciennes relations étaient rompues : il ne sortait que pour faire aux environs de P.... de longues promenades à cheval, et passait toutes ses soirées à écrire. Tandis qu'il faisait sa correspondance, Hélène lui tenait silencieusement compagnie, son ouvrage à la main ou bien un livre ouvert sur les genoux. Elle devenait plus triste le soir, quand ils étaient assis seuls dans ce grand salon qui avait été témoin de tant de réunions de famille, et où tant de choses lui retraçaient le souvenir des absents et des morts. La cheminée de marbre était encore ornée d'un vase de fleurs artificielles que Mme Montarieux avait donné à Mme de Blanquefort le jour de sa fête, et il y avait sur le guéridon un tapis que les deux amies avaient brodé ensemble. A la vue de ces objets, qui témoignaient d'une si longue et si étroite intimité, Hélène sentait souvent son cœur se gonfler d'attendrissement et de douleur; elle laissait tomber son ouvrage et rêvait tristement, les mains jointes, les yeux humides de larmes, tandis que le comte, penché sur la table, écrivait sans relever la tête et sans proférer un mot. Jamais, depuis son retour, il

n'avait prononcé le nom des Montarieux, ni rappelé même indirectement leurs anciennes relations ; Mlle de Blanquefort imitait cette réserve ; elle tremblait à la seule idée d'une espèce d'explication, et évitait soigneusement tout ce qui avait trait à celui dont le souvenir était sans cesse présent à sa pensée.

Son père l'avait priée de ne point se montrer dans les rues de P.... Elle ne sortait jamais; mais chaque jour, à l'heure où les tièdes rayons du soleil commençaient à réchauffer l'atmosphère, elle descendait dans le jardin et suivait à pas lents les sentiers bordés de buis qui formaient de bizarres compartiments autour du jet d'eau. Jadis Mme de Blanquefort avait fait arranger cette partie du jardin ; on y voyait une fontaine en rocaille ornée des plus belles coquilles du globe, dans le bassin de laquelle flottaient des myriades de poissons rouges. C'était le comte qui avait ramassé ces raretés dans les pays lointains ; il en avait rapporté quelques plantes presque inconnues alors, des chrysanthèmes jaunes, des enkiantus du Japon qui fleurissent aux derniers jours d'automne et répandent une odeur ambrée. Hélène aimait ces fleurs aux parfums étranges ; à leur aspect, son imagination franchissait la moitié du monde ; elle entrevoyait les plages tranquilles que baigne l'océan Indien, et rêvait au bonheur de vivre à l'abri des discordes civiles sous le ciel éclatant des tropiques, à l'ombre des citronniers sauvages et des sveltes cocotiers.

Une après-midi qu'elle se promenait ainsi toute seule et absorbée dans sa rêverie, Suzette en-

tra comme un tourbillon dans le jardin en s'écriant :

« Mademoiselle, il y a grand bruit sur la place.... Tout le monde court de ce côté.... Écoutez! écoutez!... on entend d'ici....

— Que se passe-t-il donc ? demanda Hélène en prêtant l'oreille aux bruits confus qui s'élevaient dans l'éloignement et qui ressemblaient à de longues acclamations.

— Ça s'appelle une manifestation des clubs, répondit Suzette ; ce sont des gens qui ont des bonnets rouges et qui crient : « Vive la nation ! » Toute la ville est en l'air. C'est très-beau....

— Mais la cause, la cause de tout ce bruit? interrompit Hélène.

— Ah ! voici ; c'est un bon patriote, comme ils disent, c'est un brave républicain qui vient d'arriver, le citoyen Montarieux.

— M. Montarieux le père, peut-être ? dit Hélène en pâlissant.

— Il s'appelle Marcellin Montarieux, contiuua Suzette.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Hélène avec stupeur.

— J'ai vu le citoyen Montarieux sur son balcon, reprit la jeune servante ; il a parlé au peuple ; mais je n'y ai rien compris.... on criait toujours.... alors je suis revenue....

— Et mon père ! mon père! fasse le ciel qu'il ne traverse pas la place ! s'écria Hélène de Blanquefort en frémissant.

— Monsieur ne rentrera pas encore, c'est certain,

répondit Suzette; d'ailleurs il ne traversera pas la ville; il reviendra par les remparts, parce qu'il monte aujourd'hui Sultane, qui est très-ombrageuse.

— Ah! tu en es sûre?... c'est bien, murmura Hélène un peu rassurée. Vois-tu, Suzette, il ne faut rien dire dans la maison ni de l'arrivée de M. Montarieux, ni de ce que tu as entendu.... Avertis tous les gens; qu'il n'en soit pas question devant mon père.»

Le comte revint de la promenade assez tard; on soupa comme à l'ordinaire; ensuite on passa dans le salon.

« Qu'avez-vous donc, ma fille, dit le comte en s'asseyant devant la table où il faisait sa correspondance : vous n'avez rien mangé ce soir, et je vous trouve l'air tout défait.

— Ce n'est rien, mon père, je vous assure, » répondit-elle d'une voix troublée en se hâtant de prendre son ouvrage.

Le comte se mit à écrire et elle à travailler avec une application singulière. Tous deux étaient absorbés dans leur occupation; l'on n'entendait que le petillement de la flamme dans le foyer, et le bruit du vent qui bourdonnait aux fenêtres. Au bout d'une heure environ, un coup frappé à la porte troubla ce profond silence et retentit dans toute la maison. Le comte releva la tête d'un air surpris et regarda Hélène, qui avait laissé aller son ouvrage sur ses genoux avec une faible exclamation. Presque au même instant, la porte s'ouvrit et un domestique annonça le citoyen Montarieux.

« Laissez-nous; ma fille, » dit le comte du ton le plus calme et en se levant.

Hélène se hâta d'obéir et disparut par la porte du fond, tandis que Marcellin Montarieux entrait; il entrevit seulement le bas de sa robe. M. de Blanquefort avait vivement poussé à l'écart la table où il écrivait. Il alla de quelque pas au-devant de Montarieux et le salua avec la parfaite aisance d'un homme du monde qui reçoit la visite la plus indifférente. Montarieux était troublé, lui; il s'approcha de la cheminée en balbutiant quelques paroles sans suite, jeta un regard sur le siége vide d'Hélène, sur la broderie qu'elle avait laissé tomber en s'en allant, et s'assit en face du comte, qui lui dit avec une nouvelle inclination.

« Excusez-moi, monsieur, si je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de M. votre père; je suppose que vous l'avez laissé en bonne santé?

— Oui, monsieur, je vous rends grâces, répondit Montarieux respirant à peine.

— Vous avez dû traverser des chemins affreux, continua M. de Blanquefort du même ton de politesse aisée; la saison commence à être mauvaise pour voyager.

— Il est vrai, monsieur, » répondit Montarieux en faisant un effort pour se remettre et reprendre son sang-froid : il s'était attendu à un accueil beaucoup plus sec, et le ton presque amical du comte lui causait un étonnement mêlée de joie qu'il ne pouvait dissimuler entièrement. « Je n'aurais pas fait ce voyage sans des motifs pressants, reprit-il d'une voix plus assurée; les circonstances sont graves; des personnes que j'honore, et dont la vie m'est aussi précieuse que ma propre vie, sont, je crois, en péril; je suis venu pour les en avertir. »

Le comte ne répondit pas et demeura impassible.

« Il arrive tous les jours à Paris des dénonciations, ajouta Montarieux, les émigrés ont des agents partout; on conspire, ici....

— Peuh! c'est bien possible, fit M. de Blanquefort en se renversant dans son fauteuil.

— C'est certain, continua le jeune homme; un prêtre réfractaire, un moine appelée dom Massiot, est l'âme de la contre-révolution dans ce pays. Il a fait beaucoup de mal déjà. On nous le signale comme un homme très-actif, très-dangereux. D'autres noms figurent sur ces listes d'accusation; le vôtre y est, monsieur.

— C'est bien de l'honneur qu'on me fait, répliqua le comte sans s'émouvoir.

— Je ne viens pas vous demander ce qu'il y a de vrai dans cette dénonciation, reprit vivement Montarieux; je viens seulement vous en avertir et vous supplier de prendre garde.... Ah! monsieur, puissions-nous nous entendre! J'ose presque l'espérer en ce moment. Il ne m'appartient pas de juger vos convictions, mais je suis certain qu'elles ont le même but que les miennes, que vous voulez, comme moi, la gloire et le bonheur de votre patrie.... »

Et, comme le comte parut répondre par un geste d'assentiment, le jeune républicain, encouragé, reprit la parole pour achever sa pensée. Il expliqua avec toute l'emphase de l'époque, mais avec une chaleur vraie cependant, ses sentiments et ses opinions politiques. M. de Blanquefort écouta sans sourciller cette espèce de profession de foi; sa figure ne trahit aucun des sentiments de son âme. Quand Montarieux cessa

de parler, il s'inclina avec un geste de froide adhésion, comme un homme qui refuse absolument la controverse, et, changeant subitement de propos, il dit d'un ton dégagé :

« M. votre père possède-t-il toujours sa belle terre des environs de Vaucluse?

— Oui, monsieur, lui répondit le jeune homme, étonné de le voir se renfermer si obstinément dans les banalités de la conversation; c'est là que mon père compte se retirer dès qu'il aura acquitté la dette de tout bon citoyen envers la patrie. Lorsque j'aurai payé moi-même cette dette de dévouement, j'irai le rejoindre dans sa retraite. Fasse le ciel que ce soit bientôt et que je retrouve enfin cette existence heureuse et calme qui me semblait promise autrefois....

— C'est là le but auquel devraient aspirer tous les hommes : le repos des champs, le bonheur calme de la famille après les luttes de la vie politique, » fit insidieusement le comte.

Cette parole alla au cœur de Montarieux, et acheva de l'abuser. Il crut tout à coup que les intentions de M. de Blanquefort n'étaient pas entièrement changées et qu'il pouvait espérer encore d'obtenir la main d'Hélène. Il osa alors prononcer son nom et dit le cœur palpitant :

« Je ne vois pas ici Mlle de Blanquefort; permettez-moi, monsieur de vous demander de ses nouvelles.

— Ma fille sera sensible à ce souvenir, répondit le comte; elle aurait eu aussi l'honneur de vous recevoir ce soir, sans un léger mal de tête qui l'a fait rentrer de bonne heure dans sa chambre. »

Montarieux se leva pour prendre congé ; il était fort agité, et avant de sortir il dit d'une voix émue, comme un homme qui prend une subite résolution :

« Je vous en supplie, monsieur, faites-moi la faveur de me recevoir encore demain.

— Je serai à vos ordres quand il vous plaira, répondit le comte avec courtoisie; demain matin si vous voulez.

— Oui, monsieur; à demain, » dit Montarieux en se retirant.

M. de Blanquefort le reconduisit jusqu'à l'escalier et rentra ensuite dans le salon, les sourcils froncés, un sourire sardonique sur les lèvres. Un moment après Suzette entra pour annoncer que sa maîtresse, se trouvant un peu fatiguée, allait se mettre au lit.

« C'est bien, répondit le comte ; allez la retrouver, Suzette, et ne la quittez pas qu'elle ne soit endormie. »

Lorsque la suivante retourna vers Mlle de Blanquefort, elle la trouva à sa fenêtre les bras appuyés sur le balcon.

« Jésus ! mademoiselle, vous allez vous rendre malade ! s'écria-t-elle ; il ne fait pas bon regarder les étoiles par un temps si froid. »

Hélène se releva rêveuse, en jetant un regard le long de la rue, où un homme passait sans bruit comme une ombre.

« Monsieur vous souhaite une bonne nuit, lui dit Suzette, il m'a bien recommandé de rester près de vous jusqu'à ce que vous soyez endormie.

— En ce cas, ma pauvre enfant, je crois que tu

veilleras ici toute la nuit, » répondit Hélène en passant la main sur ses yeux brûlants.

Montarieux se promena encore longtemps sous la fenêtre, derrière laquelle une faible clarté parut toute la nuit. Il avait revu Hélène ; il avait reconnu à travers l'obscurité cette longue chevelure noire, cette taille de reine, et il était enivré d'amour et d'espoir.

Tandis que le jeune républicain était en visite chez le gentilhomme royaliste, les démocrates du pays se disposaient à lui donner une sérénade ; déjà la foule stationnait autour de sa maison, et tout le quartier était illuminé comme pour une réjouissance publique. Lorsque Montarieux traversa la place pour rentrer chez lui, l'enthousiasme éclata, et toutes les voix entonnèrent l'hymne révolutionnaire : le comte entendit du fond de sa demeure ces chants patriotiques, et il murmura en se promenant à grands pas dans le vaste salon :

« Va ! réjouis-toi, triomphe, vain et imprudent ennemi ! tu n'auras pas le cœur si joyeux demain ! »

Un moment après, il se rapprocha de la table, choisit quelques lettres qu'il cacha derrière le trumeau de la cheminée, et jeta ensuite le reste de sa correspondance dans le feu.

Le lendemain, dans la matinée, Marcellin Montarieux se présenta chez M. de Blanquefort. Celui-ci l'attendait dans une galerie qui faisait suite au salon, et où l'on se réunissait autrefois les jours de réception et de gala. On apercevait tout d'abord, en entrant dans cette pièce, un grand tableau qui représentait Mme de Blanquefort assise sous un berceau

de verdure et tenant dans ses bras Hélène encore enfant. Montarieux leva les yeux sur cette toile et la considéra un moment avec une visible émotion.

« Vous n'aviez peut-être jamais vu ce tableau, lui dit le comte ; je l'avais emporté, et, durant mes voyages sur mer, il a toujours été suspendu dans ma cabine. C'est une belle peinture ; le portrait de ma fille est encore d'une parfaite ressemblance.

— Oui, voilà bien ses traits, son regard céleste! » murmura Montarieux avec une tendre admiration.

Et après un moment de silence, il ajouta en se tournant vers le comte :

« Il a fallu, monsieur, le souvenir de nos anciennes relations de famille pour m'encourager à la démarche que je fais en ce moment. Il s'agit des intérêts les plus chers à mon cœur. J'ai besoin, pour oser m'expliquer, de me rappeler la bienveillance que vous me témoigniez autrefois. »

Il se tut, supposant que le comte l'avait compris, et qu'il allait manifester d'un mot, d'un geste, ses dispositions ; mais celui-ci demeura impénétrable et lui dit simplement ;

« Achevez, monsieur.

— Je dois commencer par un aveu, reprit le jeune homme d'un accent ému et grave qui témoignait combien il sentait profondément ce qu'il allait dire ; j'aime mademoiselle votre fille ; je l'aimais déjà lorsqu'elle est retournée au couvent il y a quatre ans. Ceci vous étonne, monsieur? bien des gens seraient comme vous incrédules et trouveraient que cette passion d'un écolier pour une petite pensionnaire est un véritable enfantillage.... Comme ils se trompe-

raient!... J'étais bien jeune, en effet, quand j'ai commencé à aimer Mlle de Blanquefort. Depuis lors, je suis devenu un homme; j'ai vécu dans un monde nouveau et me suis mêlé aux affaires publiques. Le mouvement qui entraîne tous les hommes de notre époque m'a emporté aussi, et j'ai pris part à des luttes terribles.... Eh bien! jamais ces grands intérêts ne m'ont absorbé entièrement; jamais je n'ai passé tout un jour sans me rappeler celle à laquelle mon cœur n'a cessé d'appartenir. J'ai gardé précieusement des fleurs desséchées qu'elle me donna un jour, et souvent j'ai regardé les larmes aux yeux, ces fragiles reliques.... Ceci vous paraît peut-être une folie, une exaltation romanesque....

— Continuez, monsieur, dit le comte avec un léger sourire.

— Ah! monsieur, reprit le jeune homme, c'est un sentiment sérieux et profond d'où dépend le bonheur de ma vie; si vous saviez combien de fois ce cher et douloureux souvenir m'a jeté dans une sorte de désespoir! L'existence me devenait odieuse quand je considérais les obstacles qui s'opposaient à mon bonheur. Mon père, auquel j'avais avoué le secret motif de la tristesse où il me voyait quelquefois plongé, mon père essayait de me consoler, tantôt en me poussant dans les affaires publiques, tantôt en me montrant une espérance éloignée. Mais j'étais toujours malheureux, parce que je ne pouvais ni me distraire de mon amour, ni me contenter d'un si douteux espoir. C'est dans ces sentiments que je suis revenu ici. Hier encore le bonheur auquel j'aspire aujourd'hui me semblait impossible. Mais depuis que

je suis rentré dans cette maison, les obstacles qui m'effrayaient ne m'ont plus semblé invincibles ; mes premières espérances se sont ranimées, et je viens vers vous, je viens, le cœur rempli de dévouement et d'amour, vous demander la main de Mlle de Blanquefort. »

Le comte avait écouté la fin de ce discours d'un air impassible et sans proférer un mot. Avant de répondre, il regarda un instant Montarieux en face, et, changeant tout à coup de visage, il dit d'un ton bref et avec un accent inexprimable :

« Ah ! vous me demandez Mlle de Blanquefort en mariage, citoyen Montarieux ! Eh bien ! voici ma détermination et ma réponse : Plutôt que de donner ma fille à un républicain, à un montagnard, je la tuerais de ma propre main !... »

Montarieux pâlit à cette déclaration ; mais aucune expression de colère, d'étonnement ou de douleur, ne parut sur son visage ; il se leva avec effort, comme un homme dont les genoux chancellent, et fit un pas vers la porte.

« Ah ! les républicains veulent épouser des demoiselles nobles ! poursuivit le comte avec l'accent d'un froid mépris ; après avoir insulté tout ce qu'il y a de saint et de sacré parmi les hommes, outragé la majesté royale, égorgé les femmes et les prêtres, ils viennent les mains couvertes de sang, nous demander nos filles !... mais nous ne leur livrerons pas ces victimes innocentes !... qu'ils cherchent dans les familles républicaines des épouses dignes d'eux !... nous ne subirons jamais la honte de leur alliance !... Allez, citoyen Caïus Montarieux, allez vous venger

de mon refus en me dénonçant aux républicains, aux bonnets rouges !... je méprise leur haine, leur rage sanguinaire, et vous, je ne vous crains pas !...

— Vous avez raison, monsieur le comte ! » répondit douloureusement Montarieux, et aussitôt il se retira.

Dès qu'il fut sorti, Hélène rentra par la porte du fond, et venant droit à M. de Blanquefort, qui était resté debout au milieu de la galerie, elle lui dit avec un accent indicible de douleur et de reproche :

« Ah ! mon père, vous avez le droit de lui refuser ma main, mais non pas celui de l'insulter ! »



X

LES FÉDÉRÉS.

Le jour suivant, le comte et sa fille retournèrent au Rocabert. Hélène apprit, au moment de monter en voiture, que la veille au soir Montarieux était reparti pour Paris.

Des bruits sinistres circulaient; on parlait de nouveaux décrets promulgués par la Convention, et toute la noblesse, frappée en masse, fuyait vers la frontière.

Le premier soin du comte en arrivant au Rocabert fut de visiter et d'explorer le château, depuis les caveaux voûtés juqu'au faîte des tours crénelées. Il lui fallut un guide pour parcourir ce vaste labyrinthe de salles, d'escaliers, de corridors et de passages obscurs; il pénétra dans des chambres souterraines dont les portes ne s'étaient pas ouvertes depuis

un siècle, et dans des casemates où il y avait encore des piques du temps de la Ligue.

Le comte s'arrêta longtemps pour examiner l'entrée du château. C'était un passage voûté, aux extrémités duquel il y avait autrefois des portes dont on voyait encore dans le mur les gonds rongés par la rouille, et dont les vantaux de chêne n'existaient plus depuis un siècle; mais les deux herses de fer, qui leur servaient en quelque sorte de doublure, avaient résisté à l'action du temps. Elles ne servaient plus, mais elles étaient toujours cachées dans leur gaîne de pierre, prêtes à tomber devant l'ennemi. M. de Blanquefort explora soigneusement ces formidables engins; il s'assura que les grilles descendaient aisément dans leur rainure, et qu'elles étaient aussi solides qu'au temps où elles fonctionnaient entre les rudes mains des soudards de la reine Jeanne.

En rentrant dans le salon, le comte dit d'un air satisfait :

« Une armée assiégerait inutilement ce nid d'aigle; c'est comme le fameux château d'Usson, en Auvergne; on ne le prendra jamais que par trahison ou par famine. »

Dom Massiot avait accompagné le vieux gentilhomme dans cette inspection; il prit la parole à son tour, et dit en redressant sa longue taille :

« Si les Jacobins tentaient d'escalader les remparts, on pourrait leur faire un accueil dont on parlerait longtemps dans le pays, et les historiens en écriraient le récit.

— Il est souvent question de ce château dans l'his-

toire de Provence, dit Mme de Rocabert; je possède une relation manuscrite des événements mémorables qui s'y sont passés; c'est fort intéressant; mais par malheur il s'y trouve des passages obscurs : ainsi je n'ai pu comprendre ce qu'on entendait jadis par le saut du Rocabert. »

Le moine fit un signe presque imperceptible à M. de Blanquefort, qui dit froidement :

« Je n'en ai jamais ouï parler.

— C'était, je pense, quelque passage fort dangereux, reprit la vieille dame; le manuscrit raconte que plus de vingt gendarmes du baron d'Agoult tombèrent dans le saut du Rocabert, et qu'on ne les revit oncques; or, ceci prouve qu'ils disparurent dans un abîme.

— Évidemment il s'agit de quelque moyen de défense dont le secret est aujourd'hui perdu, » dit le comte avec un singulier sourire.

Hélène avait espéré que son père resterait au Rocabert; mais il repartit dès le lendemain avec dom Massiot, et plusieurs semaines s'écoulèrent sans qu'il donnât de ses nouvelles. Mlle de Blanquefort était dans de perpétuelles alarmes et supportait cette cruelle situation avec des alternatives d'abattement et de fermeté d'âme : tantôt elle voulait vivre dans une ignorance absolue de ce qui se passait hors de sa retraite; d'autres fois, au contraire, elle attendait avec anxiété le courrier hebdomadaire, et lisait avidement les papiers publics. Souvent elle repoussait avec désespoir ces feuilles où elle venait de voir le nom de Montarieux, et elle disait en pleurant :

« Oh! ma chère marraine, toutes les jeunes filles de France doivent gémir et trembler comme moi pour ceux qui leur sont chers! Hélas! quel est donc notre crime devant Dieu, qu'il nous a fait naître dans un temps si malheureux?... »

Un jour, M. de Blanquefort arriva à l'improviste le P. Massiot l'accompagnait; tous deux étaient méconnaissables. Le comte avait laissé croître une partie de sa barbe, et de longues moustaches grises se hérissaient sur sa lèvre supérieure; il ne portait plus de poudre; sa chevelure encore abondante était relevée en cadenette, et il était en uniforme d'officier de marine. Dom Massiot avait repris l'habit de son ordre; une robe de laine blanche flottait sur sa taille osseuse, et sa tête était enfoncée dans un capuchon. Ce vêtement, qui dans le langage monacal s'appelle une *coule*, avait de larges manches d'où le P. Massiot tira un missel et un crucifix de bois noir.

A la vue de ces costumes, de ces insignes proscrits, Mlle de Blanquefort s'écria toute saisie :

« Ah! mon père, vous avez remis votre uniforme, votre croix de Saint-Louis! les royalistes ont donc le dessus?

— Oui, ma fille, si Dieu le veut! répondit évasivement le comte.

— Nous pouvons maintenant arborer les symboles de notre sainte foi! ajouta dom Massiot en élevant son crucifix avec un geste de triomphe; le règne de l'impie est passé! le jour de la justice se lève! Nous allons enfin donner la paix au royaume de France! »

Hélène et Mme de Rocabert se regardèrent épouvantées : toutes deux comprenaient quelle serait la justice du moine et la paix qu'il ferait avec ses ennemis.

Le soir, aussitôt après le souper, M. de Blanquefort demanda à sa vieille hôtesse la permission de se retirer, en annonçant qu'il était forcé de repartir le lendemain avant le jour. Au moment où sa fille se levait pour lui faire la révérence et lui souhaiter un heureux voyage, il se rapprocha d'elle vivement, et la baisant au front, il dit d'une voix émue :

« Adieu, ma chère Hélène; fasse le ciel que je vous revoie bientôt! »

Quand il fut sorti, Mlle de Blanquefort retomba tout éplorée sur son siége, et dit en se couvrant le visage de son mouchoir :

« Oh! ma chère marraine, je n'ai pas osé interroger mon père; je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je suis sûre qu'on va se battre. »

La vieille dame, frappée de la même conviction, répondit tristement :

« Espérons que la guerre ne sera pas longue. D'ailleurs, mon enfant, il ne faut pas vous inquiéter outre mesure. Votre père a couru de plus grands dangers dans ses campagnes sur mer, et Dieu l'a préservé. »

Tandis que Mme de Rocabert s'efforçait ainsi de consoler la pauvre Hélène, la porte s'ouvrit brusquement, et Suzette entra tout en pleurs :

« Ah! mademoiselle!... si vous saviez ce qui se passe! s'écria-t-elle; tous les garçons de la ferme sont enrôlés, mes frères en tête!... Ils partent demain

à l'aube.... C'est M. le comte et le P. Massiot qui les emmènent.... Ah! Jésus, mon Dieu, où vont-ils donc? se faire tuer peut-être!

— Des enfants que la conscription n'avait pas encore atteints! murmura Mme de Rocabert consternée.

— C'est vrai. L'aîné n'a pas encore dix-sept ans, reprit Suzette. Si tous les domestiques de madame n'étaient pas des gens hors d'âge, ils partiraient aussi. Tantôt M. Firmin, ce pauvre vieil homme! s'écria la larme à l'œil que, s'il était plus jeune, il irait mourir pour son roi.... Louiset, notre petit pâtre, un enfant de douze ans, disait de même, tant les discours du P. Massiot l'avaient enflammé....

— Celui-là pourtant a son aîné dans l'armée républicaine, dit Mme de Rocabert. Les deux frères auraient pu s'entre-tuer un jour de bataille....

— Oh! la guerre civile! la guerre civile! » murmura Hélène en élevant vers le ciel un regard morne et désolé.

Suzette continuait de pleurer et de se désespérer.

« Allons, ma pauvre enfant, sois raisonnable, lui dit Mme de Rocabert; rentre dans ta chambrette, fais tes prières et tâche de dormir un peu....

— Oh! madame, je veux veiller, au contraire! répondit-elle en s'exaltant. Je veux veiller jusqu'à l'aube pour voir partir mes frères : ça me fera pleurer encore plus; mais c'est égal, il me semble que ça me consolera! »

La vieille dame haussa les épaules en soupirant, et, s'approchant d'Hélène, elle lui dit avec une affectueuse sollicitude :

« Vous êtes pâle, mon cher cœur; vos mains sont brûlantes, et vous avez peine à vous soutenir. Je veux absolument que vous alliez prendre un peu de repos....

— Oui, ma bonne marraine, je vous obéis, » répondit-elle d'une voix plaintive.

Et, prenant le bras de Suzette, elle passa dans sa chambre après avoir embrassé Mme de Rocabert. Elle ne se coucha pas cependant, et demeura tout habillée sur un fauteuil, au pied de son lit. Suzette pleura longtemps dans un coin, la tête couverte de son tablier; mais bientôt, épuisée par la violence même de son chagrin, elle s'endormit profondément. Le jour les surprit ainsi. Lorsque le premier rayon de l'aube frappa les vitrières, Mlle de Blanquefort, qui s'était par degrés assoupie, se releva en sursaut et appela la jeune fille. Toutes deux se hâtèrent de gagner la terrasse, et de regarder la vallée que dominait cette immense élévation. Tout était tranquille autour de la ferme; les chiens dormaient couchés devant la porte; une légère fumée s'élevait au-dessus du toit, et le coq matinal chantait perché sur un vieux mur.

« Ils sont partis! ils sont partis déjà! s'écria Suzette en levant les bras au ciel; les voilà là-bas, au détour du chemin!... M. le comte et le P. Massiot sont à cheval.... les autres suivent à pied.... Ils ont tous des écharpes vertes et le fusil sur l'épaule.... A présent ils redoublent le pas.... et c'est fini.... on ne les voit plus....

— Si du moins je pouvais les suivre! murmura Mlle de Blanquefort.

— Grand Dieu du ciel! pour vous battre aussi? s'écria Suzette.

— Pour me jeter entre les combattants! répondit-elle avec exaltation. Le sacrifice de ma vie ne me coûterait rien, s'il pouvait empêcher cette lutte exécrable! »

Dès ce jour, Mme de Rocabert envoya régulièrement une partie de ses gens battre le pays pour tâcher d'avoir des nouvelles de l'insurrection; mais ces messagers ne recueillaient que de vagues renseignements et des rapports souvent contradictoires. On croyait assez généralement que les royalistes du Comtat s'étaient joints aux fédérés de Marseille et attendaient l'armée républicaine au passage de la Durance. Quinze jours environ s'écoulèrent ainsi.

Un soir, c'était vers la fin d'août, le vieux Firmin, qui était continuellement en vedette sur le rempart, vint annoncer à Mme de Rocabert que des hommes, qu'on ne pouvait reconnaître dans l'obscurité, escaladaient au pas accéléré la montée du château.

« Ce sont nos gens! s'écria la vieille dame; des ennemis n'oseraient pas s'aventurer ainsi la nuit dans ce sentier, où quelques hommes suffiraient pour les arrêter et les tuer tous jusqu'au dernier.

— Fasse le ciel que mon père revienne avec eux! dit Hélène d'une voix étouffée.

— Oui, mademoiselle, il revient! s'écria Suzette. qui accourait haletante; je l'ai vu de la plate-forme, et mes frères aussi; tout notre monde arrive. »

Un moment après, le comte, à la tête d'une vingtaine de paysans, entrait dans la cour.

« Grâce au ciel, il ne nous est mort personne! cria-t-il aussitôt à sa fille qui accourait au-devant de lui.

— On s'est battu! » dit-elle, en s'arrêtant saisie d'effroi à la vue du P. Massiot qui venait derrière le comte le bras en écharpe et le front ceint d'un linge sanglant.

Plusieurs d'entre les paysans étaient blessés aussi, et le plus jeune frère de Suzette avait le bras traversé par une balle.

« Entrez, entrez, mes amis, il y a place pour tous chez moi, s'écria Mme de Rocabert en allant vers ces pauvres gens; on va prendre soin de vous sur-le-champ; » et se tournant vers Suzette, elle ajouta : « Alerte, ma fillette! que chacun se mette à la besogne; il faut que tout ce monde trouve à souper et à coucher ici.... »

La bonne dame aperçut alors seulement dom Massiot.

« Jésus Dieu, vous êtes blessé, mon révérend père ! s'écria-t-elle.

— Une balle morte qui m'a meurtri le bras, et un coup de sabre à la tête répondit-il froidement; ce n'est absolument rien; j'en souffre très-peu, et je n'y aurais pas pris garde si l'on eût continué de se battre; mais pendant notre retraite je me suis aperçu que mon sang coulait.

— La journée a été terrible, » ajouta le comte.

Hélène vit alors, à la lueur de la lampe qui éclairait l'escalier, qu'il avait le bord de son chapeau déchiqueté, et que son uniforme était tout souillé de sang et de poussière. A cet aspect, elle retira instinc-

tivement la main qu'elle appuyait sur le bras de son père, et marcha derrière lui.

On entra dans le salon. M. de Blanquefort tomba sur un siége comme un homme harassé de fatigue. Sa fille vint près de lui ; elle tremblait de l'interroger. Pourtant elle se hasarda à lui dire:

« Hélas! mon père, c'est donc aujourd'hui-même que vous vous êtes battu?

— Oui, répondit-il d'un ton bref; nous avons attaqué les républicains au passage de la Durance, et nous n'avons pas été heureux.... c'est à recommencer.

— Oh! mon père, ne me quittez plus! s'écria Mlle de Blanquefort d'une voix suppliante ; attendez ici la fin de cette affreuse guerre!

— Et qui vous dit qu'on m'y laisserait tranquille? répliqua le comte avec amertume.

— Nous sommes hors la loi, ajouta dom Massiot; les Jacobins nous chercheront partout, et probablement ils viendront jusqu'ici avec le citoyen Montarieux à leur tête!

— S'ils l'osaient! » murmura le comte avec un geste de tête menaçant.

Hélène frémit; mais elle eut la force de cacher l'étonnement, l'effroi, la profonde douleur où la jetaient ces nouvelles. Jamais ses tristes prévisions n'avaient été jusque-là. En présence de si grands malheurs, elle retrouva tout à coup une sorte de calme, et elle envisagea l'avenir avec une morne résignation.

Dom Massiot se retira pour faire panser ses blessures; le comte toucha à peine au souper qu'on lui

servit, et passa aussitôt dans sa chambre. Dès qu'il eut quitté le salon, Mme de Rocabert commanda à Suzette d'aller chercher un de ses frères, et dit vivement à Mlle de Blanquefort :

» Nous allons enfin connaître les événements de cette campagne. »



XI

LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE TISTÉ.

Le frère de Suzette était un brave garçon, d'une physionomie peu intelligente, et d'une force herculéenne. Quoiqu'il sortît à peine de l'adolescence, il avait déjà la taille, la robuste encolure d'un homme dans la virilité de l'âge. Il entra tout décontenancé, n'osant poser ses larges pieds sur le parquet, et regardant autour de lui d'un air effarouché.

« Viens çà, mon brave Tisté, et commence par t'asseoir, lui dit la vieille dame.

— Je n'en ferai rien, madame, sauf le respect que je vous dois ! Non, je ne me permettrai pas cela ! s'écria le jeune paysan en reculant derrière le siége que Mme de Rocabert lui désignait.

— Comme tu voudras, dit-elle ; mais tu en auras

pour un peu de temps à me répondre sur ce que je vais te demander.... Tisté, je voudrais savoir tout ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes partis sous la conduite de M. le comte et du P. Massiot.

— Ça n'est pas long à raconter, répondit Tisté en faisant une pause à chaque phrase pour rassembler ses souvenirs. Nous sommes partis le beau jour de saint Dominique, un vendredi, par malheur; il y aura demain trois semaines.... Nous avons été droit à Oppèdes.... ensuite à Cavaillon.... ensuite à Novès.

— Bien, mon garçon, interrompit Mme de Rocabert; mais, durant cette promenade, que vous faisiez le fusil au bras, qu'est-il arrivé? qui avez-vous rencontré?

— Il ne nous est rien arrivé d'abord, répondit le jeune paysan, et nous n'avons point fait de mauvaise rencontre; bien au contraire, nous trouvions partout des braves gens qui nous recevaient chez eux. La jeunesse venait se joindre à nous. Ceux qu'on appelle les patriotes se cachaient: ils avaient peur, surtout quand ils entendaient dire que le P. Massiot était avec nous. Il faut voir comme tout le monde tremble quand on parle du P. Massiot! Ah! c'est un saint homme celui-là! Chacun en fait des louanges.... M. le comte lui-même a toujours son nom à la bouche: l'autre jour, il a dit, en présence de nous tous: « Le P. Massiot! c'est un fanatique! »

A cette singulière interprétation, Mme de Rocabert ne put s'empêcher de sourire et de s'écrier avec un mouvement d'épaules:

« Tu perds le fil de ton récit, mon pauvre Tisté.

Quoi! il ne vous est rien arrivé de plus extraordinaire?

— Rien, absolument, répondit-il en secouant sa grosse tête, rien, si ce n'est l'affaire de ce matin.

— Ah! c'est justement ce que je veux savoir, s'écria la vieille dame; dis vite, et n'oublie rien si tu peux.

— Ça a commencé au point du jour, reprit Tisté d'abord d'un ton flegmatique, puis en s'animant graduellement. Nous étions peut-être cinq ou six cents sur la route d'Avignon. En arrivant au bac de la Durance, nous avons rencontré une bande de républicains: ils étaient sur l'autre bord, le long de la chaussée, criant et hurlant leurs chansons abominables. Le P. Massiot s'est mis à nous parler alors..... je ne sais pas ce qu'il a dit; mais le sang nous bouillait à tous..... Ah! ah! il fallait voir! chacun de nous se sentait capable d'en écharper trois ou quatre, de ces brigands! Le P. Massiot a sauté bravement dans la barque avec une vingtaine d'hommes pour passer la rivière, et M. le comte nous a commandé de faire feu sur les républicains; tout de suite ça a balayé la chaussée; les uns tombaient, les autres se retiraient en désordre! Alors un petit scélérat de patriote, un garçon de douze ans peut-être, s'est retourné tout seul une hache à la main, et il est venu pour couper la traille, afin que la barque qui était déjà près du bord allât en dérive.... mais le P. Massiot ne lui en a pas laissé le temps: il l'a ajusté et l'a jeté par terre roide mort!

— Un enfant, mon Dieu! murmura Hélène glacée d'horreur.

Nous avons tous passé alors! continua Tisté avec exaltation, et nous avons commencé la bataille!... Je ne me connaissais plus ; j'étais comme un lion; et le P. Massiot!... il allait toujours en avant en tirant des coups de fusil, et je le suivais de mon mieux.... M. le comte avait mis le sabre à la main; il tuait tous ceux qui se trouvaient sur son passage... Ah! les scélérats! les huguenots! les brigands de patriotes! ils y auraient tous passé!...

Par malheur, au moment où nous étions en train de les exterminer, il leur est venu un renfort.... Quand ils ont vu de loin cette troupe qui arrivait du côté d'Avignon, avec le drapeau rouge en tête, ils ont repris courage et se sont ralliés. Les autres les ont bientôt rejoints, et tous ensemble sont tombés sur nous.... C'est alors que le P. Massiot a été blessé. Nous avons reculé, et je ne sais pas bien ce qui s'est passé après ce moment, attendu que, comme je m'en allais à reculons en tirant toujours quelques coups de fusil, j'ai trébuché dans un fossé à moitié plein d'eau.... Il m'a fallu du temps pour me remettre sur mes jambes. Quand je suis sorti de là, j'ai vu les nôtres qui couraient à travers champs.... Le P. Massiot nous avait dit, avant la bataille, qu'en cas de déroute les gens du Rocabert devaient se rallier à cet endroit qu'on appelle le col du Luberon. Avant midi, nous y étions tous arrivés la vie sauve, et tout de suite nous nous sommes jetés dans la montagne pour revenir ici.

— Tu ne sais pas si les républicains ont continué leur marche à travers le pays? demanda Mme de Rocabert.

— On a dit beaucoup de choses, mais je n'y ai pas pris garde, répondit le jeune paysan.

— N'as-tu pas entendu parler du citoyen Montarieux ? dit alors Hélène en faisant un effort de courage pour articuler cette question.

— Si fait, mademoiselle, s'écria Tisté en serrant les poings; c'est lui que le P. Massiot appelle le féroce Jacobin. Il est venu exprès de Paris pour se mettre à la tête des patriotes !... Oh ! c'est un grand scélérat, celui-là !...

— Va, mon garçon, va te reposer maintenant, reprit Mme de Rocabert; tout ce que je souhaite, c'est que cette campagne soit la première et la dernière que tu fasses de ta vie !

Toute la nuit, cependant, on fut en mouvement dans le château; les paysans, qui déjà y avaient mis en sûreté leurs récoltes et leurs effets les plus précieux, se hâtaient de s'y réfugier avec toute leur famille. Tandis qu'ils allaient chercher un asile dans ces murs inexpugnables, les pâtres conduisaient leurs troupeaux sur les cimes de la montagne. Quand le jour parut, il n'y avait plus un seul habitant ni une seule tête de bétail dans la vallée.



XII

LE SAUT DU ROCABERT.

Rien n'annonçait pourtant que les bandes républicaines se fussent répandues le long de la rive droite de la Durance; selon le rapport de quelques hommes qui descendirent dans la matinée jusqu'au pied du Luberon, la plaine semblait déserte. Seulement, un paysan qui venait d'Avignon leur avait dit qu'on rencontrait beaucoup de troupes de ce côté, et que les patriotes se levaient en masse pour marcher sur Marseille.

Cette journée s'écoula tranquillement; le comte, armé de sa longue-vue, resta longtemps sur la plate-forme, en dehors du château; dom Massiot, debout malgré ses blessures, alla prêcher les paysans réunis sous les voûtes fraîches et sombres d'une longue salle basse, qu'on appelait encore la salle des Gens d'armes.

Le lendemain, de très-bonne heure, l'homme qui était de guette sur les remparts annonça qu'un vieillard couvert de haillons, et la besace au dos, commençait à gravir la montée. Le comte vint lui-même reconnaître ce personnage, et, après l'avoir attentivement regardé, il dit au P. Massiot, qui accourait de son côté :

« C'est le frère Tiberge ! quel homme pour changer de visage à volonté ! Je l'ai pris pour un vieux mendiant, et, s'il n'eût pas eu son bâton de lambrusque, qu'il a levé en m'apercevant, je n'aurais pu le reconnaître. »

Ce faux mendiant était un ancien frère lai de l'ordre des Feuillants, lequel faisait le dangereux métier d'espion. Il était affilié aux Jacobins, fréquentait les clubs, et se tenait au courant de toutes les motions qu'on y faisait contre les royalistes. Dévoué corps et âme au P. Massiot, il lui avait plus d'une fois sauvé la vie en lui signalant les moyens qu'on allait prendre pour l'arrêter. En ce moment, il venait lui rendre compte de ce qui s'était passé la veille au club de P....

« Hier soir, dit-il, la séance était présidée par le fils Montarieux. Ils étaient au moins trois cents dans l'ancienne église où se tient maintenant le club. Comme d'habitude, je m'étais mêlé avec les plus furieux. La discussion était sur les moyens à prendre pour arrêter le révérend P. Massiot.

— Savent-ils où je suis ? demanda le moine.

— Oui, mon révérend père, répondit Tiberge, ils le savent ; mais on leur a fait, d'ailleurs, un faux rapport ; des gens mal renseignés ont répandu le

bruit que M. le comte n'a pas pu regagner les gorges du Luberon avec ses hommes, et qu'il s'est jeté, au contraire, du côté du Mont-Ventous. Alors ceux du club, s'étant figuré qu'il n'y a personne ici avec Votre Révérence que des femmes et des enfants hors d'état de tirer un coup de fusil, ont décidé d'y faire aujourd'hui même une visite domiciliaire afin de vous arrêter. Caïus Montarieux, comme on l'appelle maintenant, a d'abord combattu cette proposition, et, quand il a vu que personne ne se rangeait à son avis, il a demandé qu'on désignât vingt-cinq hommes pour cette expédition, et s'est réservé de les commander en personne.

— Eh bien ! nous les attendons ! » s'écria le P. Massiot en frappant du pied le sol de la plate-forme et en mesurant de l'œil les précipices qui l'environnaient.

M. de Blanquefort releva aussi la tête avec un geste de défi, puis il dit froidement : « La séance du club s'est-elle prolongée fort tard ?

— Environ jusqu'à l'heure des matines, répondit naïvement le frère lai. Lorsque je suis sorti de la ville au point du jour, il y avait déjà quelques hommes en bonnet rouge devant le logis de Caïus Montarieux ; dans une heure, peut-être, toute cette troupe sera ici.

— Entrez, entrez, cher frère, » dit le P. Massiot en passant le premier sous la voûte.

Le bruit s'était déjà répandu dans le château qu'un étranger venait d'arriver ; Hélène accourut, et vit, non sans surprise, son père arrêté au milieu de la cour avec un gueux qui semblait lui parler familière-

ment ; elle demeura debout sur les dernières marches de l'escalier, les observant avec une curiosité inquiète. Un moment après, le comte se rapprocha de la porte et cria, en se tournant vers un groupe de paysans qui paraissait attendre ses ordres : « Les hommes à la herse ! »

A ce commandement, les paysans montèrent dans une petite chambre construite au-dessus de la voûte, qu'on appelait encore le corps de garde, et, deux minutes plus tard, Hélène vit avec un étonnement inexprimable la herse s'abaisser devant la seconde porte.

« Mon père ! s'écria-t-elle en allant vers le comte, est-ce que nous sommes menacés de quelque attaque ?

— Rentrez, ma fille, dit-il impérieusement sans lui répondre, rentrez ; votre place n'est pas ici en ce moment.

— Si fait, mon père, car vous allez courir peut-être quelque danger, » lui répondit-elle d'un air résolu et avec le vague pressentiment de ce qui devait arriver.

Le comte n'insista pas, mais il ordonna que tout le monde se tînt par delà l'enceinte de la pemière cour, sans faire aucun mouvement, aucun bruit qui pût faire soupçonner qu'il y avait tant de gens dans le château. Hélène se retira alors et alla avertir sa marraine de ce qui se passait.

« Rassurez-vous, mon enfant, lui répondit la vieille dame sans s'emouvoir ; quand même il y aurait une armée sous ces murailles, nous n'aurions rien à craindre : depuis des siècles on dit, en manière de

proverbe, qu'une bergère avec sa quenouille suffirait pour garder le Rocabert.

— Plût au ciel, en ce cas, que je fusse seule ici pour le défendre! s'écria Hélène; ah! ma chère marraine, le P. Massiot est resté, avec les frères de Suzette, dans le corps de garde; s'il guette de là quelqu'un, c'est pour le tuer.

— Pourquoi? Ce serait inutile, puisque personne ne peut pénétrer de force dans le château; fussent-ils cent contre la herse, ils ne l'ébranleraient pas, et c'est à peine s'ils pourraient entrer une trentaine à la fois sous la voûte; on les empêcherait même d'aller plus avant que la plate-forme, en fermant la première herse.

— On l'a laissée ouverte; qui sait pourquoi? » murmura Hélène frappée d'une crainte vague.

Elle sortit alors sur la terrasse, parcourut la vallée du regard et rentra précipitamment en s'écriant:

« Je vois une troupe de gens armés qui débouche dans le chemin! Leurs fusils reluisent au soleil.... Oh! ma bonne marraine, ce serait donc vrai ce qu'a dit ce moine!

— Quoi donc? qu'a-t-il prédit qui puisse vous effrayer à ce point, mon enfant? demanda vivement la bonne dame.

— Hélas! toutes sortes de malheurs, » répondit Hélène sans oser s'expliquer davantage.

Puis elle retourna sur la terrasse; mais, de ce point, on ne dominait qu'une partie de la vallée, et on ne pouvait apercevoir que les premières rampes du rude chemin qui aboutissait au château.

« Venez, ma chère Hélène, dit alors Mme de Ro-

cabert; il y a non loin d'ici un endroit d'où nous pourrons observer, sans être aperçues, tout ce qui se passe. Venez ; suivez-moi. »

A ces mots, elle gagna l'extrémité de la terrasse, et parcourut d'un pied encore agile le chemin de ronde qui longeait le rempart; pénétrant ensuite dans des passages qu'Hélène ne connaissait point, et gravissant un escalier semblable à une échelle de pierre, elle entra dans un réduit situé au-dessus du corps de garde et éclairé par des meurtrières dont la baie s'ouvrait en biseau, dans l'épaisseur du mur. Une étroite fenêtre qui donnait sur la cour laissait pénétrer, en ce moment, un gai rayon de soleil à travers les fentes de son vantail de chêne, et jetait un jour clair dans cette logette où personne n'était venu depuis nombre d'années. Les oiseaux de proie y faisaient leur nid, et la voûte était tapissée de ces grandes toiles semblables à des lambeaux de gaze que les araignées filent contre les vieux murs. Du haut de cette espèce d'observatoire où se tenait jadis le guetteur, on découvrait une grande partie de la vallée, le chemin suspendu entre des précipices et la plate-forme sur laquelle s'ouvrait la porte du château. Les deux dames s'approchèrent des meurtrières et regardèrent en bas. Déjà une troupe d'une vingtaine d'hommes gravissait l'immense rocher au sommet duquel s'élevait le Rocabert.

Hélène reconnut alors Montarieux ; il marchait le premier, la tête découverte et son bonnet phrygien à la main. Une longue redingote à lisérés rouges descendait jusque sur ses bottes à revers fauves ; il portait en ceinture l'écharpe tricolore et avait le

sabre au côté. Les gens qui le suivaient étaient en carmagnole, en bonnet rouge, et armés de fusils.

« Voilà donc des Jacobins! dit la vieille dame en considérant avec plus de curiosité que de frayeur la bande qui s'approchait; ils sont bien téméraires de s'aventurer sur une pareille route!

— Juste ciel! que va-t-il arriver s'ils montent jusqu'ici? s'écria Mlle de Blanquefort.

— Rien du tout, mon cher cœur, répondit Mme de Rocabert; comme la herse est baissée, ils n'entreront pas; et se trouvant ainsi à la porte, ils s'en retourneront tout naturellement comme ils sont venus.

— Dieu le veuille! » murmura Hélène; et allant vivement vers la fenêtre, elle essaya de voir ce qui se passait dans la cour. « Personne ne bouge là-bas, reprit-elle, je n'aperçois âme qui vive.... Mais mon père et dom Massiot, où sont-ils donc?

— Ici dessous, je pense, répondit Mme de Rocabert; nous allons savoir ce qu'ils y font. »

A ces mots elle appuya le pied sur le carrelage qui formait le plancher; un de ces carreaux de terre était mobile et il découvrait, en se relevant, une ouverture pratiquée dans le plafond de l'étage inférieur et dissimulée entre les poutres. Ce trou, qu'on appelait un judas, servait à observer les gens qui se trouvaient dans le corps de garde. Hélène en se baissant aperçut tout d'abord M. de Blanquefort et le P. Massiot au milieu d'une douzaine de leurs hommes, parmi lesquels se trouvait l'étranger arrivé deux heures auparavant.

« Comme ils sont tranquilles et silencieux! dit-

elle à voix basse. Oh! le P. Massiot a un visage qui fait peur.

— Qu'est-ce qu'il médite donc ? murmura la vieille dame avec quelque inquiétude.

— Écoutez ! écoutez ! dit Hélène en prêtant l'oreille ; voilà cet étranger qui parle d'un ton animé. »

Le frère Tiberge, caché derrière la petite croisée du corps de garde, signalait les arrivants.

« Je les connais tous ! s'écria-t-il avec une expression farouche ; celui qui marche le premier, c'est le fils Montarieux, le terroriste, l'ami de Robespierre.... Tous ceux qui le suivent sont des Jacobins... Il n'y en a pas un qui n'ait les mains rouges du sang des royalistes.... Voilà Janes le cordonnier, celui qui a pendu à un réverbère M. le marquis de C.... Voilà les deux frères Simon, qu'on a surnommés les pourvoyeurs de la guillotine! Ils sont tous accourus.... Ils sont devant vos yeux !.... »

Cette lugubre énumération exalta jusqu'à la frénésie les hommes assemblés dans le corps de garde ; tous frémissaient de rage ; l'un des frères de Suzette s'écria :

« Nous allons leur faire subir le châtiment de leurs crimes !

— Encore un moment, mon fils ! répondit dom Massiot, l'œil ardent, les lèvres blêmes et en serrant la main avec un geste terrible.

— Juste ciel ! dit Mme de Rocabert, est-ce qu'il voudrait faire une exécution de tous ces gens-là ?

— Il tuera celui qui les commande, c'est certain ! murmura Hélène avec désespoir ; je le verrai mou-

rir !... Oh ! si je pouvais l'empêcher de venir jusqu'ici !... »

A ces mots elle courut vers la meurtrière, et passant le bras à travers cette étroite ouverture, elle agita vivement la main pour faire signe à ceux qui arrivaient sur la plate-forme de s'éloigner. Mais ils ne remarquèrent pas cette main frêle, étendue au-dessus de leur tête comme pour les protéger. Marcellin Montarieux seul l'aperçut au moment où il allait franchir la porte ; et frappé de surprise, ne sachant de quelle manière interpréter ce geste d'une personne qu'il ne voyait pas, il s'arrêta et demeura en arrière, tandis que les siens pénétraient en tumulte sous la voûte et commençaient à vociférer.

Presque au même instant le comte cria d'en haut : « A la herse !... » Et ce commandement n'était pas achevé, que le formidable engin tombait lourdement : Montarieux seul était resté en dehors sur la plate-forme ; tous les autres étaient pris entre les deux grilles.

« Voilà ce que voulait le P. Massiot ! dit Mme de Rocabert avec stupeur ; ces gens-là sont en son pouvoir !...

— Non pas tous ! s'écria Hélène.

— Allons ! allons là-bas, mon enfant ; il s'agit d'empêcher un massacre, reprit la vieille dame avec énergie ; ces hommes sont des ennemis, je le sais ; mais je ne veux pas qu'on les tue pour ainsi dire sous nos yeux !... »

Comme elle prononçait ces mots, une épouvantable clameur lui coupa la parole ; des cris lamenta-

bles retentirent jusqu'au fond de la vieille forteresse; puis, tout à coup, il se fit un grand silence. Les deux femmes étaient demeurées immobiles l'une devant l'autre, et glacées d'horreur; elles comprenaient que quelque épouvantable exécution venait de s'accomplir. Hélène se retourna en tremblant et regarda au dehors: Montarieux était encore sur la plate-forme; mais il avait reculé jusqu'au parapet. Son visage était très-pâle, et il regardait devant lui d'un œil fixe.

Sans hésiter, sans proférer une seule parole, les deux dames se hâtèrent de descendre; mais en entrant dans la cour elles s'arrêtèrent comme pétrifiées: il n'y avait plus personne sous la voûte, et un gouffre s'était ouvert entre les deux grilles. Dom Massiot était là; il se rapprocha de la vieille dame, et lui dit avec l'accent d'une joie farouche:

« Vous demandiez, madame, ce que c'était que le saut du Rocabert? Eh bien, le voilà!

— Ils sont donc tombés tous là dedans? dit-elle en détournant la tête avec un mouvement d'horreur.

— Est-ce qu'ils nous ont jamais fait grâce, à nous? s'écria le moine.

— Non! mais vous allez encore plus vite qu'eux en besogne! » répliqua Mme de Rocabert avec une secrète indignation.

Cependant Hélène s'était rapprochée de son père, dont elle suivait avec anxiété tous les mouvements. Il donnait des ordres aux hommes réunis dans le corps de garde. Ils manœuvrèrent de nouveau, et le plancher qui avait basculé comme un pont-levis,

entre les deux grilles, ferma le gouffre en retombant. Alors le comte dit en regardant du côté de la plate-forme :

« Il y a encore quelqu'un là dehors....

— Un homme seul ! un homme qui ne pourrait pas se défendre ! s'écria Hélène en se mettant au-devant de son père, les bras étendus.

— C'est Caïus Montarieux ! » dit le frère Tiberge en sortant du corps de garde avec un fusil ; et visant à la tête, il tira....

La balle toucha Montarieux au front, mais elle sillonna la peau seulement et ne lui fit qu'une légère blessure. Il mit la main à ses pistolets de ceinture et s'avança résolûment.

« Retirez-vous, monsieur, retirez-vous, au nom du ciel ! lui cria Hélène éperdue ; sauvez-vous.... je vous en conjure à genoux !... »

Il demeura encore un moment immobile en la regardant à travers la herse, ensuite il regagna lentement le chemin bordé de précipices.

« Il s'échappe ! dit Tiberge en faisant un signe au P. Massiot et en rechargeant son fusil.

— Mon père, s'écria violemment Mlle de Blanquefort, souffrirez-vous qu'il soit assassiné sous vos yeux ?...

— Laissez-le aller, dit le comte en arrêtant le bras du frère Tiberge ; nous le retrouverons une autre fois.... »

Marcellin Montarieux se retira ainsi librement. Au moment où il disparaissait, le comte, qui l'avait suivi du regard, dit froidement à sa fille :

« Savez-vous qu'il s'était mis à la tête de ces misé-

rables qui venaient ici croyant n'y trouver que des femmes sans défense ? Savez-vous que c'étaient des agents du tribunal révolutionnaire qui marchaient sous ses ordres, et que quiconque tombe entre leurs mains meurt sur l'échafaud ?

— Non, mon père, je ne le crois pas aussi cruel, aussi infâme, répondit Hélène avec fermeté ; s'il commandait ces hommes sanguinaires, c'était pour nous protéger et nous défendre contre eux....

— Est-ce qu'il l'aurait pu ! » interrompit dédaigneusement le comte. Puis, montrant d'un geste énergique l'endroit où tant de malheureux venaient de périr, il ajouta : « Nous avons su nous défendre nous-mêmes ! »

Après cette terrible matinée, une morne tranquillité régna dans le château. Sur le soir, Mme de Rocabert envoya chercher secrètement l'abbé Jansenne, qui, bien qu'on eût fermé son église, était demeuré parmi ses ouailles. Il arriva au Rocabert avant le jour, et la bonne dame lui fit dire, dans la chapelle, une messe des morts.



XIII

LES MAUVAIS JOURS.

Deux jours plus tard, vers le soir, M. de Blanquefort entra dans le salon en habit de voyage et un paquet cacheté à la main.

« Ma chère Hélène, dit-il en allant vers sa fille, qui s'était relevée toute pâle et tremblante, point de faiblesse, point de larmes, je vous en supplie.... ma résolution est arrêtée.

— Ah ! mon père, dit-elle d'une voix à peine intelligible et en contenant sa douleur, j'avais cru.... j'avais espéré que vous resteriez maintenant....

— Je ne le puis pas, je ne le dois pas, ma fille, répondit-il avec fermeté.

— En quittant ce château vous serez arrêté peut-être, continua Hélène; la loi contre les émigrés est terrible.... et l'on vous considérera comme un émigré....

— Je le pense, répondit-il froidement; d'après le décret, je suis condamné à mort depuis près d'une année, ainsi que les meilleurs gentilshommes du pays; mais nous avons appelé de cet arrêt les armes à la main.... notre cause n'est pas perdue, et nous allons nous battre dans la Vendée.

— Et vous partez seul, mon père! demanda Hélène.

— Le P. Massiot m'accompagne, répondit-il; nous allons joindre dans le Bocage M. de Lescure; déjà le chevalier de Vernègues doit être avec lui.

— Mon cousin! s'écria Mlle de Blanquefort avec un douloureux étonnement. Hélas! pourquoi est-il revenu?... »

Le comte fronça le sourcil et ne répondit pas. Puis, prenant la main d'Hélène, il lui dit gravement:

« Votre cousin va faire sous mes yeux ses premières armes; ma fille, je ne le considère plus comme mon neveu, car j'espère bientôt l'appeler mon fils. »

A ces mots il la serra contre sa poitrine, et, se retournant vers Mme de Rocabert, il lui remit le pli qu'il tenait à la main.

« Ce sont mes dernières volontés, dit-il; si je succombais, continuez vos bontés à Hélène. Vous me remplacerez, madame.... déjà vous avez remplacé la mère qu'elle a perdue. »

Mme de Rocabert lui serra silencieusement la main; il embrassa encore sa fille et sortit précipitamment du salon.

Les deux femmes demeurèrent un moment immobiles, en prêtant machinalement l'oreille au bruit des

portes qui se refermaient derrière le comte; puis Hélène retomba sur un siége en s'écriant avec désespoir : « Il est parti ! »

Alors Mme de Rocabert lui prit les mains et tâcha de la consoler.

« Ma pauvre enfant, dit-elle, ne vous désolez pas ainsi. Vous vous exagérez beaucoup les dangers que va courir votre père. A votre place, je serais plus tranquille. On en revient de ces expéditions. Au lieu de vous noircir l'imagination par des prévisions funestes et de déplorer des malheurs qui n'arriveront pas, songez à ce que vient de vous dire votre père. »

Et, comme Hélène gardait le silence, elle ajouta :

« Il a clairement manifesté son intention, ce me semble, et veut vous marier au retour de cette campagne.

— Hélas ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots, c'était le dernier coup qui pût me frapper....

— Que dites-vous là, chère enfant ? interrompit la vieille dame; ce mariage vous répugne donc ?

— Je n'y avais jamais songé, non, jamais ! et je croyais que du moins il me serait permis de rester libre.

— Vous vous expliquerez avec votre père ; il ne vous mariera pas malgré vous, se hâta de répondre Mme de Rocabert.

— Je le sais, car j'aurais le courage de lui désobéir dit Hélène avec énergie.

— Vous disiez pourtant que vous l'aimiez beaucoup, ce jeune cousin, observa la vieille dame ; vous me parliez souvent de lui.

— Oui, ma marraine, je l'aime de tout mon cœur, mais pas assez cependant pour l'épouser ! » murmura Mlle de Blanquefort.

Mme de Rocabert hocha la tête et reprit après réflexion :

« Ceci me paraît prouver clairement une chose, c'est que vous avez donné votre cœur à un autre ; c'est un secret dont je m'étais doutée. Voyons, ma chère belle, achevez de me l'apprendre, dites-moi le nom de celui que vous aimez.

— Ne m'interrogez pas, madame ! s'écria Hélène en cachant son visage ; ce nom, vous ne l'entendriez peut-être pas sans frémir....

— Pourquoi ? dit Mme de Rocabert fort étonnée ; je ne vous comprends pas, Hélène !...

— Oh ! ma chère marraine, ne m'interrogez pas ! répéta la pauvre fille avec un mouvement inexprimable de douleur et de confusion ; sachez seulement que ce nom je n'oserais le dire à mon père, et que peut-être, ô mon Dieu ! si j'étais maîtresse de ma main, je ne la donnerais jamais à celui que j'aime !...

— Ne parlons plus, ne parlons jamais de cela !... » dit la vieille dame consternée.

Le lendemain, lorsque Firmin déposa sur la table les papiers qui arrivaient au Rocabert une fois par semaine, Mlle de Blanquefort ne les ouvrit pas et dit tristement :

« Ma chère marraine, pourquoi chercher à savoir ce qui se passe sur cette terre désolée ? pourquoi lire ces pages sinistres qui nous font pleurer ? Je ne veux plus y jeter les yeux, je ne veux plus entendre parler de tant de crimes et de malheurs.

— Je prends la même résolution ! s'écria Mme de Rocabert ; ma chère Hélène, nous nous séquestrerons comme au temps de la grande peste ; nous vivrons seules et séparées de tout commerce humain. »

Dès lors, en effet, ces deux femmes vécurent dans un isolement absolu, ne recevant la visite d'aucun étranger et ignorant les catastrophes qui se succédaient autour d'elles. Les paysans du Rocabert ne descendaient plus dans les villages de la plaine. Le messager avait cessé son service hebdomadaire, et c'était la mère de Suzette, une lourde campagnarde, qui allait de loin en loin pour prendre les lettres à la poste. Le comte n'écrivait qu'à de longs intervalles ; la prudence exigeait que sa correspondance fût insignifiante. Les lettres que recevait Mlle de Blanquefort portaient souvent une date ancienne, et lui apprenaient seulement que son père était vivant.

Mme de Rocabert était une femme d'un esprit élevé, d'une âme angélique. Elle avait été bien malheureuse, et elle savait comment se guérissent les cœurs souffrants. Au lieu de prodiguer les consolations à Hélène, elle s'appliqua à la distraire par des occupations continuelles. Le travail à l'aiguille et de longues promenades aux alentours remplissaient sa journée. Le soir, à la veillée, elle lisait tout haut quelque bon livre, ou bien elle transcrivait les meilleurs passages de ses auteurs de prédilection.

La bibliothèque de Mme de Rocabert ne contenait guère qu'une centaine de volumes ; mais c'étaient des ouvrages choisis, la fleur de cette belle littérature

du grand siècle où vécurent nos maîtres et nos modèles. Il y avait parmi ces anciennes éditions quelques raretés bibliographiques d'une époque plus éloignée, entre autres un petit in-16 orné de gravures et curieusement relié : c'était une histoire de la reine Marie Stuart, avec la relation de son supplice. Mlle de Blanquefort relisait souvent ce vieux livre; il lui semblait que l'époque actuelle avait une analogie frappante avec celle où vécut la malheureuse reine d'Écosse, et qu'il y avait aussi quelque similitude entre sa destinée et le sort de cette femme, dont la jeunesse s'écoula au milieu des fureurs de la guerre civile.

Tout était tranquille aux environs du Rocabert. On y aurait ignoré entièrement les exécutions qui ensanglantaient le Midi, si la mère de Suzette ne fût allée de temps à autre à la ville. On était alors au plus fort de la Terreur, et l'échafaud était en permanence à Orange. La pauvre paysanne revenait toujours avec un visage consterné, et lorsque Mme de Rocabert allait au-devant d'elle pour l'interroger, elle lui disait en levant les bras au ciel :

« Madame, il y a de mauvaises nouvelles ! Je ne sais pas au juste ; mais on a mis encore beaucoup de monde en prison, et tous les jours on mène des charretées de nobles à l'échafaud.

— Ne parle pas de cela ici, répondait en frissonnant la vieille dame ; je ne veux pas que Mlle de Blanquefort apprenne ces horribles malheurs ! »

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi ; on était sans nouvelles du comte, et les deux dames osaient à peine se communiquer les craintes que ce long si-

lence faisait naître dans leur esprit. Mme de Rocabert tremblait au fond de son âme, et concevait les plus sinistres prévisions ; Hélène, moins éclairée, espérait vaguement que son père aurait repassé à l'étranger. Une lettre arriva, enfin. Dès que Mlle de Blanquefort eut jeté les yeux sur les premières lignes, elle s'écria toute tremblante :

« Mon père m'écrit d'aller l'attendre à P..., où il doit se rendre secrètement.... et cette lettre a un mois de date.... Peut-être est-il déjà arrivé.... Mon Dieu !...

— Il faut partir aujourd'hui même, ma chère enfant, dit Mme de Rocabert ; je vous accompagne.

— Oh ! ma bonne marraine, je n'aurais pas osé vous le demander, » s'écria Hélène avec reconnaissance.

Les préparatifs du départ furent bientôt terminés. Cette fois on ne tira pas des écuries le lourd carrosse aux panneaux armoriés, et le vieux cocher ne remonta pas sur son siége ; Mme de Rocabert décida prudemment que la mère de Suzette le remplacerait. On était au mois d'août et il n'y avait nul inconvénient à voyager la nuit par des chemins de traverse qui abrégeaient la distance de manière qu'on pouvait arriver à P.... le matin de très-bonne heure. Vers le soir, les deux dames montèrent dans une espèce de carriole, recouverte d'une toile bise tendue sur des cerceaux ; elles prirent place sur un matelas roulé qui leur servit de siége ; Suzette s'assit sur le devant, et la Babeau sauta résolûment sur le brancard en faisant claquer son fouet de cuir. L'humble équipage partit au petit trot d'un cheval de labour, et commença

à descendre les mauvais chemins qui traversent le Luberon.

Déjà les dernières clartés du soleil avaient disparu; mais la lune se levait dans les profondeurs bleuâtres du firmament et commençait à répandre sa lumière sereine sur le paysage. La Babeau assura que, par une nuit pareille et des chemins passables, le cheval ferait ses six lieues de pays tout d'une traite et qu'on serait à P.... au point du jour. Pourtant, vers minuit, elle mit pied à terre et s'arrêta un moment au bord de la route.

Il y avait près de là une de ces maisonnettes qu'habitent les paysans propriétaires, et l'on apercevait du chemin ce modeste domaine. A côté de la maison, un grand figuier étendait ses branches sur le puits situé au bord d'un pré forain où paissaient quelques moutons. On était au temps de la récolte; il y avait du blé sur l'aire, et les paysans veillaient encore, assis en rond sur la paille récemment foulée. L'un d'eux chantait sur un air monotone une de ces longues complaintes qui n'ont jamais été imprimées et que la tradition orale transmet de génération en génération; les autres écoutaient dans un profond silence, les bras croisés sur leurs genoux et le corps immobile. Un clair de lune splendide illuminait ce coin de terre et cette rustique demeure. C'était un tableau mélancolique et paisible qui faisait songer aux scènes de la vie biblique.

La Babeau s'approcha du puits pour tirer de l'eau, en saluant de loin et en disant, selon les formules d'usage:

« Bonsoir, braves gens, que Dieu soit avec vous!

— Que Dieu vous garde, brave femme ! » lui répondirent les paysans.

L'un d'eux se leva et vint à elle ; alors elle ajouta : « Je m'en vais jusqu'à P.... avec ma fille ; est-ce qu'il y a du nouveau là-bas ?

— Pas grand'chose, répondit le paysan ; la morue avait renchéri au dernier marché, et le bruit court qu'il n'en viendra plus. Les bourgeois parlaient aussi d'une révolution qui est arrivée dernièrement ; ils disaient qu'on a coupé la tête à Robespierre.

— Est-ce que vous le connaissez, celui-là ? demanda la Babeau.

— Non ; il n'est jamais venu dans le pays ; mais j'en ai entendu parler par des gens capables : c'était un républicain.

— Devant Dieu soit son âme repentante ! fit la Babeau en replaçant le seau de bois sur la margelle du puits.

— N'y a-t-il plus rien pour votre service, brave femme ? dit le paysan.

— Grand merci ! Je me suis désaltérée. Ma bête aussi a bu suffisamment. Je vous donne le bonsoir.

— Que Dieu vous le rende ! Faites attention là-bas à la descente ; il y a un mauvais pas.

— Bien obligée ! j'y prendrai garde. Les chemins sont effondrés partout.

— On ne pourra bientôt plus y passer. Que Dieu vous accompagne ! »

Les deux dames, blotties au fond de la carriole, avaient écouté ce dialogue avec une muette attention. Quand la Babeau eut de nouveau lancé son

cheval au grand trot dans les ornières où les roues entraient jusqu'aux moyeux, Hélène serra entre ses mains froides la main de Mme de Rocabert, et lui dit avec stupeur :

« Le parti de la Montagne est vaincu ?

— Robespierre est mort !... murmura la vieille dame en respirant profondément ; le monstre est abattu !...

— La vengeance de ceux qui l'ont renversé ne s'arrêtera pas là, dit Hélène avec une amère conviction : tous les partis sont cruels dans leurs représailles. »

Ainsi que la Babeau l'avait promis, on arriva à P.... au point du jour, et, lorsque la carriole s'arrêta devant la maison des Blanquefort, la rue était encore déserte. Apparemment on avait attendu et veillé toute la nuit dans cette demeure si longtemps abandonnée, car la porte s'ouvrit avant que la Babeau eût touché le heurtoir de fer. Hélène entra toute tremblante, et, avant qu'elle eût interrogé la servante qui venait de tirer les verrous, elle aperçut son père au fond du vestibule.

« Enfin ! vous voici, ma fille ! s'écria-t-il en l'embrassant ; depuis deux jours je vous attends avec une mortelle impatience....

— Votre dernière lettre, datée de Nogent, n'est arrivée qu'hier entre mes mains, dit-elle précipitamment.

— Est-il possible ! fit le comte d'un air soucieux ; vous auriez dû la recevoir il y a longtemps ; ce retard me fait soupçonner que ma correspondance a été arrêtée. »

Puis il ajouta avec un geste résolu :

« À la grâce de Dieu !... ma fille ; j'ai veillé cette nuit, car je vous attendais d'un moment à l'autre ; il y a aussi, dans cette maison, une autre personne qui éprouvait un extrême désir de vous revoir. »

Mlle de Blanquefort aperçut alors le chevalier de Vernègues derrière le comte, et, baissant les yeux, elle balbutia quelques paroles inintelligibles.

« Vous ne me reconnaissez pas, ma cousine, dit alors le chevalier avec un faible sourire ; il y a si longtemps que je vous ai fait mes adieux ! Nous étions alors des enfants gais et insouciants.

— C'était un heureux temps, et nous sommes bien changés, répondit Hélène avec une douloureuse émotion.

— Vous surtout, chevalier, » observa le comte.

En effet, le bruyant écolier était devenu un beau jeune homme, dont les manières étaient élégantes et calmes, la physionomie un peu triste, et la tournure tout à fait noble. Après avoir entretenu encore quelques moments sa cousine et salué Mme de Rocabert, il se retira discrètement et gagna le jardin, dont on apercevait à travers les portes entr'ouvertes, le jet d'eau murmurant et le parterre fleuri. Mlle de Blanquefort avait passé dans le salon avec Mme de Rocabert et le comte ; tous trois s'étaient assis devant le foyer si longtemps désert, et Hélène considérait son père avec un inexprimable serrement de cœur : le fier gentilhomme avait vieilli ; son visage était sombre, sa parole brève, et son attitude inquiète.

« Ma fille, dit-il, après un silence, et en s'adressant à Hélène d'un ton tout à la fois tendre et absolu, c'est pour vous que je suis revenu ici, à travers mille périls ; quoique je sois hors la loi, quoique je risque ma tête, je n'ai pas hésité, car il s'agit de votre avenir et de votre bonheur. Les moments que je dois passer avec vous sont comptés, et nous allons traiter des intérêts les plus importants de votre vie : ma fille, je veux vous marier. »

Hélène fit un geste imperceptible d'étonnement, de refus, et demeura muette. Le comte reprit :

« Je vous marie à votre cousin. N'objectez pas son âge ; il n'a guère qu'un an de moins que vous, et, fût-il un enfant, ses actions en ont fait un homme. Je lui ai dû mon salut le jour de la bataille de Savenay ; il vint à mon secours au moment où j'étais prisonnier, et reçut une balle dans le corps en me délivrant ; avant que j'eusse contracté envers lui cette dette de reconnaissance, il était déjà mon fils adoptif ; sa famille a fait souche jadis avec la nôtre, et ce ne sera pas le premier mariage qu'on ait vu entre les Vernègues et les Blanquefort.

— Pourtant, mon père, vous ne songiez pas autrefois à cette alliance, » dit Hélène avec un accent profond.

Le comte ne releva point ce mot, et reprit avec décision :

« Dans le temps où nous sommes, nul ne peut se flatter d'atteindre l'avenir le plus prochain : je veux terminer promptement ce mariage. Songez que je suis sous le coup d'une sentence de mort, et que

chaque pas que je ferai hors d'ici peut me conduire à l'échafaud.... Si je dois mourir bientôt, ma fille, que je sache du moins en quelles mains je vous laisse.

— Monsieur le comte, si un tel malheur arrivait, je serais là, » dit alors Mme de Rocabert.

Hélène fondit en larmes, et dit d'une voix entrecoupée :

« Mon père, vos prévisions me mettent au désespoir.... Vous me parlez de mon avenir, de mon bonheur!... Hélas! si une horrible catastrophe me rendait tout à fait orpheline, je passerais dans les pleurs le reste de ma triste vie, je ne me marierais jamais....

— Vous êtes bien jeune pour faire une telle promesse! interrompit le comte avec une sourde ironie.

— N'exigez pas sur-le-champ une réponse de cette enfant, dit Mme de Rocabert; je vous en supplie, monsieur, laissez-lui le temps de se remettre du trouble où cette proposition de mariage l'a jetée....

— Je lui donne jusqu'à ce soir, répondit M. de Blanquefort.

— Non, mon père, dit la jeune fille avec une fermeté soudaine, non, j'aime mieux vous ouvrir mon cœur sur-le-champ; me préserve le ciel d'avoir la pensée de vous désobéir!... mais je vous demande à genoux d'ajourner tout projet de mariage jusqu'à des temps meilleurs....

— C'est-à-dire indéfiniment! répliqua le comte d'un ton irrité; n'achevez pas, Hélène!... »

Il se leva à ces mots et alla au-devant du chevalier, qui entrait précipitamment dans le salon, un papier à la main.

« Jeannette vient de trouver ce billet sous la porte de la rue, dit le jeune homme; évidemment on l'y a mis à l'instant; voyez, monsieur le comte. »

Celui-ci lut : « Si vous partez cette nuit, gardez-vous de reprendre la route du Languedoc en passant par Avignon. Dom Massiot s'est fié à des gens qui ont livré votre correspondance. »

« Je l'avais soupçonné! » s'écria M. de Blanquefort; puis examinant l'écriture du billet, il ajouta: « Celui qui me donne cet avis est au courant de nos affaires; c'est un ami.... mais je ne le connais pas. »

Mlle de Blanquefort jeta un coup d'œil sur ces lignes écrites à la hâte au bas d'un feuillet déchiré, et il lui sembla qu'elle reconnaissait ces caractères; le cœur palpitant, les joues empourprées d'une rougeur subite, elle prit le billet des mains de son père et l'examina longtemps.

« Jeannette vient de sortir un instant, reprit le chevalier; elle a vu beaucoup de monde sur la place; les clubs ont été en séance cette nuit. Les Jacobins reprennent le dessus.

— Déjà! dit froidement le comte; ils étaient si abattus ces jours derniers en apprenant que leur chef, le terroriste Montarieux, était monté sur l'échafaud avec Robespierre.

— Ces Montarieux étaient pourtant d'honnêtes gens! murmura le chevalier.

— Hélène!... mon enfant!... qu'avez-vous? » s'é-

cria Mme de Rocabert en se précipitant vers sa filleule, qui était renversée au dossier de son fauteuil, les yeux entr'ouverts, les lèvres blanches, les bras inertes et pendants.

Au cri qu'avait jeté Mme de Rocabert, Suzette était accourue; elle releva sa maîtresse et la soutint contre son sein, tandis que le chevalier et la vieille dame lui faisaient respirer des sels. Il fallut longtemps pour la faire revenir de cette défaillance; enfin elle jeta un long soupir et rouvrit les yeux, mais aussitôt elle les referma avec un long gémissement et en s'écriant :

« Oh ! l'échafaud !... »

Durant cette scène, le comte marchait dans le salon, les sourcils contractés, les lèvres serrées, et de temps en temps il regardait sa fille avec une fureur mêlée de commisération. Au moment où elle reprit ses sens, il se rapprocha, la regarda un moment en face, et lui dit :

« Hélène, c'est le vieux Montarieux qui est mort sur l'échafaud.... L'autre est vivant.... mais, si je le rencontre encore une fois, il ne m'échappera pas comme au Rocabert !

— Mon père ! s'écria Hélène avec un accent indicible de terreur et de joie, mon père, n'avez-vous pas horreur de tant de sang versé ?... N'y a-t-il pas assez de victimes, pas assez de morts ?... Faites grâce à ceux qui survivent !...

— Qu'osez-vous espérer ?... » interrompit le comte avec un geste terrible.

Mais se contenant aussitôt, il recula et reprit après un instant de silence :

« Je n'ai plus rien à vous dire maintenant.... Vous retournerez au Rocabert.... vous y attendrez mes ordres.... Je ne tarderai pas à vous faire connaître ma volonté. »

A ces mots, il prit le bras du chevalier et l'entraîna hors du salon.

« Demain nous l'apaiserons, » dit Mme de Rocabert en serrant contre son sein la jeune fille éplorée.

Mais M. de Blanquefort partit dans la nuit ; il partit sans avoir revu sa fille, et le lendemain matin on trouva sur la table du salon le billet suivant, adressé à Mme de Rocabert :

« Madame, c'est avec un regret inexprimable que je m'éloigne sans vous offrir mes respects et sans faire mes adieux à ma cousine. Dites-lui, je vous en supplie, que je ressens ses chagrins et que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les soulager. Qu'elle me pardonne d'en avoir été involontairement la cause, et qu'elle daigne me conserver quelque amitié.

« Veuillez, madame, agréer mon hommage et souffrir que je me mette à vos pieds.

« Chevalier de VERNÈGUES. »

Les deux dames retournèrent au Rocabert, et dix-huit mois s'écoulèrent sans qu'on reçût aucune lettre, aucune nouvelle du comte. Un peu après l'avénement du Directoire, Hélène apprit par les papiers publics que Montarieux était arrêté et que M. de Blanquefort père, détenu depuis longtemps dans les prisons, allait être déporté à la Guyane. Alors,

prenant une subite résolution, elle réunit tout ce qu'elle possédait d'argent, accepta une somme assez considérable que lui offrit Mme de Rocabert, et partit pour Paris avec l'espoir de rejoindre son père.



XIV

LE PROSCRIT.

Il était environ deux heures du matin ; l'âpre vent du nord-ouest soufflait par rafales et poussait à la côte les nuages qui sortaient de l'Océan. Le ciel était fort sombre, et la clarté mouvante des réverbères suspendus dans les rues droites et larges de Rochefort rayonnait à peine sur les pavés humides. A de cours intervalles, le *qui vive?* des sentinelles s'élevait dans le silence de cette triste nuit et retentissait comme un écho affaibli le long des remparts ; des voix plus éloignées répondaient à ce cri ; puis la ville entière redevenait muette : on n'entendait plus que le bruit du vent dans les carrefours et le sourd fracas des flots de la marée montante entrant dans la rivière.

Malgré l'heure avancée, malgré le froid, Mlle de Blanquefort veillait à l'une des croisées d'une petite

auberge des environs du port. De cette place on n'apercevait rien qu'une rue sombre, au fond de laquelle la lueur d'un réverbère scintillait dans les ténèbres comme une étoile rouge. La croisée s'ouvrait sur un balcon de fer qui faisait saillie et permettait de déployer en dehors les persiennes à lames mobiles. Mlle de Blanquefort était debout derrière les volets entr'ouverts, l'oreille attentive, le regard perdu dans la profondeur déserte de la rue. Depuis que minuit avait sonné, elle se tenait ainsi droite et immobile à la même place, tantôt versant des larmes, tantôt murmurant des paroles inintelligibles et joignant les mains comme si elle priait. Chaque fois que le pas alourdi de quelque marin attardé retentissait dans les rues adjacentes, elle se retirait précipitamment dans l'embrasure de la fenêtre et jetait un coup d'œil derrière elle pour s'assurer qu'aucune clarté ne pouvait déceler sa présence et trahir sa veillée nocturne. Puis, quand le passant s'était éloigné, elle revenait sur le balcon toute frémissante de douleur et d'angoisse, et avançait la tête entre les persiennes avec un geste d'ardente anxiété.

Lorsque toutes les horloges de la ville eurent sonné la demi après deux heures, Mlle de Blanquefort quitta le balcon, poussa la fenêtre, sans toutefois la fermer entièrement, et tomba sur une chaise, les bras pendants, le regard fixe, en disant presque à haute voix : « Ce n'est donc pas pour cette nuit !... »

Elle demeura un instant le corps ployé, la tête inclinée comme une personne anéantie, puis elle se rapprocha instinctivement de la cheminée, où deux tisons brûlaient bout à bout sur un tas de cendres.

La pluie commençait à tomber, le vent s'engouffrait bruyamment dans les corridors, et faisait grincer toutes les ferrailles des fenêtres. En ce moment quelqu'un ouvrit doucement la chambre, entra avec précaution, referma la porte sans bruit et dit à voix basse :

« Jésus Dieu ! quel temps il fait là dehors ! Vous avez attendu jusqu'à présent sur le balcon ?

— Oui, ma pauvre Suzette, répondit Hélène d'un ton douloureux ; et toi ? Tu n'as rien aperçu ? rien entendu ?

— Rien absolument, répondit Suzette avec un soupir ; j'ai été de guette jusqu'à présent, tantôt à une fenêtre, tantôt à l'autre, mais personne n'a bougé de ce côté. Maintenant, la pluie tombe, il fait noir tout à fait, et, quand même les prisonniers passeraient sous le balcon, vous ne les verriez pas.

— Ce n'est pas pour cette nuit ! » répéta Mlle de Blanquefort en se parlant à elle-même.

Suzette s'agenouilla devant le foyer, rapprocha les tisons, ralluma la lampe, et s'assit ensuite sur un tabouret, les mains étendues devant la flamme, le visage tourné vers sa maîtresse.

« Ce mauvais temps s'apaise un peu, dit-elle après un long silence ; demain le soleil luira, et la nuit prochaine il fera beau, il fera clair de lune ; c'est un bonheur, c'est un grand bonheur que les prisonniers ne soient pas partis cette nuit-ci comme on l'avait dit.

— Voilà quatre nuits de suite que nous veillons en répétant la même chose, murmura Mlle de Blanquefort avec un mouvement inexprimable de découragement et de douleur ; qui sait ? qui sait ? mon Dieu !

— Vous avez toujours la même idée ? » s'écria Su-

zette en soupirant: puis elle ajouta avec conviction: « Non, non, ils ne sont pas morts dans la prison.... N'êtes-vous pas sûre qu'ils étaient vivants et bien portants quand on les a amenés ici? On ne passe pas ainsi en quelques jours de vie à trépas. Pour une raison ou pour une autre, le départ des prisonniers est retardé; voilà tout. Allons, mademoiselle, ne mettez pas toujours ainsi les choses au pire, et reprenez courage. A votre place, j'aurais bon espoir, je serais contente. Oui, mademoiselle, je n'aurais plus la moindre inquiétude. Oh! ma chère maîtresse, vous ne m'écoutez pas! »

Celle-ci hocha la tête avec un vague sourire:

« Si fait, répondit-elle, si fait, ma pauvre Suzette, et je t'avertis pour la centième fois, mon enfant, qu'il faut te mettre dans l'esprit de m'appeler citoyenne et non pas mademoiselle, sous peine de nous faire mettre en prison toutes deux.

— J'y prends bien garde devant le monde! dit naïvement Suzette, mais dans le particulier je croirais vous manquer de respect en vous appelant citoyenne. Est-ce que vous n'êtes pas toujours la même personne? Est-ce qu'on peut vous ôter votre nom? est-ce que vous ne serez pas, tant que vous existerez sur cette terre, une demoiselle, une demoiselle noble?

— Oui pour mon malheur! murmura-t-elle en baissant la tête sur sa poitrine d'un air accablé.

— Il faudrait tâcher de vous reposer un peu, reprit la brave fille avec sollicitude. Je vais arranger le lit.

— Non, Suzette, interrompit Mlle de Blanquefort; quoique je sois bien fatiguée, je ne m'endormirais pas, je ferais des rêves affreux si je venais à sommeil-

ler; j'aime mieux rester tout à fait éveillée au coin du feu; toi, ma fille, jette-toi sur le canapé et tâche de dormir jusqu'au jour.

— Moi non plus, je n'ai pas trop sommeil, » répondit Suzette en soupirant et en se rasseyant près du feu.

Un quart d'heure après, la pauvre Suzette dormait profondément sur son siége, les mains croisées sous son tablier, le front appuyé au chambranle de la cheminée. Mlle de Blanquefort se leva sans bruit, avança la table placée dans un coin de la chambre et se mit à écrire la lettre suivante :

« Rochefort, le 2 germinal an VI.

« Ma chère marraine et vénérable amie,

« Me voici depuis cinq jours à la première halte du long voyage que j'ai entrepris presque au hasard malgré vos représentations et vos conseils. Jusqu'à présent, mes pressentiments se sont confirmés ; j'ai maintenant la certitude que mon père et mon cousin sont parmi les déportés qu'on envoie à la Guyane française. Toutes mes démarches pour obtenir la permission de pénétrer dans les prisons ont été vaines. On n'approche pas des condamnés à la déportation. Leur nombre n'est pas connu, et l'on sait à peine le nom de quelques-uns ; pourtant il semble certain qu'il y a parmi eux beaucoup de prêtres, quelques royalistes, comme mon père, et des républicains du parti vaincu de la Montagne. Tous sont confondus dans la même condamnation et partiront ensemble. Voilà tout ce que j'ai pu savoir. Le bruit a couru tous ces jours derniers que les prisonniers allaient être embarqués sur la frégate *la Charente*, qui

est en rade. J'attends qu'ils soient à bord pour m'en aller à Bordeaux, où je trouverai facilement un navire de commerce sur lequel je passerai moi-même à la Guyane. Oh ! ma bonne marraine, cet exil volontaire n'a rien qui m'épouvante ; c'est avec joie que je m'éloignerai de cette terre de France où j'ai souffert de si grands malheurs. C'est vous seule que je regretterai, vous, ma seconde mère.... Mon cœur se brise à l'idée que je vous ai quittée pour toujours peut-être....

« Suzette est avec moi, toujours bien dévouée et bien courageuse ; la pauvre enfant me suit volontiers en Amérique. Je lui ai annoncé la mort de ses frères ; mais elle ignore, elle, qu'ils ont été fusillés !... Que de sang et de haine entre les partis !... Mais dans l'exil il n'y a plus d'ennemis irréconciliables ; une même infortune apaise et réunit toutes les âmes. On se pardonnera mutuellement, j'en ai la ferme espérance. Priez Dieu pour les pauvres exilés, ma chère marraine ; priez Dieu pour votre Hélène qui va les suivre.... »

Au moment où Mlle de Blanquefort traçait ces derniers mots, elle entendit au fond de la rue comme un tumulte sourd, un bruit de pas, une espèce de cliquetis.

« Suzette ! s'écria-t-elle en se dressant toute tremblante et en se précipitant vers la fenêtre ; Suzette !... »

Le jour venait de poindre, et l'on distinguait dans le crépuscule une troupe d'hommes qui descendaient la rue en allant vers l'arsenal.

« Les voilà ! les voilà ! murmura Suzette. Jésus, fils de Marie !... je vois M. le comte !... »

Mlle de Blanquefort, penchée contre les persiennes à demi ouvertes, se tenait des deux mains au balcon; tout ce qu'il y avait en elle d'âme et de vie était passé dans ses yeux : elle ne pensait plus ; elle ne sentait plus rien ; elle regardait, éperdue, le triste cortége qui s'avançait.

Les prisonniers marchaient à la file, liés deux à deux et conduits par la gendarmerie. En tête allaient d'un pas ferme et se tenant par le bras, un vieillard de haute taille, portant l'ancien uniforme des officiers de marine, et un jeune homme habillé de noir : c'était le comte de Blanquefort et son neveu le chevalier de Vernègues. L'un et l'autre avaient le visage à demi couvert par leur chapeau, mais on les reconnaissait aisément à leurs vêtements et à leur tournure. Mlle de Blanquefort sentit ses genoux fléchir à cet aspect ; la respiration lui manqua et elle murmura : « Mon père ! »

Le comte avait passé sans la voir ; alors elle se pencha tout à fait sur la fenêtre et regarda encore, pâle, défaillante et ne songeant plus à se cacher. Les malheureux qui défilaient devant le balcon étaient mornes, abattus, et la plupart se traînaient à peine. Ils s'en allaient nu-tête, à travers les brouillards glacés, et le désespoir était peint sur leurs visages pâles. Quelques-uns pleuraient, d'autres jetaient autour d'eux des regards farouches et semblaient proférer à voix basse des imprécations ; le plus grand nombre se laissaient emmener avec une sombre résignation et n'avaient ni plaintes ni larmes.

« Miséricorde ! s'écria Suzette, je crois que voici le

révérend P. Massiot!... Comme il est courbé! comme il a maigri! C'est un fantôme!...

— Que Dieu lui pardonne tout le mal qu'il a fait! » murmura Hélène.

Elle voyait défiler avec une anxiété croissante la triste cohorte qui s'acheminait vers l'arsenal; un frisson courait dans ses membres; elle se sentait mourir; les prisonniers avaient presque tous passé devant elle, et elle n'avait pas reconnu celui qu'elle croyait retrouver aussi parmi eux.

« Mademoiselle! dit tout à coup Suzette, mademoiselle, voyez là-bas ce prisonnier.... l'avant-dernier à gauche.... Il a les jambes nues et une mauvaise carmagnole grise sur les épaules.... Le reconnaissez-vous? c'est M. Montarieux.... »

Mlle de Blanquefort venait d'apercevoir Marcellin; elle étendit les mains vers lui par un mouvement instinctif, et fondit en larmes. Il leva les yeux et la vit alors, car il changea de visage et s'arrêta l'espace d'une seconde; mais le prisonnier auquel il était accouplé l'entraîna, et ceux qui venaient derrière lui le poussèrent par les épaules: il fut ainsi forcé d'avancer, et bientôt toute la troupe disparut au détour de la rue.

Le passage des condamnés, le tumulte qui troublait tout à coup le silence de cette heure matinale, avaient réveillé tout le quartier; chacun se levait à la hâte; on courait aux fenêtres, et déjà tous les gens de l'auberge étaient sur pied. Mlle de Blanquefort quitta le balcon d'un pas chancelant et alla s'asseoir en silence près de la cheminée; mais presque aussitôt frappée d'une idée soudaine, elle se releva en s'écriant:

« Suzette, il faut descendre du côté de l'arsenal! Peut-être on nous laissera entrer.... et alors il ne sera pas impossible d'approcher des déportés, de leur parler avant qu'ils s'embarquent.... Viens, Suzette, vite.... »

Tandis qu'elle parlait, Suzette lui jetait un mantelet sur les épaules et lui couvrait la tête d'un de ces capuchons plissés qui, à cette époque, se mettaient encore, en guise de chapeau, pour les courses matinales.

Toutes deux descendirent à la hâte, et coururent vers le port.

« Les grilles sont fermées! » s'écria Suzette en s'arrêtant en face de la porte par laquelle venaient de passer les déportés.

Mlle de Blanquefort s'appuya contre le mur d'une maison voisine; la respiration lui manquait, et elle n'avait plus la force de se soutenir.

Bientôt quelques curieux s'assemblèrent devant la porte de l'arsenal: c'étaient des gens qui, n'ayant pu se trouver sur le passage des déportés, venaient essayer de les apercevoir de loin. Mais on ne distinguait rien à travers la grille, derrière laquelle un factionnaire montait la garde; seulement on entendait des voix confuses, mêlées aux cris des matelots qui faisaient la manœuvre.

« On embarque, c'est fini! s'écria un gros homme qui arrivait en courant; nous n'aurons pas le plaisir de leur souhaiter un bon voyage, à ces gueux d'aristocrates!

— Je regrette de n'avoir pas vu défiler les déportés! dit un autre citadin en roulant les yeux d'un air

furibond; on assure qu'il y a parmi eux des montagnards, des terroristes; je venais leur faire mes adieux en leur souhaitant pour compagnes de voyage la peste et la famine!

— Eh! eh! voilà les blancs et les rouges qui conspiraient chacun de leur côté, et qui partent ensemble pour l'Amérique! Vive le Directoire! s'écria un troisième citoyen de Rochefort. Qu'ils soient tous engloutis au fond de la mer! C'est le voyage que je leur souhaite.

— Sainte Vierge! protégez-les, il y a parmi eux tant de vénérables ecclésiastiques! murmura une vieille dévote qui s'était levée de grand matin ce jour-là pour aller entendre, dans une cave, la messe d'un prêtre non assermenté.

— Moi, je verrai les prisonniers, c'est sûr, fit un garçon d'une douzaine d'années qui s'était glissé contre la grille.

— Tu les verras! dit vivement Suzette en se retournant; et comment feras-tu?

— J'entrerai dans l'arsenal, répondit le drôle d'un air important; j'entrerai en demandant mon oncle Pierre, qui est maître calfat sur un vaisseau de la République.

— Tu serais bien mignon, si tu pouvais nous faire entrer aussi, » dit Suzette avec un sourire agréable.

Le petit bonhomme haussa les épaules et tourna sur son talon sans répondre.... Il allait s'éloigner.

« Écoute, lui dit Mlle de Blanquefort en se retournant avec un geste d'autorité familière, écoute-moi

donc, mon petit ami; tu verras donc de près les déportés?

— Ça dépend, si je vas sur la gabare avec mon oncle; mais il faut que je me dépêche, répondit-il.

— Attends encore un peu, reprit Mlle de Blanquefort en fouillant dans sa poche.

— Mais, qu'est-ce que vous me voulez donc, citoyenne? fit-il avec impatience. Quand je vous dis que je ne veux pas vous faire entrer dans l'arsenal!

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, repartit-elle. Veux-tu gagner un écu neuf de six livres?

— Oui, tout de même, répondit-il sans hésiter. Qu'est-ce qu'il faut faire pour cela?

— Peu de chose, » dit Mlle de Blanquefort en tirant de sa poche un carnet sur lequel elle écrivit deux lignes au crayon.

Puis déchirant la feuille, elle la remit, pliée en double, à l'enfant, et ajouta d'un ton fort simple:

« C'est une commission pour un des déportés.

— Et comment est-ce que je pourrai le reconnaître? demanda le jeune garçon avec un geste d'épaule; ils sont là au moins deux cents.

— Je vais te le dépeindre: c'est un homme jeune et très-grand; il a une mauvaise carmagnole grise, point de chapeau, des cheveux noirs un peu longs, le visage très-pâle; mais ce qui te le fera surtout reconnaître, c'est une grande cicatrice qu'il porte là au-dessus de l'œil gauche, et qui lui partage le front. Tu comprends bien?

— Il y en a plusieurs qui ressemblent à celui-là, observa l'enfant.

— C'est égal; essaye toujours de le trouver. Tu

lui demanderas, en lui remettant ce billet, s'il ne s'appelle pas Marcellin. S'il te répond que oui, ta commission sera faite. Tu viendras alors me le dire, et je te donnerai un autre écu de six francs. Comprends-tu? te rappelleras-tu?

— Oui, oui, un jeune homme mal habillé, il s'appelle Marcellin, et il a une cicatrice. C'est bien. Je crois que je le reconnaîtrai.... Attendez-moi ici. Ne vous en allez pas au moins..

— Je n'aurai garde! » s'écria Mlle de Blanquefort.

Le petit drôle partit en courant. Suzette le suivit des yeux d'un air stupéfait, et doutant de ce qu'elle venait d'entendre de la bouche même de sa maîtresse. Mais celle-ci, s'appuyant à son bras, lui dit avec un sourire triste:

« Oui, Suzette, c'est à M. Montarieux que j'ai écrit.

— Jésus, mon Dieu! il vous a fallu faire cela! s'écria la jeune fille; vous pensez donc qu'il peut encore nuire aux honnêtes gens? vous le craignez, vous avez peur qu'il n'ait quelque mauvais dessein contre M. le comte?

— Non, mon enfant, je crois, je sais le contraire! répondit vivement Mlle de Blanquefort.

— Quoi! vous avez une aussi bonne idée du citoyen Montarieux? murmura Suzette de plus en plus étonnée; plaise à Dieu que vous ne vous trompiez pas! »

Il faisait grand jour déjà, et la foule grossissait aux environs de la porte de l'arsenal, une foule inquiète et dominée par une âpre curiosité. Le plus grand nombre se pressait en silence devant la grille, et ne manifestait ni commisération ni colère; mais

bientôt quelques misérables se mêlèrent dans les groupes, et commencèrent à proférer le cri terrible : « A l'eau les déportés! Vivent les patriotes!... Vive la République! Qu'on nous ouvre l'arsenal! à l'eau les déportés! »

Ils se précipitèrent sur la grille, et tâchèrent de l'ébranler; mais les lourds barreaux résistèrent à ce choc; alors les clameurs recommencèrent plus furieuses, et la voix de ces hommes qui proféraient des cris de mort dut arriver jusqu'aux oreilles des déportés. Cet effroyable tumulte allait croissant; les simples curieux s'étaient peu à peu retirés dans les rues adjacentes; il ne restait plus aux abords de l'arsenal qu'une population en fureur qui demandait à grands cris qu'on lui livrât les prisonniers. Les deux femmes étaient restées à la même place, droites contre un mur, et s'effaçant le plus possible. Suzette était pâle et tremblante; Mlle de Blanquefort, les joues colorées, le regard animé d'un sombre mépris, considérait sans peur cette multitude qui hurlait autour d'elle. Comme elle s'aperçut que Suzette frémissait, elle lui dit doucement :

« Laisse-moi, mon enfant, et tâche de te glisser hors d'ici; la rue est libre encore de ce côté.

— Et vous? lui demanda Suzette.

— Moi, je reste pour attendre cet enfant; autrement, qui sait s'il pourrait nous retrouver?

— Mais il ne reviendra pas peut-être.

— N'importe; dans le doute, je veux rester; mais toi, Suzette, va-t'en..... ces gens-là vont peut-être se battre avec les soldats qui gardent l'arsenal; on

tirera des coups de fusil à cette porte.... va-t'en, va-t'en, te dis-je !

— Non, mademoiselle ; je ne vous quitte pas, » répondit la jeune fille avec résolution et en se retournant pour regarder le danger en face.

Tout à coup la populace cessa de se ruer contre la grille : ses clameurs s'apaisèrent ; elle se serra en masse plus compacte et demeura tranquille. Cette espèce de calme effraya bien plus Mlle de Blanquefort que les cris et les menaces qu'elle entendait depuis une demi-heure.

« Qu'est-ce donc qui va se passer ? dit-elle à un homme qui, les bras croisés, sifflait entre ses dents l'air de *la Carmagnole*.

— Eh ! eh ! citoyenne, vous le verrez tantôt, répondit-il grossièrement ; nous venons d'être avertis qu'on nous donnera satisfaction ; les déportés défileront devant nous.

— Comment ! ils vont passer ici, au milieu de cette foule ! s'écria Mlle de Blanquefort en frissonnant.

— Oui, citoyenne ; vous allez en avoir le spectacle si cela peut vous être agréable, répondit cet homme avec un geste de tête énergique et clair ; nous allons leur faire nos adieux, et ils passeront peut-être un mauvais moment : comprenez-vous ?

— Oui ; vous voulez les noyer, » dit froidement Mlle de Blanquefort.

Le misérable fit un signe affirmatif. Alors elle détourna la tête et ferma machinalement les yeux. En ce moment, elle sentit qu'on la tirait doucement par la robe, et elle se retourna en tressaillant. C'était son petit messager qui s'était glissé derrière elle.

« Eh bien ! dit le petit garçon, me voilà ; j'ai fait votre commission.

— Est-il possible ! » s'écria Mlle de Blanquefort, sans savoir ce qu'elle disait.

Puis elle ajouta avec un accent inexprimable de terreur et de désespoir :

« C'est inutile.... les prisonniers vont venir.... et on les tuera....

— Ah ! bah ! fit le petit garçon en haussant les épaules ; qui est-ce qui vous a dit cela ?

— Un de ces hommes qui les attendent pour les jeter à l'eau.

— Allez ! ils attendront longtemps ! dit l'enfant en regardant la foule d'un air narquois : voyez-vous, citoyenne, on leur a baillé une bourde !...

— Plus bas ! parle plus bas ! interrompit Mlle de Blanquefort, respirant à peine ; tu crois qu'on les a trompés ?

— Eh oui ! lui dit-il à l'oreille ; tandis qu'ils sont là à chanter leur chanson et à relever leurs manches, les prisonniers s'en vont sur les deux gabares qui étaient au quai de l'arsenal.... Il vente frais ; la marée descend ; en rien de temps ils seront en rade.

— Ils leur échapperont ! » murmura Mlle de Blanquefort en levant les yeux au ciel avec un transport de joie et de reconnaissance ; puis, prenant l'enfant par la main, elle l'emmena hors de la foule. « Écoute, dit-elle en lui donnant deux beaux écus neufs, voici d'abord pour ta peine ; maintenant raconte-moi comment tu as fait ma commission.

— Eh ! pardine ! ça n'était pas bien difficile, ré-

pliqua le garçonnet ; j'ai fait semblant d'aller trouver mon oncle Pierre et je me suis glissé au milieu des prisonniers en regardant de côté et d'autre; tout de suite j'en ai vu un fort mal habillé qui avait une balafre au front, et je lui ai remis le billet en lui disant :

« Est-ce vous qui êtes le citoyen Marcellin ? »

« Il a paru fort étonné de ce que je l'appelais ainsi, et il m'a répondu :

« Oui, autrefois c'était mon nom. »

« Ensuite il a déployé le papier et il est devenu tout blême.

— Et il ne t'a plus rien dit ? demanda Mlle de Blanquefort avec une profonde émotion.

— Non, il était tout saisi ; il relisait le billet sans mot dire et en détournant la tête, pour que je ne visse pas qu'il jetait de grosses larmes.

— Il a pleuré ! murmura Mlle de Blanquefort en joignant les mains.

— Peut-être qu'il m'aurait encore parlé, continua l'enfant ; mais il n'a pas eu le temps. Les soldats de marine l'ont poussé avec les autres sur le quai. On s'est dépêché de les embarquer sur des gabares qui vont les mener en rade.... »

Un effroyable tumulte coupa le fil de cette relation: c'était la foule qui s'ébranlait tout à coup, et se précipitait avec de grandes clameurs dans toutes les directions : en une minute, il n'y eut plus personne devant la grille.

« Grand Dieu ! que se passe-t-il ? Où vont ces hommes? » s'écria Mlle de Blanquefort avec un mortel effroi.

Le petit garçon frappa des mains et se mit à rire aux éclats.

« Comme ça m'amuse de les voir courir ainsi! s'écria-t-il; eh! eh! on les aura avertis.... et les voilà qui se précipitent.... mais les prisonniers sont déjà loin; ils ne les rattraperont pas.... Eh! eh! ça me ferait plaisir s'ils se jetaient tous ensemble à la nage pour courir après les gabares!... Seraient-ils transis en sortant de l'eau! avec ça qu'il n'y aurait pas moyen de se sécher au soleil, vu qu'il n'en fait pas aujourd'hui! bon! voilà même qu'il pleut à présent!... De toute manière ils seront mouillés pour leur peine!... ça leur apprendra à se lever si matin! Ohé! le temps fraîchit; les gabares ont vent arrière! elles doivent filer comme des flèches! quelle chance!

— Tu prends donc intérêt à ces pauvres prisonniers auxquels on veut tant de mal? dit Suzette en posant amicalement la main sur l'épaule du petit garçon.

— Moi! fit-il; je ne les connais pas. Mais c'est égal, je suis bien aise qu'ils se soient échappés, parce que cela fait hurler ces gueux, ces brigands de terroristes.

— Tu n'es donc pas de leurs amis? demanda encore Suzette.

— Non! fit-il sèchement et d'un air de ressentiment concentré; ils ont voulu jeter à l'eau mon oncle Pierre.

— Qu'est-ce qu'il leur avait donc fait?

— A eux? Rien. Mais voici: il était à bord de *la Vaillante*, qui allait à Cayenne mener les seize.... Vous savez, ceux qu'on a déjà envoyés là-bas. C'é-

taient de bien honnêtes gens ; mon oncle Pierre a tout fait pour les secourir pendant la traversée. Au retour, cela s'est su dans Rochefort, et les gueux de terroristes ont voulu le noyer.

— Les premiers déportés ont donc bien souffert ? dit Mlle de Blanquefort.

— Oh ! ça fait trembler ! répondit l'enfant ; on ne les faisait pas manger, et ils étaient devenus comme des squelettes. Mon oncle Pierre leur donnait en cachette la moitié de sa ration ; cela les empêchait de mourir. »

Les deux femmes se regardèrent navrées, et Mlle de Blanquefort murmura en levant les yeux au ciel :

« Pourvu qu'ils arrivent vivants ! »



XV

EN MER.

Dès le lendemain, Mlle de Blanquefort prit le chemin de Bordeaux, où elle espérait trouver des navires de commerce en partance pour Cayenne. Tandis que la voiture qui l'emmenait roulait sur la grande route, et qu'elle perdait de vue la rade de Rochefort, la frégate *la Charente* cinglait, toutes voiles dehors, vers la haute mer. Il y avait à bord environ deux cents déportés, tous condamnés sans jugement après une espèce de razzia que le Directoire avait fait exécuter à Paris et dans les provinces, frappant sur ses ennemis sans distinction de couleur, et les enveloppant dans la même proscription.

La saison était favorable, et l'on aurait pu compter sur une courte traversée, si l'on n'avait eu à redouter que les vents et les orages ; mais il fallait échapper

aux Anglais, qui croisaient en vue des côtes et bloquaient tous nos ports. *La Charente* ne tarda pas à les rencontrer; leurs navires lui donnèrent la chasse jusqu'à l'entrée de la Gironde, où elle s'échoua pour ne pas tomber entre leurs mains. Les déportés subirent toutes les horreurs d'un naufrage, et demeurèrent près d'un mois en rade sur leur prison flottante, qui était hors d'état de reprendre la mer. Ce désastre leur sembla une faveur de la Providence; ils espérèrent que tant de souffrances et de dangers les sauveraient de l'exil; mais cette illusion ne fut pas de longue durée; on les transborda sur un navire de la République, et, vers la fin d'avril, le capitaine de *la Décade* eut ordre de partir: cette fois, l'Anglais avait laissé le passage libre.

Quand la frégate eut gagné le large, on ouvrit l'entre-pont dans lequel les déportés étaient enfermés depuis vingt heures. La plupart, affaiblis par la faim, suffoqués par une atmosphère méphitique, eurent peine à monter sur le gaillard d'avant. A mesure qu'ils revoyaient le ciel, ils parcouraient des yeux l'horizon et ne détournaient plus leurs regards d'une ligne bleuâtre qui apparaissait encore au-dessus de l'eau. Quelque temps encore cette forme indécise se dessina sur le fond éclatant du ciel; puis elle s'évanouit comme un nuage que le vent dissipe: c'en était fait, cette fois; on avait perdu de vue les côtes de France, et l'exil commençait.

Alors tous les déportés quittèrent les bastingages et vinrent se grouper en silence sur le pont, le visage morne, la contenance abattue, et l'âme oppressée d'une commune douleur. Ces malheureuses victimes

des discordes civiles appartenaient à toutes les classes de la société ; il y avait là des prêtres, des paysans, des nobles, des bourgeois, qui professaient à peu près les mêmes opinions ; ils formaient à bord le parti royaliste, qui avait pour chef M. de Blanquefort, mais dont le vieux moine de l'ordre des Feuillants, dom Massiot, était l'âme. Malgré le décret qui abolissait les distinctions nobiliaires, l'ancien officier de marine avait gardé son titre ; on ne l'appelait que M. le comte ; l'équipage même ne le désignait pas sous un autre nom.

Le parti jacobin n'était représenté que par Marcellin Montarieux ; la réaction thermidorienne, qui avait envoyé le père à l'échafaud, achevait de se venger sur le fils, et, dans sa terrible justice, elle l'avait condamné à aller rejoindre à Cayenne Billaud-Varenne et Collot d'Herbois. Quelques criminels de bas étage, des faussaires, des voleurs de grands chemins, avaient été à dessein confondus avec les condamnés politiques ; mais ceux-ci surent se soustraire à ce contact révoltant. Dès le premier jour, on se sépara par groupes qui ne se rapprochèrent jamais, même dans les moments de la plus grande détresse et du danger le plus pressant. Les royalistes occupaient un des côtés de l'entre-pont, et leur quartier général était au pied du mât de misaine ; chaque matin on les voyait réunis à cette place, que les matelots de *la Décade* appelaient par dérision le carré du drapeau blanc.

Les échappés des bagnes se tenaient plus loin à l'avant ; là ils chantaient des refrains qui effarouchaient même les vieux matelots, et jouaient aux cartes toute la journée.

Marcellin Montarieux demeurait entièrement isolé entre ces deux groupes. Les royalistes frémissaient à ce nom de Montarieux, si fatalement illustré par le père, et la haine qu'ils portaient au fils se manifestait d'une manière tacite, plus injurieuse mille fois que des actes et des paroles : jamais ils ne lui adressaient la parole ; ils évitaient même de le regarder, et agissaient enfin comme s'ils ne se fussent pas aperçus de sa présence. D'un autre côté, la bande des malfaiteurs l'insulta d'abord de ses avances et de sa familiarité ; mais Marcellin supporta avec un égal sang-froid toutes ces ignominies ; il repoussa avec un mépris glacé la sympathie des uns et endura avec une dignité calme les outrages muets des autres. Un sentiment de réserve et de délicatesse lui faisait éviter soigneusement la rencontre de M. de Blanquefort ; une fois cependant il arriva qu'ils se trouvèrent face à face au pied de l'échelle qui servait d'escalier pour monter de l'entre-pont sur le gaillard d'avant ; Montarieux donna aussitôt le pas au comte, et s'inclina avec une intention marquée de respect ; mais celui-ci ne lui rendit pas son salut et passa devant lui en détournant la tête.

Après quelques jours de navigation, les déportés furent convaincus qu'ils étaient destinés à subir sur *la Décade* toutes les privations que des créatures humaines puissent supporter sans mourir. La frégate aurait été pour eux une prison plus horrible que les cachots dont ils sortaient, s'ils n'eussent joui de la lumière du soleil et respiré l'air salubre de la mer. Leur régime était celui du bagne : la soupe aux fèves et le biscuit moisi, avec la seule différence que

cette affreuse nourriture leur était mesurée plus parcimonieusement que celle des forçats. Il y avait parmi les déportés des hommes qui étaient en quelque sorte indifférents à cette misère excessive; c'étaient ceux qui, comme dom Massiot, avaient passé leur vie dans les austérités du cloître. Qu'importait à un religieux qui avait suivi la règle des Feuillants de dîner avec une écuellée de soupe maigre, de porter des vêtements en lambeaux, et de coucher dans un hamac où il ne pouvait se retourner? Chez les Feuillants on vivait les trois quarts de l'année au pain et à l'eau; l'usage du linge était défendu; une planche étroite servait de lit, et la discipline était bien autrement rigoureuse qu'à bord de *la Décade*. Mais pour ceux qui n'avaient jamais vécu dans cette pauvreté volontaire, c'était une lente et cruelle torture que le régime des déportés. M. de Blanquefort, le chevalier de Vernègues et Marcellin Montarieux avaient des habitudes qui leur rendaient plus affreuse une telle misère ; ils la supportèrent néanmoins avec une égale fermeté, sans jamais faire entendre une plainte ou l'expression d'un regret.

Le comte n'avait rien perdu de sa sérénité, de son inflexible courage; sans chapeau, sans chaussure, couvert seulement de son vieil uniforme, dont les revers usés étaient boutonnés sur sa poitrine, il montait sur le pont, quelle que fût l'ardeur du soleil ou la violence du vent, et passait la journée tantôt se promenant les mains derrière le dos, tantôt accoudé contre les hauts-bords et les yeux tournés vers la mer. Il parlait peu et ne se plaignait jamais ; si l'altération de ses traits et la pâleur de son teint n'eus-

sent accusé ses souffrances, on aurait pu croire qu'il ne s'apercevait pas des privations auxquelles il était réduit. Un jour qu'il marchait avec peine et semblait plus abattu, le chevalier lui ayant demandé s'il se trouvait malade, il répondit simplement :

« J'ai faim. »

Cependant, la maladie commença ses ravages ; bientôt on ne vit plus que des figures hâves, se traînant péniblement de l'entre-pont sur le gaillard d'avant ; la traversée se prolongeait ; au bout de deux mois de navigation, *la Décade* était encore loin des côtes. Les déportés étaient minés par tous les maux qu'engendrent des privations extrêmes ; les plus jeunes, les plus robustes avaient seuls résisté à ces mortelles influences, et il devenait probable que *la Décade* ne débarquerait sur les plages de la Guyane qu'une faible partie de sa cargaison humaine.

M. de Blanquefort était consumé par une fièvre lente ; un jour il n'eut plus la force de se lever de son hamac et il fallut le transporter à l'infirmerie. On le mit à côté de dom Massiot, dont la santé était aussi profondément altérée. Le vieux moine ne cessait de prier à haute voix et de discourir avec exaltation. Quand il aperçut le comte, il se releva sur le lit de toile où il était à moitié enveloppé comme dans un linceul, et commença à l'entretenir des idées qui le préoccupaient encore ; mais M. de Blanquefort l'écouta à peine : les passions politiques se taisaient maintenant dans son âme ; il revenait aux sentiments naturels, aux affections tendres, dont le germe impérissable est plus fortement enraciné dans

mais croyez que, quoique je n'aie pas essayé de me rapprocher de vous, j'eusse volontiers donné mon sang pour avoir le bonheur de vous serrer la main encore une fois.

— Je le sais, mon cher Marcellin, répondit le chevalier; depuis longtemps je vous aurais abordé comme ce soir, si les haines politiques étaient éteintes dans tous les cœurs comme dans le mien.

— M. le comte de Blanquefort me considère toujours comme un ennemi! dit douloureusement Montarieux. Ah! s'il savait tout ce qu'il y a au fond de mon cœur de respect et de dévouement pour lui, il me haïrait moins peut-être.

— Autrefois, il avait d'autres sentiments, dit le chevalier; vous le savez, Marcellin, il vous destinait sa fille. »

Montarieux leva les yeux au ciel avec une sourde expression de douleur et de regret. Le chevalier poursuivit d'un ton mélancolique :

« Pauvre Hélène!... elle vous aimait, et son cœur vous est resté malgré l'absence, malgré vos opinions, malgré la terrible célébrité attachée à votre nom. Son père ne le lui a pas pardonné. Depuis notre voyage à P.... il a cessé de lui écrire; probablement elle ignore notre sort.

— Que dites-vous? interrompit Montarieux; elle était venue à Rochefort, pourtant....

— Est-il possible! Comment le savez-vous? s'écria le chevalier.

— Je l'ai vue, » répondit Montarieux.

Alors il raconta comment, à l'heure du départ, tandis que les déportés descendaient vers le port, il

avait aperçu Hélène penchée à une fenêtre et suivant des yeux le triste cortége.

« Vous vous êtes trompé, mon cher Marcellin, dit le chevalier en soupirant ; nous aussi nous l'aurions reconnue.

— Oh ! c'était elle ! c'était bien elle ! » murmura Montarieux en serrant contre son cœur un papier caché dans la doublure de sa vareuse. Mais il ne montra pas au chevalier cette preuve irrécusable de la présence d'Hélène. Celui-ci reprit d'un air de triste conviction :

« Le comte mourra sans avoir la consolation d'embrasser sa fille.

— J'ai pour lui un meilleur espoir, dit vivement Montarieux ; si vaste que soit l'univers, si loin qu'on aille en quittant ceux qu'on aime, on les retrouve un jour !

— Vous espérez retourner en France ? murmura le chevalier en soupirant.

— J'espère en la justice du ciel, répondit Montarieux ; car j'ai expié mes fatales convictions et j'en ai subi l'horrible châtiment. Hélas ! qui oserait me reprocher les fautes de ma carrière politique ?... n'ont-elles pas été lavées par le sang de mon père ?

— Vous lui avez arraché beaucoup de victimes ! dit sourdement le chevalier.

— Mon père n'était pas cruel, poursuivit Montarieux avec une pénible émotion ; mais comme tous les hommes d'une intelligence bornée, il avait des convictions implacables. Durant la funeste période de sa puissance, il a donné des preuves de la vertu la plus héroïque et la plus barbare ; hélas ! sa foi politique

le cœur humain que les opinions exaltées et les vains enthousiasmes; il songeait à sa fille avec une émotion douloureuse, et regrettait le foyer domestique depuis si longtemps désert. Par moments, ces souvenirs lui faisaient venir les larmes aux yeux; mais alors il détournait la tête, pour que le chevalier de Vernègues ne s'aperçût pas qu'il pleurait dans la crainte de mourir loin de son unique enfant.

Le même soir, tous les déportés qui pouvaient encore se tenir debout étaient réunis sur le gaillard d'avant, les yeux tournés vers le couchant, où le disque du soleil était près de disparaître. C'était un grand et sombre tableau. Il n'y avait pas un nuage au ciel, et la mer, unie comme un miroir, était d'un bleu d'indigo dont les teintes foncées se fondaient à l'ouest dans une zone lumineuse du rouge le plus éclatant. La frégate, jetée comme un point au centre de cette nappe immense, se balançait avec un mouvement presque insensible sur les vagues endormies qui battaient mollement ses flancs noirs, barrés de longues raies blanches. Aucune voile ne se montrait à l'horizon; aucun bruit ne passait dans les airs; tout était tranquille et muet dans les vastes solitudes de l'Océan. Quelques jeunes prêtres étaient assis sur la drome et admiraient en silence les splendeurs de l'astre près de descendre dans les flots. Plus loin, d'autres déportés formaient un groupe bruyant; les uns chantaient un refrain des halles, d'autres mâchaient avec sensualité de vieux bouts de tabac dédaignés par les matelots; d'autres encore se disputaient dans un langage qui n'appartient qu'à la population des bagnes. Montarieux était seul à l'écart,

un bras appuyé contre les hauts-bords et le regard perdu dans l'espace.

En ce moment le chevalier parut sur le pont. Il marcha d'abord d'un pas rapide, comme pour rendre leur élasticité à ses muscles engourdis, et respira avidement l'humide fraîcheur qui sortait de la mer. Puis, se retournant tout à coup, il vint droit à Montarieux, et, sans parler, lui tendit la main; celui-ci, saisi d'un étonnement inexprimable et d'une vive émotion, répondit à ce geste d'une main tremblante. Il y eut un silence; ensuite le chevalier dit avec un sourire triste :

« Nous étions plus heureux à la villa Marini! »

Ces simples paroles réveillèrent soudainement dans l'âme de Montarieux toutes les impressions de sa première jeunesse; le passé se déroula devant ses yeux; il revit dans un radieux lointain la vallée de Vaucluse, ce beau ciel d'un si tranquille azur, ces bocages profonds, ces eaux murmurantes et cette enfant qu'il suivait d'un regard amoureux sous les ombrages de la villa. Ce souvenir traversa son cœur comme un glaive; un flot de larmes gonfla sa poitrine; il cacha son visage dans ses mains et murmura avec des sanglots :

« Oui, le bonheur était là! Oh! folie humaine! Aveugles que nous sommes! malheureux! malheureux que je suis! »

Le chevalier fut vivement touché de cette douleur; il s'assit en silence près de son ancien ami et le considéra avec une expression affectueuse. Celui-ci se remit un peu et reprit d'un ton pénétré :

« Chevalier, vous êtes le premier venu vers moi;

Quelques jours plus tard, *la Décade* jetait l'ancre sur l'îlot de l'Enfant-Perdu, en face de Cayenne. Il était environ six heures du matin; le soleil levant inondait d'une lumière rose le ciel et les ondes; l'atmosphère était encore imprégnée de la fraîcheur nocturne; mais de faibles courants d'un air chaud et chargé de parfums commençaient à souffler : c'était la brise de terre qui s'élevait par intervalles, emportant sur ses ailes les aromes brûlants de la Flore américaine.

Le chevalier de Vernègues et Marcellin Montarieux, debout à l'avant de la frégate, contemplaient avec une admiration mêlée de tristesse les plages de la Guyane française. Au premier plan de ce paysage immense, ils apercevaient la petite ville de Cayenne avec ses rues irrégulières, ses maisons basses et ses allées de palmistes. Les terrains plats qui l'environnaient avaient l'aspect de vastes prairies à demi noyées dans les flots de la mer, et le rivage était bordé de mangliers dont le sombre feuillage trempait dans les vagues. Au delà des côtes s'étendait une masse de verdure si profonde, que, comme les plaines de l'Océan, elle n'avait d'autre limite que le ciel : cette zone d'une teinte uniforme était celle des forêts vierges que traversent les rivières dont les eaux viennent tomber dans la rade de Cayenne. Les couleurs de ce tableau n'étaient point variées; il offrait seulement le vert foncé de la végétation et l'azur éclatant du ciel des tropiques marié au bleu changeant de la mer; l'effet de cette simplicité de tons était d'une singularité pleine de grandeur et de mélancolie : c'était bien là le nouveau monde, la

végétation primitive, la nature magnifique et sauvage, le sol vierge où les enfants de la vieille Europe ont à peine tracé les premiers sillons. L'aspect de cette terre causa aux déportés une impression d'étonnement et de tristesse inexprimable; elle leur parut un désert où ils allaient vivre abandonnés et perdus. Le chevalier de Vernègues croisa les bras sur sa poitrine et dit avec un soupir :

« Voilà donc le lieu de notre exil! Hélas! nous y vivrons difficilement : cette côte est couverte d'une verdure noire et profonde qui me fait peur.

— L'aspect de la ville est assez agréable pourtant, répondit Montarieux; il me semble que j'habiterais volontiers une de ces maisonnettes en planches, dont le toit disparaît à moitié entre les arbres.

— Moi aussi je m'en contenterais, repartit le chevalier, mais ce n'est pas là le séjour qu'on nous destine. Comme les seize déportés nos prédécesseurs, nous irons défricher la terre sur les bords de la Sinnamary ou du Kourou, au milieu de ces grands bois qui recèlent tous les animaux malfaisants de la création....

— Eh! qu'est-ce qui vous fait présager un tel sort? demanda le jeune républicain un peu ému.

— C'est mon oncle qui m'a parlé de cela hier, répondit le chevalier en baissant la voix; avant notre départ de Rochefort, il avait appris que des ordres très-rigoureux devaient être transmis par le commandant de *la Décade* aux autorités de la colonie. En me communiquant ses prévisions, M. de Blanquefort s'écriait, avec une sorte de désespoir, qu'il s'estimerait heureux de mourir avant d'arriver à

ressemblait au fanatisme des ministres de l'inquisition; comme les inquisiteurs, il a été impitoyable, quand il s'est agi de défendre ou de venger ses croyances. Je ne partageais pas ses sentiments, j'avais horreur de ses actes, et pourtant il y avait entre nous une fatale solidarité.... je ne pouvais le renier.... je devais le suivre, car il était environné de périls et allait vers un abîme.... Mais quelle vie, grand Dieu! quelles luttes incessantes! combien de fois, l'âme saisie d'indignation et de douleur, j'ai été près de grossir volontairement le nombre de ses victimes!... Oui, j'ai détesté ses maximes, j'ai maudit sa cruelle justice; je l'ai haï longtemps.... mais, aujourd'hui que son supplice a tout expié, je n'ai conservé qu'un souvenir, celui de son dernier adieu...

— Vous l'avez revu à ce moment terrible? » dit le chevalier en frémissant.

Montarieux fit un geste affirmatif et continua d'une voix brisée :

« Quand il fut condamné, je tentai inutilement de pénétrer dans sa prison. L'exécution devait avoir lieu le lendemain.... toute la nuit je demeurai aux environs de la Conciergerie, et le matin j'étais là parmi la foule, qui trépignait et vociférait en attendant les condamnés; j'entendais autour de moi le nom de mon père, et toutes les bouches le vouaient à l'exécration.... Quand le fatal cortége parut, j'avançai au premier rang, et malgré l'escorte qui environnait le tombereau, je me précipitai vers mon père.... Il était agenouillé sur les planches et tenait un livre entre ses mains liées, un livre de prières qui m'a été remis depuis.... Sa figure était calme; il priait, je crois....

En me voyant, il fit un grand soupir, et, se penchant vers moi comme pour m'embrasser, il me dit avec un accent inexprimable de tendresse et de regret : « Adieu, mon cher fils...., adieu, je me repens.... Ah ! « si ta mère eût vécu, je ne serais pas ici.... » Je ne pus lui répondre ; mon esprit s'égarait ; j'essayai machinalement de monter dans le tombereau, mais la roue me renversa, et les hommes de l'escorte me rejetèrent presque évanoui au milieu de la foule.

Montarieux se tut, et demeura un instant accablé par ses souvenirs. Le chevalier aussi gardait le silence et considérait son ami d'un air navré. Enfin, Marcellin se remit et reprit d'un ton plus calme :

« Oui, j'en ai la ferme espérance, le comte résistera à cette dernière épreuve ; sa fille aura le bonheur de le revoir.

— Mon oncle est vieux, et depuis deux mois il endure un affreux supplice, répondit le chevalier. Comprenez-vous bien le désespoir, la honte de sa situation ? lui qui jadis faisait trembler du regard l'équipage d'un vaisseau de ligne, il est réduit ici à souffrir la familiarité, les grossières plaisanteries des matelots ! Vingt fois je l'ai vu pâlir d'indignation et près d'éclater. Il s'est toujours contenu ; et c'est ce qui le tue. »

En ce moment, un roulement de tambours avertit les déportés que la veillée était finie.

« Allons, dit Montarieux en soupirant, il faut rentrer dans l'entre-pont. Que je voudrais rester encore ici avec vous ! l'air est si pur, la nuit est si belle, et j'aurais encore tant de choses à vous dire !

— A demain soir ! » répondit le chevalier en lui serrant la main.

Cayenne, et peu s'en est fallu que ce triste vœu ne fût exaucé.

— Nous sommes jeunes et robustes, s'écria Montarieux avec élan; nous travaillerons, et les vieillards ne souffriront pas.

— Adieu! dit vivement le chevalier. Voici nos malades qu'on retire de l'entre-pont; je vais auprès de mon oncle. »

Les embarcations qui devaient transporter les exilés à terre entouraient la frégate; on y descendit le comte, ainsi que dom Massiot et quelques autres malades. Montarieux parvint à se placer dans le même bateau, et s'arrangea de manière que M. de Blanquefort ne pût l'apercevoir. Celui-ci était plongé d'ailleurs dans un tel accablement, qu'il paraissait insensible à ce qui se passait autour de lui. Dom Massiot, au contraire, semblait ranimé; il parcourait le rivage du regard, et murmurait d'une voix chevrotante :

« Je construirai une cellule dans la forêt, et j'irai prêcher l'Évangile aux Indiens idolâtres.... Ce n'est pas un condamné que le Directoire envoie dans ces déserts, c'est un missionnaire.... La justice des hommes ne peut pas m'atteindre.... je ne relève que de la justice ecclésiastique, et je ne reconnais d'autre autorité que celle de la sainte Église! »

Le comte était couché au fond du bateau, le corps enveloppé d'une vieille couverture, la tête fléchie sur l'épaule du chevalier, agenouillé près de lui. Il avait les traits décomposés, les paupières à demi fermées et la physionomie d'un moribond. Comme on approchait du rivage, il se releva avec effort et dit,

en versant des larmes qu'il ne cherchait plus à cacher :

« Mon neveu, cette terre où nous allons aborder sera mon tombeau.... J'y mourrai de douleur et de regret loin de ma fille.... ma pauvre Hélène!... Quel sort a été le sien!... Sa jeunesse s'est consumée dans le chagrin et l'isolement.... Elle pleurait au fond de sa retraite, tandis que moi j'usais les dernières années de ma vie dans les luttes politiques.... Oh! convictions aveugles, vaines passions, faux enthousiasme, tristes chimères; malheureux ceux qui, comme moi, vous ont tout sacrifié!... Mon neveu, quand je serai mort, vous prendrez ma croix de Saint-Louis.... Je l'ai toujours portée là, sous mon uniforme.... et, si vous retournez en France un jour, vous la remettrez à ma fille....

— Vous ne mourrez pas, monsieur, dit le chevalier navré de douleur; vos forces reviendront dès que vous aurez passé quelques jours à terre; vous savez que c'est là le remède souverain après une pénible traversée. »

Le comte secoua la tête. « A mon âge, on ne peut pas vivre dans l'abandon et la misère, murmura-t-il. Ne me regrettez pas, mon cher chevalier. La mort est bien préférable à la vie qui m'attend ici. »

Quelques moments après, on aborda. Tous les oisifs du pays étaient au débarcadère, où le commandant de la place, accompagné de quelques soldats, attendait les déportés. Il y avait là des figures de toutes les nuances, des hommes de toutes les races, depuis le pâle créole jusqu'au nègre couleur de suie. L'attitude de cette foule n'était nullement

hostile, et, au lieu des clameurs qui les avaient poursuivis à Rochefort, les malheureux déportés entendirent autour d'eux des paroles bienveillantes. Le commandant de la place ayant donné l'ordre de transporter immédiatement les malades, deux nègres soulevèrent le comte sur un brancard; le chevalier marcha près de lui, et Montarieux les suivit. Lorsqu'on eut fait quelques pas, M. de Blanquefort s'agita, et dit d'une voix faible :

« Où allons-nous?

— A l'hôpital, citoyen, » répondit un des soldats de l'escorte.

Le vieux gentilhomme laissa retomber sa tête avec un gémissement, en tournant sur le chevalier un regard où se peignaient l'abattement et le désespoir; puis ses joues blêmirent davantage, ses yeux se fermèrent, et il s'évanouit.

XVI

L'HOSPICE.

Quand le comte reprit connaissance, il fit un mouvement pour se relever, jeta un long regard autour de lui, et referma aussitôt les yeux comme pour prolonger une hallucination, un songe agréable au milieu duquel il s'était éveillé. Il lui avait semblé qu'au lieu d'une lugubre salle d'hôpital, il venait d'apercevoir une petite chambre claire et propre, et qu'il était couché sous des rideaux de mousseline blanche dont les plis épais adoucissaient la lumière du jour. Un instant après, il rouvrit ses paupières appesanties, et cette fois, tressaillant de surprise et de joie, il jeta un léger cri : son rêve était une réalité ; il se trouvait dans une petite pièce arrangée avec recherche, et où tout était disposé pour le bien-être et la tranquillité d'un malade. Le chevalier de Vernègues

était à son chevet, et il y avait de l'autre côté du lit une femme âgée qui portait l'habit des sœurs hospitalières. Cette femme se pencha vers lui et dit en souriant avec bonté :

« Eh bien ! monsieur le comte, comment vous trouvez-vous ? Très-faible, n'est-ce pas ? Avant de me répondre vous allez prendre ceci, s'il vous plaît; c'est un excellent cordial. »

A ces mots, elle approcha du malade la tasse qu'elle avait à la main ; celui-ci but machinalement et murmura, subitement ranimé :

« Merci, ma chère sœur. Ah ! je me sens mieux en effet ! Chevalier, j'ai été bien mal, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, répondit le jeune homme ; mais vous étiez tombé en faiblesse, et pendant près de deux heures vous n'avez pas donné signe de vie.

— Vous avez beaucoup souffert de la faim, reprit la sœur; mais grâces au ciel il y a remède à cela; de bons soins vous auront bientôt rétabli. »

Le comte soupira. Il avait la fièvre et un peu d'exaltation dans les idées. Ses sombres pressentiments l'assaillirent de nouveau, et il commença à parler de sa fille et à désespérer de la revoir jamais.

« Pourquoi vous affliger ainsi, mon cher oncle ? lui dit vivement le chevalier ; il ne serait certes pas impossible que ma cousine vînt nous rejoindre ici.

— Non, non, il n'y faut pas songer ! s'écria le comte avec une véhémence mêlée d'attendrissement. Oh ! ma pauvre chère enfant, j'aime mieux mourir sans avoir le bonheur de la serrer encore une fois dans mes bras que de l'exposer à la fatigue, aux dangers d'une si longue traversée ! je ne la reverrai jamais,

hélas ! Oh ! si du moins j'avais ce portrait que j'emportais autrefois dans mes voyages ! »

Il s'interrompit tout à coup avec un geste d'inexprimable étonnement, presque d'effroi, et murmura les lèvres tremblantes :

« Ma fille ! je perds la raison !... Il semble en ce moment que je la vois, là ! »

Le comte pâlit beaucoup en prononçant ces derniers mots et demeura la main étendue, les yeux fixés sur le miroir placé en face de son lit.

« C'est ma fille, reprit-il d'une voix étranglée ; elle pleure.

— Venez ma cousine, venez ; il vous a vue ! » s'écria le chevalier, en soutenant le comte qui se relevait d'un air égaré.

La sœur hospitalière courut vers la porte et amena Hélène. Il y eut quelques moments de silence ; le père et la fille s'embrassaient et se serraient les mains sans pouvoir parler ; le chevalier était tout hors de lui, et la bonne religieuse pleurait dans son mouchoir à carreaux bleus.

Ce fut M. de Blanquefort qui se remit le premier.

« Ceci n'est pas un songe, une illusion produite par la fièvre, dit-il en considérant Hélène ; ma fille, c'est bien vous. Mais comment se fait-il que je vous retrouve ici ?

— C'est fort simple, mon père, répondit-elle en souriant ; je me suis embarquée à Bordeaux peu de jours après votre départ de Rochefort ; la traversée a été des plus heureuses, et je suis depuis un mois à Cayenne.... depuis un mois j'attends votre arrivée.

— Ma courageuse enfant ! s'écria le comte, tu as

pensé que ton vieux père avait besoin de toi et tu es venue.... Ah ! quelle consolation et quelle joie me donne ta seule présence !... A présent tu ne me quitteras plus.... bientôt j'aurai repris la santé, je le sens.... moi qui avais désespéré de vivre.... moi qu'on portait à l'hôpital malade et moribond.

— C'est à l'hôpital que vous êtes, en effet, monsieur le comte, dit la religieuse avec satisfaction; ne trouvez-vous pas qu'on n'est point mal dans notre établissement? Votre chère fille y demeure depuis son arrivée ; car il n'y a point d'auberges à Cayenne, et il faut loger chez nous ou bien accepter l'hospitalité créole. Plusieurs habitants sont venus offrir leur maison à Mlle de Blanquefort; mais elle a préféré rester avec nous. Notre société lui a plu tout d'abord, et d'ailleurs elle a trouvé chez nous une ancienne connaissance.

— Une personne que vous avez vue au Rocabert, ajouta Hélène, un bon prêtre, M. l'abbé Jansenne....

— Il est là, bien impatient sans doute, de vous présenter son respect, reprit la sœur en tournant les yeux vers la porte.

— Qu'il entre ! je serai heureux de le voir ! » s'écria le comte.

L'abbé parut, conduit par le chevalier de Vernègues, et salua d'un air attendri. Le digne prêtre avait toujours la même figure ouverte et placide, la même tenue. On eût dit qu'il descendait tout droit du Rocabert, après avoir dit sa messe.

« Vous ici, monsieur l'abbé ? s'écria M. de Blanquefort en lui tendant la main. Eh ! comment y êtes-vous venu ?

— J'ai été déporté, monsieur le comte, répondit-il tranquillement; depuis environ cinq mois, je suis dans cette colonie, où j'ai trouvé beaucoup d'autres ecclésiastiques.

— Le Directoire vous a condamné à la déportation, vous prêtre assermenté! dit M. de Blanquefort. Eh! qu'aviez-vous donc fait?... comment étiez-vous devenu suspect?... qu'est-ce qui a motivé votre exil? »

L'abbé Jansenne rougit un peu, baissa les yeux sur les boucles de ses souliers, et dit d'un air d'ingénuité comique :

« J'ai refusé de me marier.... »

Tout le monde, la religieuse elle-même, se prit à rire; l'abbé Jansenne continua sans se déconcerter. « Je ne suis pas fâché d'être venu ici; c'est un bon pays que la Guyane; avec peu de moyens il serait facile d'y faire beaucoup de bien. Je regrette mes pauvres paroissiens, pourtant. Enfin, la volonté de Dieu soit faite!

— C'est monsieur l'abbé qui m'a guidée dans tous mes arrangements, dit Hélène, avec un sentiment de reconnaissance; vous verrez, vous verrez, mon père.

— Oh! je me fie à vous, ma chère Hélène, répondit-il affectueusement; je ne m'inquiète pas de l'avenir. Pourtant nous aurons à peine de quoi vivre peut-être.

— N'en ayez pas souci; vous verrez, répéta Hélène en regardant le vieux prêtre d'un air d'intelligence.

— Soit! repartit M. de Blanquefort; mais, fussé-je réduit à vivre du travail de mes mains, je me trouverais encore heureux. A présent, je ne redoute plus

un affreux abandon ; ma famille est autour de moi et je retrouve aussi un compatriote, un ami.

— Il y a encore ici une autre personne que vous connaissez, dit Mlle de Blanquefort en allant chercher Suzette, qui pleurait d'attendrissement et de joie derrière la porte. L'excellente fille a tout quitté pour me suivre : elle m'a donné des marques sans nombre d'attachement : jamais une plainte, jamais un mouvement de regret.... C'est elle qui m'a soutenue quand j'ai désespéré ; je l'ai trouvée calme et résolue dans les plus mauvais moments. Oui, je lui dois beaucoup, mon père ; elle fait désormais partie de la famille ; elle est mon amie, ma sœur....

— Embrasse-moi, mon enfant, s'écria le comte ; tu es, comme Hélène de Blanquefort, une courageuse et digne créature !

— A présent, monsieur le comte, nous allons, s'il vous plaît, congédier tout le monde, dit la sœur hospitalière en baissant le rideau du lit ; je ne puis vous permettre de parler et de vous agiter ainsi jusqu'à ce soir ; il faut vous reposer un peu.

— Oui, mon père, tâchez de dormir pendant quelques heures, ajouta Hélène ; je ne vous quitte pas. »

L'abbé Jansenne emmena le chevalier ; Suzette les suivit, et la sœur hospitalière s'installa au chevet du lit. Un moment après, le comte reposait tranquillement. Alors Mlle de Blanquefort s'approcha sans bruit de la fenêtre, qui donnait sur une espèce d'enclos où se promenaient les convalescents ; elle regarda à travers le léger treillis qui faisait office de persiennes. Marcellin Montarieux était là : comme tous les autres

déportés, il avait été conduit à l'hôpital en attendant qu'on le transportât à Sinnamari. Hélène attendit que le jeune homme passât devant la fenêtre; quand il fut là, elle lui dit rapidement, à voix basse :

« Monsieur Montarieux, vous recevrez demain la permission de demeurer chez un habitant; partez sans délai avec un nègre qui se présentera de ma part pour vous servir.... Vous vous embarquerez dans son canot, et il vous conduira à une habitation située à quelques lieues de la ville.... C'est l'endroit le plus salubre de la colonie.... La case appartient à de bonnes gens qui vous recevront avec joie.... Vous serez bien, je l'espère.... Ayez bon courage et confiance en l'avenir.... Adieu, maintenant, adieu, monsieur Marcellin. »

Le jeune homme avait appris déjà que Mlle de Blanquefort était à Cayenne; il savait qu'elle habitait un pavillon dépendant de l'hôpital, et depuis le matin il vaguait dans l'enclos avec l'espoir de l'apercevoir un moment. En entendant cette voix aimée qui depuis si longtemps n'avait pas résonné à son oreille, il s'arrêta tout éperdu sous la fenêtre et joignit les mains avec un mouvement passionné de tendresse et de reconnaissance.

« Oh! mademoiselle, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, à Rochefort.... ici encore, vous vous êtes souvenue de moi!... Je devrais vous en remercier à genoux.... »

Elle mit un doigt sur ses lèvres, lui jeta un long regard et se retira en silence: mais il l'avait comprise; il était certain qu'elle l'aimait toujours.

Environ quinze jours plus tard, la famille de Blanquefort quitta Cayenne pour aller s'établir sur une habitation située dans le quartier le moins peuplé de la colonie, au bord de la rivière de Kaw. L'abbé Jansenne et dom Massiot l'accompagnaient. Ce dernier était en convalescence; mais sa santé ne pouvait se raffermir entièrement qu'à condition qu'il quitterait les terres basses où règne une température constamment humide et chaude. Le bon abbé Jansenne, après lui avoir servi de garde-malade l'emmenait avec des précautions infinies, comme un enfant sans volonté, sans force, et dont la débile existence ne tient à ce monde que par un fil.

Dans ce pays sillonné de nombreux cours d'eau et où il n'y a point de routes tracées, tous les voyages se font sur de légères embarcations que des nègres rameurs conduisent avec une adresse singulière dans les passes les plus difficiles. Le canot qui portait la famille exilée vogua tout le jour sur une mer parfaitement calme, et entra aux approches du soir dans les eaux de la rivière.

Le temps était d'une sérénité admirable, et les flots tranquilles de la Kaw reflétaient comme dans un miroir les rives bordées de grands arbres dont les rameaux étaient chargés de longues guirlandes de fleurs. Les tiges souples de cette multitude de lianes suspendues aux arbres séculaires retombaient immobiles entre les branchages, car aucun souffle ne passait au-dessus de la forêt, et la brise dormait sur les vagues aplanies de l'Océan. Ces arcades fleuries recélaient une foule d'oiseaux qui s'envolaient effarouchés par le chant des nègres qui ramaient en

cadence pour remonter le courant du fleuve; c'étaient, avec quelques singes fauves, les seules créatures vivantes que les voyageurs aperçurent d'abord sur les rives de la Kaw.

Hélène était assise à l'avant de l'embarcation auprès de son père, et son regard errait sur ces bords déserts, où l'on ne découvrait encore aucune trace d'habitation. Le comte, frappé d'admiration à la vue de ce paysage riant, si tranquille et si solitaire, dit tout à coup :

« Ma fille, c'est ici qu'il faudrait s'arrêter et planter notre tente : on dirait le pays d'Arcadie, moins les pasteurs. Jamais ! non jamais en aucun lieu du monde je n'ai trouvé un coin de terre aussi beau que celui-ci !

— Regardez là-bas, mon père ! s'écria Hélène en se levant et passant son bras au bras du comte ; voilà votre case, voilà votre domaine.... »

L'embarcation venait de tourner une espèce de cap formé par les sinuosités de la rivière, qui se repliait en cet endroit jusqu'au pied d'une colline au sommet de laquelle on apercevait une habitation couronnée de grands arbres et environnée de terrains cultivés.

« Comment, ma fille, tout cela nous appartient ? s'écria le comte.

— C'est ma dot que j'ai transportée en Amérique, répondit gaiement Hélène ; ce qui n'empêche pas que nous possédions encore en France une maison et un vieux château, le berceau de notre maison....

— J'y renonce ! dit vivement M. de Blanquefort ; j'y renonce pour me faire planteur à la Guyane...

d'établissement ici. Ce quartier est à peu près désert.

— Nous avons un voisin, pourtant! s'écria le comte; ne distinguez-vous pas, de l'autre côté de la rivière, cette case à moitié cachée entre les arbres? Elle est comme celle-ci sur une hauteur, et il y a tout alentour des plantations de café. Voyez-vous, voyez-vous! il y a du monde devant la case.... Savez-vous qui sont ces gens-là, monsieur l'abbé!

— Une famille créole, » répondit le bon prêtre en regardant Hélène, qui revenait et s'était arrêtée derrière son père, une main appuyée sur l'épaule du vieux gentilhomme.

Après un silence, l'abbé ajouta :

« Ces braves gens ont donné l'hospitalité à un déporté; M. Marcellin Montarieux demeure chez eux.

— Je serai charmé de le voir quelquefois, » répondit simplement le comte.

La main d'Hélène pesa faiblement sur l'épaule de M. de Blanquefort; ce fut comme un geste imperceptible de tendresse, de reconnaissance vive et spontanée; puis la jeune fille se retira en silence.

Dom Massiot jeta un soupir et murmura, au grand étonnement de chacun :

« A tout pécheur miséricorde! »

L'abbé Jansenne leva les mains au ciel avec un mouvement de reconnaissance et de joie, comme pour lui rendre grâce de la plus éclatante conversion; puis, se rapprochant du vieux moine, il lui dit avec une expression ineffable d'affection et de sollicitude :

« Allons! mon révérend père, venez prendre un

peu de repos; voici le soir, et on ne doit pas permettre aux convalescents de voir les étoiles, vous le savez.... Rentrez, je vous ferai compagnie si vous ne dormez pas. »

Dom Massiot se laissa emmener docilement, et le chevalier de Vernègues, resté seul avec le comte, lui dit avec un profond sentiment de joie :

« Mon cher oncle, c'en est fait, nous voilà au port après la tempête et le naufrage.... Il me semble que vous n'avez rien à regretter désormais.... Quant à moi, je confesse que je me conforme volontiers à mon sort.... J'aime mieux être planteur à la Guyane que chevalier de Malte...

— J'espérais faire mieux pour vous, mon neveu; mais vous voyez!... dit le comte avec un faible soupir.

— Je ne regrette rien! répondit vivement le jeune homme. Ne suis-je pas toujours de la famille? J'aime Hélène comme ma sœur.

— Ah! tant mieux! » dit le comte. Puis il ajouta d'un air de satisfaction intime : « Elle est toujours belle, ma fille!...

— Oui, dit le chevalier avec intention, aussi belle que lorsqu'elle était à la villa Marini.

— Ces pauvres Montarieux! » murmura M. de Blanquefort avec une sorte d'attendrissement!



L'histoire de toutes ces personnes éprouvées par de si longues vicissitudes finit là : il n'y a pas lieu de raconter les circonstances fort simples du mariage

d'Hélène de Blanquefort avec Marcellin Montarieux. Un événement moins prévu arriva quelques mois plus tard dans cette famille : le chevalier de Vernègues épousa, avec l'agrément de son oncle, la petite Suzette. A la vérité, ce ne fut point là une mésalliance : grâce à ses cheveux blonds, à son teint de lis, l'humble jeune fille appartenait à la fine fleur de l'aristocratie créole ; elle portait, en quelque sorte, ses parchemins sur son visage ; dans les colonies, les titres sont faciles à vérifier ; tous les individus de pure race blanche sont nobles de fait et de droit.

Les proscrits vécurent heureux sur ce coin de terre où la Providence les avait jetés. Jamais les passions politiques ne se ravivèrent dans leur âme : les planteurs de la Guyane oublièrent leurs opinions. Pourtant, après la chute de l'Empire, lorsque la nouvelle du retour des Bourbons arriva dans la colonie, le comte de Blanquefort mit une cocarde blanche à son chapeau et porta durant quelques jours sa croix de Saint-Louis. Parfois aussi il disait en s'attendrissant :

« Ah ! si dom Massiot vivait encore ! nous ferions ensemble le voyage de France ! mais le digne homme serait mort de joie en apprenant ces événements miraculeux !

— En France ! murmurait Hélène en regardant son mari ; j'y serais volontiers retournée quand ma bonne marraine vivait encore.... mais à présent il n'y a plus personne au Rocabert.... Restons où nous avons vécu si heureux, restons ici toujours ! »

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET CIE
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SYDONIE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET CIE
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SYDONIE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
1858

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET CIE
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

SYDONIE

PAR

Mme CHARLES REYBAUD

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

SYDONIE.

I

Sur la côte occidentale de notre ancienne colonie de Saint-Domingue, entre Saint-Marc et les Gonaïves, l'on aperçoit, à deux lieues environ de la plage où les eaux tranquilles de l'Esterre se mêlent aux flots salés de l'Océan, une svelte colonne dont le fût décapité domine

une masse de décombres et semble un cénotaphe élevé à la mémoire de ceux qui habitèrent jadis ces lieux dévastés. Au delà de cette blanche aiguille qui se détache sur la verdure noirâtre des sassafras et des limoniers sauvages, gisent les ruines d'une vaste habitation. La façade, en partie écroulée, est festonnée de lianes qui pendent et se balancent devant les fenêtres béantes, à travers lesquelles on aperçoit des pavés de marbre, des lambris ensevelis sous le feuillage des plantes rudérales, et l'arceau surbaissé d'une voûte qui s'ouvre à fleur de terre au fond du corps de logis principal. En avant de la colonne, qui seule est restée debout, sur l'emplacement du péristyle, on reconnaît la terrasse, bordée de tamarins, au-dessous de laquelle s'étendait autrefois un jardin dessiné dans le goût français, orné de cascades artificielles, et coupé par des allées d'arbres indigènes taillés comme les tilleuls de Versailles. Sous les halliers qui couvrent aujourd'hui ce terrain, l'on retrouve encore quelques traces des anciennes cultures; les plantes d'Europe s'y sont propagées naturellement; le

lis royal, la tubéreuse embaumée, s'épanouissent à l'ombre du mapou blanc, des ketmies dont la fleur gigantesque ressemble à un lambeau de pourpre, et l'on respire, en traversant ces lieux déserts, comme un parfum de la mère patrie, qui se mêle aux aromes violents de la flore tropicale. L'Esterre roule ses eaux indolentes au pied de ces sauvages bosquets, qu'elle inonde dans la saison des pluies, et l'éternelle verdure de ses rives trace une ligne sinueuse et sombre à travers les savanes qui se déploient jusqu'à l'horizon. Au nord s'élèvent les montagnes du Chaos, dont les pics inaccessibles marquaient naguère la frontière espagnole; sous ces masses calcinées et coupées de gorges profondes, l'on aperçoit le fort démantelé de la Crête-à-Pierrot et les cimes ombreuses du morne de la Tranquillité. Vers l'ouest la plaine s'abaisse, par une pente insensible, jusqu'au rivage, et les nappes bleues de l'Océan miroitent au fond de ce paysage solitaire, dont aucune expression ne peut rendre le calme, la tristesse et la magnificence.

Ces champs silencieux, ces décombres for-

maient, avant les désastres de Saint-Domingue, le domaine d'une famille d'anciens créoles dont l'établissement sur les bords de l'Esterre remontait aux premiers temps de la colonie. Contre l'usage des riches colons, les Kernadec ne dépensaient point leurs immenses revenus dans la métropole ; ils se contentaient de vivre en grands seigneurs sur leur habitation, et d'y perpétuer de père en fils les fastueuses traditions de la société créole. Vers la fin du dernier siècle, cette opulente maison n'était plus représentée que par le baron de Kernadec, lequel n'avait qu'une fille, destinée à recueillir un jour une des plus grandes fortunes de la colonie.

A l'époque où s'accomplirent les événements que nous allons raconter, Mlle de Kernadec avait dix-sept ans. C'était une jeune fille d'un caractère simple et sincère, d'une âme tendre, d'un esprit naïf et réfléchi. Elle était vive et enjouée par accès, mais plus ordinairement sérieuse avec une nuance de mélancolie. Sa figure offrait le type rare et charmant de la grâce créole unie aux formes pures et développées des

anciennes races. Elle tenait de sa mère, qui était Anglaise, une longue chevelure blonde, un teint éblouissant, des yeux bleus dont le regard était à la fois fier et timide, riant et rêveur. Sa mère était morte jeune; elle ne l'avait point connue, et elle avait passé sa première enfance sur les genoux d'une belle négresse yolof, sa nourrice, et d'une demi-douzaine de berceuses qui prévenaient, adoraient ses moindres caprices. L'aveugle complaisance, la soumission sans bornes de ces femmes esclaves, auraient gâté peut-être un naturel moins heureux; mais cette influence fut nulle pour Sydonie; elle demeura ce que Dieu l'avait faite, un être faible et charmant, une angélique créature qui, sûre de l'obéissance passive de tout ce qui l'environnait, ne commanda jamais d'une voix impérieuse ni d'un geste altier à ses humbles esclaves.

Plus tard, une gouvernante française fut appelée à diriger l'éducation de la jeune héritière. Mlle Benoît avait vécu à Paris dans le meilleur monde, elle avait été lectrice et demoiselle de compagnie d'une dame de la cour;

à défaut de science et de talents, elle possédait un ton parfait, un esprit aisé, naturel, et cette facilité d'humeur, cette aménité, qui rendent si agréables les relations ordinaires de la vie. Ce qu'elle pouvait enseigner surtout, ce qu'elle apprit à son élève, c'était l'art d'être aimable, c'était l'irrésistible séduction de la beauté unie à la distinction, à la noblesse des manières et du langage.

Le baron de Kernadec, le jeune père de cette charmante fille, était un homme aimable et élégant; on aurait pu lui reprocher peut-être une sorte de frivolité, de paresse d'esprit qui le rendaient incapable d'application même pour les choses qui lui plaisaient le plus. Admirablement doué, comme presque tous les créoles, il ne possédait aucune instruction, et la vivacité de son intelligence suppléait seule à ce défaut de connaissances acquises. Sa position de fortune, l'habitude d'une autorité absolue, lui avaient donné de la décision et même une certaine hauteur; mais à travers cette dignité de maintien perçait une grande bonhomie. Il n'y avait d'ailleurs en lui rien de profond que

son amour pour sa fille ; il l'aimait avec toutes les faiblesses, toutes les admirations du père le plus tendre et le plus orgueilleux. Dans la crainte de lui donner une marâtre, il avait renoncé à se remarier ; et depuis que la gracieuse enfant qui faisait son bonheur et sa joie était devenue une belle jeune fille, son unique préoccupation était de lui choisir un mari, de trouver un homme digne de posséder ce précieux trésor. Tout ce qu'il y avait de jeunes gens à marier dans l'aristocratie coloniale tournait les yeux vers la belle héritière, plusieurs s'étaient présentés déjà ; mais le baron avait secrètement formé d'autres projets et cherché ailleurs celui auquel il voulait donner la main de sa fille.

Celle-ci ignorait cependant ses intentions ; comme toutes les jeunes personnes dont le cœur est libre et l'existence heureuse, elle vivait insouciante de l'avenir, confiante en sa destinée, et se reposant sur ceux qui l'aimaient du soin de son bonheur. Une fois seulement son père lui avait indirectement annoncé ses projets et avait sondé vaguement ses disposi-

tions : c'était un soir à table ; contre l'ordinaire, aucun convive étranger n'était assis à ce somptueux couvert, et l'on soupait tout à fait en famille. Sydonie était seule en face du baron et de Mlle Benoît; et comme elle déclara en riant qu'elle allait, pour la symétrie, faire mettre à sa droite Pallas, une petite guenon fort gentille qui se servait de la fourchette et se comportait en société comme une demoiselle bien élevée, le baron s'écria d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux :

« C'est choquant, en effet, le triangle que nous formons autour de cette table; il faut décidément qu'avant la fin de l'année qui va commencer nous ayons, en famille, un quatrième convive ; qu'en dis-tu, Sydonie ?

— Moi, mon père ! je dis que rien ne presse, répondit-elle du même ton; il sera toujours temps de se décider; en attendant, Pallas va avoir l'honneur de souper avec nous. »

Le premier jour de cette année 1791, qui fut si fatale à la colonie, un mouvement inaccou-

tumé régnait dès le matin dans l'habitation Kernadec. Les esclaves attachés au service intérieur allaient et venaient avec une activité joyeuse, comme des enfants que l'idée d'un plaisir, d'une récompense, réveille de leur nonchalance habituelle. Il s'agissait d'une fête à laquelle ils prenaient tous part, car personne n'était oublié dans la distribution des étrennes. Les huit cents noirs d'atelier, dont les cases formaient un village près de la sucrerie, étaient déjà réunis en bel ordre sous les cocotiers qui ombrageaient l'espèce de place où ils se divertissaient et dansaient le bamboula les jours de fête. Chaque escouade marchait sous les ordres d'un commandeur, lequel était aussi un esclave, quoique le maître l'eût investi d'une certaine autorité. Le géreur, l'économe, l'ingénieur, et quelques autres blancs attachés à la sucrerie, attendaient sur la terrasse le moment de présenter leurs vœux et leurs compliments de nouvelle année à M. de Kernadec et à sa fille.

Le baron achevait de se faire coiffer par son valet de chambre français, tandis qu'un do-

mestique noir déployait l'habit de taffetas brodé et la culotte courte qui, dans ce jour solennel, devaient remplacer le pantalon large et la simple veste de toile blanche.

Pendant que le baron terminait cette toilette de cérémonie, Mlle Benoît passa dans la chambre de son élève. Elle entra d'un pas furtif, en faisant signe aux mulâtresses, qui attendaient le réveil de leur jeune maîtresse, de se retirer, et déposa sur la toilette un petit tableau qu'elle apportait mystérieusement; après l'avoir arrangé de manière à frapper d'abord les regards de Sydonie, elle se tourna vers le lit, et murmura, en considérant à travers les rideaux de gaze cette tête d'ange qui reposait encore mollement endormie :

« Que Dieu comble sa vie de toutes les prospérités! que sa destinée soit aussi heureuse que la mienne a été triste et isolée jusqu'au moment où la Providence m'a amenée ici! »

Jamais vœu plus fervent ne sortit d'un cœur

plus dévoué et plus sincère. La vieille fille, exilée à l'autre extrémité du monde, dans une famille étrangère, s'était attachée à son élève avec la tendresse infinie d'une âme que l'absence et la mort ont privée de tous les autres objets de son affection, et Mlle de Kernadec avait véritablement retrouvé en elle les soins et l'amour d'une mère.

Elle s'approcha, écarta le léger rideau, et dit à demi-voix :

« Bonjour, ma Sydonie! »

La jeune fille s'éveilla en souriant, et tourna vers elle son doux visage encore alangui par le sommeil.

« Mon cœur, je veux être la première à vous embrasser aujourd'hui, dit Mlle Benoît en la serrant contre son sein. Puisse l'année qui commence être aussi sereine, aussi heureuse que toutes les autres années que vous avez déjà passées en ce monde!

— Je suis sûre que vos vœux seront exau-

cés, ma bonne amie, répondit Sydonie en lui passant ses bràs autour du cou avec un geste caressant et naïf; avant de m'endormir j'ai bien prié Dieu pour vous, pour mon père, pour moi, et il nous enverra à tous beaucoup de bonheur.

— Je ne lui demande que celui de vivre et de mourir près de vous, ma chère enfant, dit Mlle Benoît en serrant entre ses mains pâles et amaigries par l'âge les mains charmantes de Sydonie.

— Eh! ma bonne amie, répliqua la jeune fille avec une gaieté mêlée d'attendrissement, c'était inutile, puisqu'il ne peut pas vous manquer; moi, je n'ai pas songé à demander à Dieu ce bonheur-là : est-ce qu'il ne nous l'a pas accordé pour toujours! »

. . . .

En parlant ainsi, elle avait machinalement tourné les yeux vers la toilette où Mlle Benoît avait placé le tableau.

« Oh! voilà mes étrennes! s'écria-t-elle avec une joyeuse surprise. C'est le tableau auquel

vous travailliez en cachette, ma bonne amie. Qu'il est joli! que je suis contente!

Mlle Benoît apporta le cadre et le plaça sur le lit.

« Que c'est joli! répéta Sydonie avec une sorte de ravissement. Quelle heureuse idée d'avoir ainsi réuni nos portraits, tout ce que j'aime au monde, près de moi, dans ce bosquet où je me plais tant! Tenez, ma bonne amie, il faut que je vous embrasse aussi en peinture pour ce charmant cadeau du jour de l'an. »

Elle envoya en souriant un baiser à la figure de Mlle Benoît qui s'était représentée dans un coin du tableau, et se reprit à le considérer avec admiration. C'était en effet un petit chef-d'œuvre. Le baron, en costume de planteur, était assis sous les ombrages du jardin et semblait écouter Sydonie, qui, penchée sur son épaule, lui montrait un bouquet de jasmin de Goa qu'elle venait de cueillir; le visage pâle,

doux et fatigué de Mlle Benoît, apparaissait timidement derrière ce groupe; au fond l'on apercevait la façade de l'habitation, la légère colonnade qui soutenait le péristyle, et dans le lointain, les cimes bleuâtres des montagnes du Chaos.

« Cette peinture, vous la conserverez toujours, mon enfant, dit Mlle Benoît avec un attendrissement mélancolique; elle vous rappellera votre vieille amie : chaque fois que vos yeux s'arrêteront sur ce tableau, vous songerez à celle qui vous aima uniquement sur la terre. »

Cette vague allusion aux séparations douloureuses que les lois de la nature rendent inévitables frappa Sydonie; des larmes voilèrent son regard, et elle murmura en appuyant son front à l'épaule de Mlle Benoît :

« Oh! je suis triste à présent! »

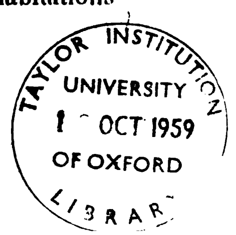
— Allons, c'est moi qui suis folle avec mes idées mélancoliques, s'écria la bonne institutrice; est-ce qu'il est permis d'être triste

aujourd'hui ! Mon ange, vite, levez-vous, tout le monde est déjà sur pied dans l'habitation ; venez donner et recevoir vos étrennes.

— Mon père sera bien content quand il verra celles que j'ai déjà reçues, » dit Sydonie en jetant encore un regard sur le cadre placé au pied du lit.

Les mulâtresses qui la servaient entrèrent alors et commencèrent à l'habiller. L'indolente créole, renversée au dossier de son siége, se laissait vêtir comme un enfant. L'une des mulâtresses releva ses longs cheveux sous un peigne d'écaille, et y mêla des nœuds de rubans; une autre lui chaussa des bas dont le réseau ressemblait à une fine dentelle, et des souliers de taffetas qu'elle ne portait qu'une matinée; une troisième déploya sa robe de linon brodé ; toutes s'empressaient autour d'elle et sur un signe, un regard, prévenaient sa volonté.

C'était un ravissant tableau que Mlle Benoît aurait dû reproduire aussi sur la toile. Rien dans le luxe, le confort de nos habitations



appropriées à une température rigoureuse, ne peut donner une idée de l'arrangement de cette chambre où tout était disposé de manière à entretenir une perpétuelle fraîcheur. Les murs étaient revêtus d'un stuc brillant qui avait l'éclat et le poli du marbre; des nattes, si finement tressées qu'elles imitaient nos tissus, remplaçaient les tapis, et les siéges étaient recouverts en cuir brodé comme les riches soieries de la Chine. Trois larges fenêtres, devant lesquelles s'abaissait, en guise de jalousie, un treillis de jonc bariolé de vives couleurs, donnaient passage à la brise, dont le souffle frais murmurait continuellement contre les lambris. Le plafond peint en bleu représentait, d'après les procédés naïfs de la peinture chinoise, un ciel peuplé de papillons et d'oiseaux qui voltigeaient autour des étoiles. De grands vases de porcelaine du Japon, placés dans les encoignures, contenaient des gerbes de fleurs choisies parmi les espèces qui s'épanouissent dans l'ombre et n'exhalent que de faibles parfums. Les flots de gaze qui retombaient autour du lit laissaient apercevoir la croix et le bénitier de

cristal attachés au chevet. Une magnifique toilette, que le baron avait fait venir de Paris, était dressée au milieu de la chambre; ce meuble, qui contrastait avec la décoration de l'appartement, en complétait l'élégance : c'était comme un échantillon du luxe de la vieille Europe au milieu de l'opulence créole, et Mlle de Kernadec y attachait un certain prix; elle s'en approchait dès qu'elle était éveillée; la glace, qui était destinée à réfléchir la jolie tête poudrée et fardée, les riches atours de quelque grande dame de la cour de Marie-Antoinette, reflétait chaque jour dans son cristal limpide les traits purs et charmants, le teint naturel, les blonds cheveux de la jeune créole; elle s'y mirait avec une coquetterie ingénue et parfois se souriait à elle-même, contente mais non pas vaine de sa beauté.

Ce jour-là, lorsqu'elle se leva dans sa blanche parure, coiffée avec des rubans bleus dans ses cheveux, Mlle Benoît se prit à sourire et à la comparer aux blondes héroïnes des romans qu'elle aimait, à la douce Virginie, à la belle Clarisse Harlowe.

M. de Kernadec s'était déjà rendu dans la vaste pièce qu'on appelait la galerie, et qui précédait le salon de réception. Les employés attachés à la sucrerie avaient été admis et attendaient le moment de présenter leurs hommages à Mlle de Kernadec. La plupart étaient des Européens que la certitude d'amasser rapidement une petite fortune avait amenés aux colonies, et qui remplissaient leurs fonctions avec le zèle intéressé, la bonne volonté infatigable d'agents largements salariés. Aucun d'entre eux ne vivait dans l'intimité de la famille de Kernadec, ils avaient un logement à part sur la sucrerie; mais à certains jours le baron les recevait à sa table, et en toute occasion il les traitait d'égal à égal : la seule couleur de leur peau assignait leur rang et les tirait de la classe subalterne.

Au dehors l'on entendait un murmure confus de voix et le son rauque des kakois et des tambours; c'étaient les esclaves d'atelier, avec leur musique africaine en tête, qui préludaient au bamboula et frappaient le sol de la terrasse de leurs joyeux trépignements.

Sydonie entra dans la galerie, et alla se jeter dans les bras de son père en murmurant d'une voix émue ses compliments de bonne année. Le baron la serra contre son cœur avec un inexprimable sentiment de tendresse, et la retenant inclinée il lui passa au cou un collier de brillants; puis il la releva et dit en la considérant d'un regard charmé :

« Ma Sydonie, tu n'avais que des pierreries de couleur; voici des diamants; ils te vont à ravir. »

Mlle de Kernadec jeta un coup d'œil sur ce riche cadeau et fit un petit geste de remerciement; puis passant ses bras au cou du baron, elle lui dit d'un ton à la fois caressant et grave :

« Mon père, je vais vous demander encore quelque chose pour mes étrennes, une chose que je désire extrêmement.

» Tu l'auras, mon enfant, s'écria le baron; parle, que veux-tu?

— Je veux la grâce de l'esclave qui est au

cachot, répondit-elle, je veux que vous lui pardonniez.

— Sais-tu, mon enfant, ce que tu me demandes? dit le baron à voix basse, d'un air surpris et soucieux; il ne s'agit pas d'une faute ordinaire....

— Il s'agit d'un châtiment terrible.... d'une chose qui n'est jamais arrivée ici, interrompit Mlle de Kernadec les larmes aux yeux; ce pauvre esclave doit mourir.... et c'est demain.... Mon père, mon père.... ne laissez pas s'accomplir une chose si horrible.... Rendez la vie à ce malheureux. Dieu ne veut pas qu'on dispose ainsi de ses créatures; il récompensera votre miséricorde.... Grâce! je vous en conjure, je vous en supplie à genoux.... »

Le baron, fort ému des larmes de sa fille, la serrait dans ses bras en la suppliant de se calmer; mais il hésitait à lui accorder la grâce qu'elle sollicitait si vivement, et semblait péniblement affecté. Il faut l'avouer, à ses yeux la mort de l'esclave condamné n'était pas un fait de grande importance, et il était bien plus

touché des pleurs de Sydonie que du sort de ce malheureux. Sa commisération n'était point mêlée de cette sympathie que nous inspirent les souffrances de nos semblables, et la bonté, la générosité naturelle de son cœur ne se réveillaient pas comme à l'aspect d'une autre infortune : c'était le préjugé du sang et de la couleur qui était devenu chez lui, comme chez tous les créoles, un sentiment naturel. Mlle de Kernadec, élevée dans les mêmes idées, les partageait sans examen ; à ses yeux un nègre n'était pas un homme ; mais elle avait horreur du sang, et la mort d'un individu de cette race dégradée n'était pas pour elle un fait sans importance ; elle ne mettait point en doute le droit qu'on avait de le condamner, elle n'accusait point d'injustice et de cruauté ceux qui avaient prononcé son arrêt ; mais, touchée d'une pitié profonde, elle voulait le sauver, elle avait résolu d'empêcher son supplice.

« Mon père, dit-elle avec un accent indicible de prière, de reproche, de suppliante tristesse, vous vous taisez ! vous balancez ! et pourtant

ce que je vous demande est en votre pouvoir! »

Le baron hochait la tête d'un air affligé, irrésolu; évidemment les supplications de Sydonie lui causaient plus d'embarras qu'elles ne lui inspiraient de pitié pour le malheureux esclave dont elle lui demandait la vie, et au fond de l'âme il était fort irrité qu'on l'eût instruite de sa condamnation. Enfin, ne sachant comment la consoler et lui ôter cette idée, il se tourna brusquement vers le groupe des employés, qui se tenait à distance, ne comprenant rien à cette scène dont ils n'avaient pas entendu un mot, et faisant signe au géreur de s'approcher, il lui dit:

« Savez-vous, monsieur Fantin, ce que ma fille me demande pour ses étrennes? La grâce d'Youna. Et, ma foi! je crois que je vais la lui accorder. »

A ce mot le géreur devint pâle comme la mort, sa figure prit une expression sinistre,

une colère contenue et mêlée d'effroi faisait frémir ses lèvres minces et blêmes. Il s'inclina et dit d'un ton à la fois humble et rogue :

« Vous êtes le maître, monsieur le baron ; je me permettrai seulement de vous faire observer qu'il ne s'agit point d'un coupable ordinaire, ni d'un crime comme il s'en commet tous les jours sur les habitations....

— Je le sais, interrompit M. de Kernadec ; il ne s'agit ni d'un vol, ni d'une rixe ; le fait est plus grave, il a été question de complot, de révolte. Mais sérieusement, nous n'avons plus aucune crainte ; on retiendra ce misérable au cachot pendant quelques mois.

— Retenir Youna ! s'écria le géreur avec une espèce d'éclat de rire ; mais, monsieur le baron, malgré la plus étroite surveillance, il ne se passera pas huit jours qu'il n'ait gagné les mornes, d'où il redescendra quand il lui plaira afin de marauder sur l'habitation et de guetter le moment de commettre un nouveau crime. Pour un tel scélérat il n'y a qu'une pri-

son sûre : c'est celle-là, ajouta-t-il en montrant la terre du pied; vous ne voulez pas l'y enfermer, monsieur le baron; vous allez ouvrir la cage à une bête féroce; je sais bien sur qui elle se jettera d'abord.

— On vous a rapporté des menaces de cet esclave, monsieur Fantin? demanda froidement le baron.

— Il m'a déclaré à moi-même qu'il me tuerait, répondit le géreur non moins tranquillement; je me tiendrai sur mes gardes, l'occasion ne se présentera pas de sitôt; mais l'on sait de quelle patience cette race-là est capable.

— Je ne veux pas exposer votre vie, monsieur Fantin; dit le baron redevenu soucieux, ma fille ne le veut pas non plus....

— Ce n'est pas seulement de ma propre sécurité qu'il s'agit, reprit le géreur; c'est de la vôtre, c'est de celle de votre famille, monsieur le baron. Cet esclave est soupçonné d'une tentative d'incendie; depuis longtemps je le faisais surveiller, c'était pour moi un continuel embarras.

— Vous en serez délivré, décidément il le faut! » lui dit à voix basse M. de Kernadec.

Sydonie, consternée de cette espèce d'explication, gardait le silence : ce qu'elle venait d'entendre l'épouvantait; elle entrevoyait vaguement des dangers auxquels elle n'avait jamais songé, et elle s'appuyait tremblante au bras de son père, tandis que les employés de la sucrerie venait l'un après l'autre la saluer cérémonieusement et lui répéter leur compliment banal.

Le baron, déjà distrait de l'impression pénible que lui avait causée cette petite scène, emmena doucement sa fille vers la porte de la terrasse, où l'on avait déposé deux immenses bannes remplies d'habillements. Il s'agissait de faire un cadeau à chaque esclave; et comme il y en avait à peu près huit cents sur l'habitation, c'était une munificence quasi royale. Lorsque Sydonie parut sous le péristyle, elle fut saluée par des acclamations qui n'ont pas d'équivalent dans notre langue. Les nègres, expansifs et bruyants comme des enfants, témoignaient

leur allégresse par des cris effroyables et une pantomime extravagante; la plupart dansaient à leur mode africaine, sans lever les pieds et avec des contorsions qui témoignaient avantageusement de la souplesse de leurs reins et de leurs jarrets. Ces visages, animés par la joie, offraient un échantillon de toutes les nuances de l'épiderme humain, sauf le blanc incarnat des enfants de la vieille Europe; mais les Congos couleur de suie et les Yolofs d'un noir d'ébène étaient en majorité.

Un des commandeurs, vieux nègre créole, né sur l'habitation, s'avança jusqu'au perron. Alors M. de Kernadec lui dit en élevant la voix et en montrant les monceaux de vêtements enfermés dans les bannes :

« Voici les étrennes de Mlle de Kernadec; il y en a pour tout le monde. Alcindor, je te charge de la distribution. »

Les cris de joie mêlés au son des tambours et au bruit des kakois firent trembler l'habitation. Certainement la formidable harmonie des

trompettes de Jéricho n'était pas plus étourdissante. La noire cohorte reforma ensuite ses lignes et retourna en bel ordre vers les cases.

« Ces pauvres nègres! dit Mlle de Kernadec en les suivant du regard, ils ne sont pas méchants; ils nous aiment!

— Oui, aujourd'hui qu'ils ont reçu leurs étrennes, » murmura le géreur entre ses dents.



II

Vers midi, lorsque le soleil au plus haut de son cours embrasa les cieux d'une éblouissante lumière, tout bruit et tout mouvement cessa dans l'habitation, comme si la nuit tranquille et noire eût remplacé le jour. A cette heure brûlante les blancs, énervés, assoupis, repo-

saient ordinairement dans leurs vastes chambres ouvertes à la brise. Les esclaves du service intérieur abandonnaient aussi leurs occupations. C'étaient pour la plupart des mulâtres sur lesquels cette atmosphère brûlante agissait faiblement; et la paresse, bien plus que l'influence de la température, causait leur inaction. Les nègres, au contraire, que la moindre fraîcheur crispe et transit, se baignaient pour ainsi dire dans les rayons du soleil et s'ébattaient sur la petite savane plantée de cocotiers qu'environnaient leurs cases.

Mlle de Kernadec, retirée dans sa chambre, ne dormait pas cependant. La tête appuyée sur ses frais oreillers, elle agitait avec un geste nonchalant un éventail de la Chine, ou jouait d'un air pensif avec le magnifique collier qu'elle avait roulé autour de son bras d'ivoire.

C'était la fatale sentence qu'elle n'avait pu faire révoquer qui causait sa préoccupation; elle ne pouvait éloigner de sa pensée cette image horrible, et ne prêtait qu'une vague attention aux paroles de Mlle Benoît, qui, assise

à ses côtés, tâchait de la distraire et de l'égayer. La bonne demoiselle lui parlait d'une fête projetée par le baron. Tout à coup Sydonie l'interrompit en lui disant :

« C'est une chose bien cruelle, n'est-ce pas, d'ôter la vie à un homme, même à un nègre?

— Il y a des cas où c'est une affreuse nécessité, répondit Mlle Benoît avec une pénible émotion. Ma chère Sydonie! vous avez fait tout ce que vous avez pu pour sauver cet homme; c'était impossible; il n'y faut plus songer.

— Non, je n'ai pas fait peut-être tout ce que je pouvais, tout ce que je devais, interrompit Mlle de Kernadec; qui sait si les craintes du géreur sont fondées et si ce malheureux est aussi dangereux, aussi méchant qu'on le croit? M. Fantin est comme tous les Européens qui viennent aux colonies; il redoute, il déteste les noirs, et n'hésite jamais quand il s'agit de les punir.

— C'est vrai, répondit Mlle Benoît en soupi-

rant, et cela fait frémir de songer qu'on n'essayera même pas de savoir si cet esclave est capable de repentir.

— Je vais trouver mon père, interrompit Mlle de Kernadec avec agitation; il faut que je lui parle encore. »

Puis, comme frappée d'une idée soudaine, elle ajouta :

« Mais, non, ce n'est pas cela que je dois faire; M. Fantin sera encore là pour répéter la même chose, et mon père ne démêlera pas la vérité. Je peux parler moi-même au condamné. Dieu, qui voit ma bonne intention, me donnera assez de pénétration et de prudence pour juger les sentiments et les dispositions de cette âme qui est si près de paraître devant lui. Ma chère demoiselle Benoît, venez, venez avec moi, je vous en conjure. »

Elle s'était levée vivement à ces mots et avait jeté sur sur ses épaules un fichu de soie des Indes. Au lieu de chapeau, elle noua autour de

sa tête un madras bariolé, et prit pour s'abriter du soleil un léger parasol.

« Chère enfant, dit l'institutrice, je suis prête à vous accompagner; mais cette généreuse action est au-dessus de vos forces peut-être. C'est un triste spectacle que vous allez chercher; la vue de cet homme vous fera frémir....

— N'importe, je ne reculerai pas, » répondit Mlle de Kernadec. Et, après avoir un instant réfléchi, elle ajouta avec conviction : « Oui, je sais ce qu'il faudra dire à ce malheureux; personne, j'en suis certaine, ne lui parlerait comme moi. Mon père est la bonté même; mais tout ce que Dieu m'inspire en ce moment ne se présenterait pas à sa pensée, et d'ailleurs les hommes les meilleurs n'ont pas l'âme compatissante comme nous autres femmes.

— Eh! bien, mon enfant, suivons votre généreuse inspiration, s'écria Mlle Benoît. M. le baron se serait peut-être opposé à cette bonne œuvre; mais je suis sûre qu'il ne vous blâmera pas lorsqu'elle sera accomplie. »

L'endroit qu'on appelait la prison était un petit édifice en maçonnerie situé derrière le moulin à sucre et à quelques centaines de pas de l'habitation. Son aspect ne répondait pas à l'idée que nous nous faisons d'un lieu de réclusion; ce n'était à proprement parler qu'une grande salle basse, où l'air et le jour pénétraient de toutes parts, et dont la porte n'était pas toujours exactement fermée. Il semblait d'abord qu'il était facile de s'échapper à travers de si faibles obstacles; mais l'on avait trouvé pour garder les prisonniers un moyen plus sûr que les serrures et les verrous : leurs pieds enfermés dans un cep ne pouvaient exécuter aucun mouvement et étaient cloués au sol, aussi lourds, aussi impuissants que s'ils eussent été de pierre; le captif retenu par ce redoutable engin n'avait plus besoin d'être autrement renfermé et surveillé.

Mlle de Kernadec, accompagnée seulement de sa vieille amie, sortit de l'habitation sans réveiller les esclaves qui faisaient la sieste sur les degrés de marbre du perron. Au dehors, l'air était embrasé; un silence profond

régnait sous les bosquets du jardin, et les fleurs inclinaient leur tête languissante sous les feuilles immobiles. Par moments la brise de la mer luttait faiblement contre cette chaleur torride et faisait frissonner les longues palmes de l'avoira de Guinée. Du côté des cases l'on entendait le bruit sourd des tambours et les cris confus des nègres qui dansaient le bamboula et la chica sous les cocotiers.

Aux colonies, une course de trois cents pas est une fatigue excessive. Lorsque Sydonie arriva près de la prison, sa poitrine était haletante, et une nuance d'un rose vif s'étendait sur sa joue en feu. A son aspect, le nègre qui servait de geôlier sortit précipitamment de la guérite où il se tenait nuit et jour, et attendit ses ordres d'un air stupéfait.

« Je veux entrer dans la prison, lui dit Sydonie; ouvre la porte. »

Le nègre obéit en murmurant quelques exclamations dans son patois créole. C'était un

Congo d'assez petite taille, trapu, d'un noir fuligineux, d'une figure hideuse. En passant devant lui, Mlle de Kernadec détourna la tête : elle savait qu'il cumulait les fonctions d'exécuteur avec celles de geôlier, et que c'était lui qui mettait aux quatre piquets les esclaves condamnés au fouet par le géreur. Lorsqu'il eut poussé le lourd battant de la porte, il jeta un coup d'œil dans la prison comme pour s'assurer que le captif n'avait pas bougé, et s'adressant à Mlle de Kernadec, il dit sans oser lever sur elle son regard sinistre :

« Maîtresse, n'approchez pas du prisonnier; ne vous mettez pas à la portée de son bras, quoiqu'il soit solidement attaché.... il a failli me tuer ce matin. »

Ce fut avec un sentiment inexprimable de terreur et de pitié que Mlle de Kernadec pénétra dans ce triste séjour, où le condamné attendait l'heure fatale; son cœur se serra en apercevant ce malheureux; elle s'appuya sur Mlle Benoît, car ses genoux tremblaient, et ob-

serva un moment en silence tout ce qui l'environnait.

Un rayon de soleil tombait dans la prison et la remplissait d'un jour clair et brillant. Au milieu de cette tranquille lumière, sur le fond blanc de la muraille, se détachait une figure semblable à une statue de bronze par sa couleur et son immobilité; les pieds, serrés dans le cep, étaient nus et meurtris; mais rien dans l'attitude, la physionomie du patient, ne décelait l'abattement moral ou la douleur physique. Le torse, rejeté un peu en arrière, était maintenu dans cette position par la corde qui liait les mains derrière le dos et s'enroulait ensuite à un fort madrier planté dans le sol. La tête, fléchie sur l'épaule, avait un caractère frappant, et il était difficile de deviner, au premier coup d'œil, à quelle race appartenait cet homme : ses formes athlétiques, la couleur de sa peau, semblaient indiquer une origine africaine; ses cheveux longs et fins, ses traits droits, réguliers, et qui en ce moment n'exprimaient rien qu'un calme farouche, une morne impassibilité, étaient ceux des indivi-

dus de race indienne qu'on rencontre encore dispersés dans les solitudes de l'île Saint-Vincent et de Porto-Rico.

Au bruit que fit Sydonie en entrant, il tourna vers la porte ses larges prunelles noires, puis ferma les yeux, courba la tête, et demeura sans mouvement.

Sydonie s'était approchée, et, recueillant ses forces, elle allait lui parler, lorsqu'elle aperçut sur le sol un petit volume entr'ouvert :

« Un livre de prières! dit-elle en le ramassant ; qui donc est venu ici ? »

L'idée que ce livre pût appartenir au prisonnier ne se présenta pas à son esprit : il était à peu près inouï qu'un esclave d'atelier sût lire, et c'était un fait non moins étrange qu'il professât des sentiments religieux : ordinairement, après avoir acheté des nègres idolâtres, on les faisait baptiser sur les habitations, mais ils n'étaient nullement convertis pour cela ; beaucoup d'entre eux ne portaient pas même un nom chrétien, tous persévéraient secrètement

dans le culte de leurs fétiches et leurs superstitions africaines.

Le premier mouvement de Mlle de Kernadec avait été un sentiment de tristesse et d'horreur, un effroi semblable à celui que lui aurait causé la vue d'une bête féroce blessée à mort; mais peu à peu elle revint de cette impression instinctive, et elle n'éprouva plus qu'une pitié douloureuse pour la triste créature qui agonisait sous ses yeux.

« Hélas ! dit-elle en se serrant contre Mlle Benoît, ce malheureux est comme anéanti ; on dirait qu'il ne me voit pas.... Quelles paroles faut-il lui adresser pour qu'il me comprenne ? Comment réveiller cette âme abrutie? comment lui inspirer l'horreur de ses crimes et l'amener au repentir? »

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'esclave soupira profondément et se détourna comme importuné par cette voix. Sydonie fit encore un pas vers lui, et reprit en le regardant avec une compassion craintive :

« Il est jeune, bien jeune pour mourir! Comme il doit être affreux de se dire : « Je ne « marcherai plus sur la terre, je ne respirerai « plus la fraîcheur des nuits, je ne verrai plus « le soleil.... » Hélas! l'âme la plus désespérée, la plus féroce, doit être domptée par la crainte de la mort. »

Alors elle se rapprocha encore du prisonnier et commença à lui parler d'une voix douce, en versant des larmes; elle était sous l'influence d'une de ces excitations nerveuses qui donnent à la pensée plus d'énergie, à la voix un accent plus pénétrant. Ce discours sans suite, et dont les expressions étaient mesurées à l'intelligence de celui auquel il s'adressait, fit répandre des larmes à Mlle Benoît; mais le malheureux prisonnier ne manifesta aucune émotion.

Immobile, insensible en apparence à cette voix compatissante qui s'élevait dans le silence de sa prison, il demeurait muet, et l'on aurait pu croire qu'il n'avait plus conscience de sa situation ni de son existence, si de temps en

temps un tressaillement intérieur n'eût soulevé sa poitrine et fait frémir tous les muscles de son corps.

« Oh ! mon Dieu, murmura Sydonie découragée, son âme est sourde.... Il ne m'entend pas, il est inaccessible au repentir ; mon Dieu ! Oh ! prenez pitié de cette créature que je ne puis sauver ! »

Mlle Benoît, très-affectée de cette scène, prit la main de Sydonie et l'entraîna vers la porte ; Mlle de Kernadec allait sortir, lorsque le prisonnier, tournant vers elle son œil à demi entr'ouvert, lui dit d'une voix sourde :

« Maîtresse, ne m'ôtez pas mon livre....

— Ce livre est à toi ! » s'écria Sydonie en se rapprochant.

Il fit un geste affirmatif.

« Tu sais lire ? reprit la jeune fille en ouvrant

le volume, tu lis les saints Évangiles! tu as les sentiments d'un chrétien! »

Au lieu de répondre, l'esclave leva les yeux au ciel et murmura les paroles du symbole.

Mlle de Kernadec le considéra un instant, puis, se rapprochant encore de lui, elle posa le livre sur ses genoux roidis : il fit un mouvement pour la regarder et fut pris d'une sorte de défaillance. La torture qu'il souffrait ne lui arracha ni un cri ni un soupir, mais l'excès de la douleur fit bleuir ses lèvres d'un rouge de corail, et saillir les muscles de son torse robuste. Mlle de Kernadec se rapprocha tout à fait, dénoua de ses mains la corde qui entrait dans les chairs meurtries du malheureux, et lui dit :

« Tu es chrétien : tu sais que Dieu te voit, et je suis certaine que tu ne me feras pas de mal. »

Ces paroles, cet acte spontané de confiance et de miséricorde, amollirent tout à coup la

farouche énergie du prisonnier; il joignit les mains et bégaya :

« Ma bonne maîtresse, le pauvre Youna mourra content à présent!

— Écoute, Youna, dit Mlle de Kernadec d'une voix ferme et douce, écoute et réponds-moi la vérité, la vérité que connaît le bon Dieu qui nous entend. Tu sais le crime pour lequel tu es condamné?

— J'en suis innocent, répondit-il avec fermeté.

— Tu sais que l'on t'accuse aussi d'avoir juré la mort de M. Fantin, le géreur de l'habitation?

— C'est la vérité.

— Ce matin j'ai demandé ta grâce à mon père, continua Sydonie, mais on m'a répondu que tu ne le méritais pas, que tu étais un homme méchant, capable de tous les crimes. Je n'ai pas pu le croire, j'ai voulu savoir la vérité par moi-même, et c'est pour cela que je suis venue. Tu es une créature du bon Dieu, quoique tu sois un esclave, et je voudrais te sauver. Je

te sauverai si tu veux te repentir de ta haine contre le géreur. Tu es chrétien, Youna, ajouta-t-elle en montrant le livre qu'elle avait rendu au prisonnier; je te croirai si tu promets sur le saint Évangile de respecter M. Fantin, d'être docile et fidèle envers tes maîtres....

— Je le promets, je le jure, ma bonne maîtresse! » répondit le prisonnier avec des sanglots, des élans de repentir et de reconnaissance, des transports dont les natures primitives sont seules capables.

Cet être abruti, farouche, était complétement dompté.

« Allons trouver mon père, s'écria Sydonie; à présent il faudra bien qu'il me donne les étrennes que je lui demandais ce matin! »

III

Quelques jours plus tard, Mlle de Kernadec se promenait vers le soir hors de l'enceinte du jardin et suivait lentement les rives de l'Esterre. La rivière en cet endroit se repliait autour d'un monticule et formait une sorte de presqu'île dont le sol humide nourrissait des arbres gi-

gantesques. La végétation primitive de ce coin de terre avait été respectée dans les défrichements successifs qui avaient changé ces plaines sauvages en champs fertiles ; jamais la bêche n'avait mordu la profonde couche de terre végétale où le cédrel et l'azédarac jetaient leurs racines vivaces et ombrageaient des plantes aussi hautes que nos arbustes d'Europe. Les marges de la rivière étaient couvertes de bambous, dont les longues feuilles satinées se balançaient sur les eaux avec un murmure éternel, et dans le lit même de l'Esterre croissaient des plantes aquatiques, des camaras, des codapails qui émaillaient le courant de leurs bouquets bigarrés.

C'était l'heure où les esclaves quittaient les champs, et l'on apercevait de tous côtés dans la plaine ces noirs bataillons de travailleurs qui regagnaient les cases. Les hattiers ou gardiens des bestiaux remontaient vers la savane voisine de l'habitation, où ils parquaient les troupeaux pendant la nuit, et chantaient des paroles inintelligibles sur un vieil air créole, en poussant devant eux le bétail à demi sauvage

qui errait tout le jour dans les prairies naturelles qu'arrose l'Esterre.

Le chemin qui conduisait de la petite ville des Gonaïves dans l'intérieur des terres côtoyait la rivière en cet endroit, et de temps en temps quelque habitant des mornes passait à cheval, suivi d'un noir à pied qui trottait près de lui, une main appuyée sur la croupe de sa monture ou bien c'était quelqu'un de ces marchands colporteurs qui s'en allaient la balle sur le dos débiter leur pacotille dans les campagnes et avisaient en ce moment à trouver un gîte pour la nuit. Tout ces gens-là saluaient de loin Mlle de Kernadec; ceux qui ne demeuraient qu'à deux ou trois lieues de l'habitation se considéraient comme des voisins, ils s'arrêtaient pour demander des nouvelles du baron et échanger quelques paroles avec sa charmante fille.

M. de Kernadec était allé ce jour-là aux Gonaïves, et on ne l'attendait que pour l'heure du souper.

« Asseyons-nous ici, dit Sydonie en s'arrê-

tant près d'un petit tertre qui séparait le chemin de la rivière et s'avançait comme un cap sur sa nappe verdâtre; mon père sera content de nous trouver sur son chemin.

— Il n'arrivera pas avant la nuit, observa l'institutrice ; mais peu importe, il fera bon dehors par cette belle soirée : déjà l'air est d'une fraîcheur délicieuse. Sentez-vous la bonne odeur des camaras qui croissent là-bas parmi les roseaux ?

— Une odeur d'ambre, dit Sydonie en aspirant les suaves émanations répandues dans l'air; ma bonne amie, quelque caïman nage là-dessous entre deux eaux et rampe parmi les plantes aquatiques qui nous envoient leurs parfums.

— J'imagine que nous n'avons rien à craindre de cette affreuse bête ! dit Mlle Benoît avec un léger frisson.

— Certainement elle ne montera pas jusqu'ici, répondit Mlle de Kernadec; si elle montrait son museau pointu hors de l'eau, je la mettrais en fuite seulement en lui jetant ce petit caillou : n'ayez donc pas peur....

— Je n'ai pas peur du tout, mais je n'irais pas volontiers me mouiller les pieds dans l'Esterre comme ces petites filles, » répondit la prudente institutrice en suivant du regard les jeunes mulâtresses qui, au lieu de rester derrière leur maîtresse, couraient au bord de l'eau en cueillant la hampe élégante des fléchières et d'autres fleurs de la redoutable famille des renonculacées.

Sydonie rappela vivement ses brunes esclaves, et, prenant leurs bouquets, elle se mit à faire une guirlande de ces fleurs vénéneuses et charmantes.

Les esclaves d'atelier avaient tous regagné leurs cases; un seul arrivait le dernier et remontait lentement le chemin; il conduisait un cabrouet, une petite charrette traînée par une paire de bœufs, et marchait en avant de son attelage l'aiguillon à la main, les pieds et les jambes nus comme l'esclave antique.

« C'est Youna, dit Mlle de Kernadec avec satisfaction, je suis charmée de le trouver sur

mon chemin ; » et, se tournant vers une de ses mulâtresses, elle ajouta :

« Va lui dire de laisser là son attelage et de s'approcher. »

L'esclave obéit et s'avança avec cette allure humble et flegmatique particulière aux individus réduits à une servitude absolue. L'expression de son visage n'avait pas cependant le même caractère de passive indolence ; son regard dénotait une nature un peu plus intelligente que celle du nègre au front déprimé, à la face plate et lippue.

« Youna, lui dit Mlle de Kernadec, je sais ce qui est arrivé hier sur la savane ; M. Fantin était en train de vendre quelques pièces de bétail, il a imprudemment excité un jeune taureau et cette bête furieuse l'aurait infailliblement tué si tu ne l'eusses secouru au péril de ta vie. C'est bien, Youna ; je suis contente. Voyons, quelle grâce veux-tu que je demande pour toi à mon père ? »

Tandis qu'elle parlait ainsi, la figure bronzée de l'esclave s'épanouissait de joie et d'orgueil; intrépide par tempérament, pénétré d'ailleurs d'une soumission absolue pour les volontés de Mlle de Kernadec, il n'avait pas attaché une grande importance à l'action courageuse dont elle le louait, il ne s'attendait pas à la moindre récompense. Au lieu de lui répondre, il se mit à marmotter des actions de grâces et à remercier le ciel qui lui avait donné une si bonne maîtresse.

« Réponds-moi donc, au lieu de me donner toutes ces bénédictions! reprit Sydonie en souriant; serais-tu content si, au lieu de t'envoyer aux cannes avec ton cabrouet, on te faisait monter sur le siége de la voiture, et si, à la place de ta veste de toile grise, on te mettait un habit galonné?

— Oh! maîtresse, je serais bien content de vous servir! répondit Youna suffoqué d'étonnement et de joie: car la faveur que lui promettait Mlle de Kernadec était une rare exception les esclaves de service étaient tous nés sur l'ha-

bitation, ils avaient été élevés sous les yeux des maîtres et représentaient une sorte d'aristocratie dans la population esclave.

— Est-ce que tu es de la côte d'Afrique? demanda Mlle de Kernadec.

— Non, maîtresse! répondit-il avec la singulière fierté du nègre créole qui regarde comme au-dessous de lui les esclaves africains, je suis né dans la colonie.

— Loin d'ici?

— Dans une habitation sur la baie de Samana; j'ai été baptisé au Grand-Baracon.

— Et l'on ne t'a pas donné un nom chrétien? observa Mlle de Kernadec.

— Si fait, maîtresse, je m'appelle Pierre, répondit vivement l'esclave; mais, comme il y avait beaucoup de petit monde du même nom sur l'habitation, on m'avait surnommé Youna.

— Youna! Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Mlle Benoît.

— C'est le nom d'une rivière qui traverse l'habitation et au bord de laquelle ma mère m'a mis au monde, répondit-il; ce fut ma mère qui la première m'appela Youna.

— Et tu travaillais aux cannes sur cette habitation, continua Sydonie, tu ne servais pas ?

— J'étais cabrouetier comme ici, et le dimanche je servais Sa Révérence le P. Pamphile, un bon père capucin qui venait dire la messe pour l'atelier....

— C'est lui qui t'a appris à lire ?

— Oui, maîtresse, dans un livre qu'il m'a donné ; je n'en ai jamais vu d'autre.

— C'est le plus beau de tous, c'est l'Évangile ! dit gravement Mlle de Kernadec.

— Voici M. le baron, il arrive plus tôt que nous ne l'avions pensé, » s'écria Mlle Benoît en regardant le long du chemin que remontait au grand trot un carrosse acheté à Paris, traîné par deux chevaux du Mecklembourg et conduit par un nègre à la livrée de Kernadec.

Youna courut ranger son cabrouet. Mlle de Kernadec descendit au bord du chemin en agitant son mouchoir et en faisant signe d'arrêter.

« M. le baron nous amène compagnie, » reprit Mlle Benoît en avisant quelqu'un qui était assis près de M. de Kernadec.

Par un naïf instinct de coquetterie, Sydonie jeta un coup d'œil sur sa toilette, et noua le ruban du chapeau de paille à l'anglaise duquel s'échappaient les boucles de sa magnifique chevelure.

« C'est un convive que le baron amène à souper, dit Mlle Benoît.

— Il ne nous l'avait pas annoncé, c'est singulier ! observa Sydonie.

— C'est fort heureux, cela, continua Mlle Benoît en souriant. Ma reine, voilà quelqu'un qui va nous dispenser de Pallas à table pour la symétrie....

— Oh ! ma bonne amie ; que dites-vous là !.. » murmura Mlle de Kernadec en rougissant et en jetant un regard furtif dans la voiture, qui venait de s'arrêter.

Le baron descendit avec un homme jeune

et fort élégant, qu'il présenta à Sydonie en disant :

« Ma fille, M. le comte de Boisgueydon, un de nos parents d'outre-mer, que nous n'avions pas le plaisir de connaître. »

Sydonie fit une timide et gracieuse révérence à ce beau jeune homme, dont elle avait entendu parler vaguement. Le baron ajouta avec bonhomie :

« Je ne connais pas précisément le degré de notre parenté, je sais seulement qu'il y a eu plusieurs alliances entre les Boisgueydon et la branche aînée des Kernadec.

— C'est un honneur que j'apprécie, et d'autant plus vivement, qu'il me donne quelques droits à la bienveillance de Mlle de Kernadec, dit alors le comte en prenant la main de Sydonie et en la pressant sur ses lèvres d'un air de tendre respect; j'étais loin de penser que j'avais en Amérique une aussi charmante cousine, et

je n'espérais pas à mon arrivée un accueil aussi cordial.

— Vous venez de France, monsieur, balbutia Sydonie, de notre vieille Bretagne, peut-être?

— Oui, mademoiselle, répondit-il, je viens d'un pays où la terre n'est pas, comme ici, verdoyante et belle au mois de janvier, et où je serais malheureux de retourner à présent que j'ai abordé à ce paradis terrestre qu'on appelle Saint-Domingue.

— Mon cher Boisgueydon, reprit le baron en se tournant vers Mlle Benoît, il faut que je vous présente aussi à notre excellente amie, à la seconde mère de ma Sydonie. Maintenant vous connaissez toute la famille au milieu de laquelle vous passerez, je l'espère, quelques jours. »

Le jeune homme s'inclina avec un geste de remercîment et d'acceptation.

« Nous allons, si vous le voulez, gagner à pied l'habitation, continua M. de Kernadec;

c'est une charmante promenade. Ma fille, n'es-tu point fatiguée déjà? tu pourrais prendre la voiture....

— J'aime bien mieux marcher et rester avec vous, mon père, » répondit-elle en s'appuyant d'un air caressant au bras du baron.

Le comte de Boisgueydon offrit le bras à Mlle Benoît avec la bonne grâce d'un jeune homme bien élevé, qui, sachant que l'on doit à toutes les femmes les mêmes égards, est également poli pour les douairières en cheveux gris et les jeunes filles aux tresses blondes. Cette simple marque de savoir-vivre, cette attention pour une personne qu'elle chérissait, disposa favorablement Sydonie : elle se prit à considérer à la dérobée son jeune parent, et les prévisions qui se présentaient confusément à son esprit ne lui causèrent aucun effroi. Le comte Alfred de Boisgueydon était un homme de vingt-six ans environ, brave, honnête et fier autant que quiconque. Il avait ce qu'on appelait alors un physique intéressant, des traits réguliers, de grands yeux bleus, une bouche

vermeille, un teint trop frais peut-être, mais que l'influence du climat des colonies devait infailliblement pâlir. Ses cheveux, d'un châtain clair, étaient couverts d'une couche de poudre et noués en queue, ce qui, à cette époque, semblait d'une prétention tout aristocratique; car les adeptes des idées nouvelles, les partisans de la Révolution, avaient adopté la cadenette et renoncé à l'amidon parfumé, qui depuis cinquante ans saupoudrait toutes les têtes.

Mlle de Kernadec chercha dans toute la jeune noblesse coloniale quelqu'un qui pût être comparé à M. de Boisgueydon, et elle décida secrètement qu'il n'y avait pas du Cap-Français à Port-au-Prince, un cavalier aussi accompli.

Il n'y a point de crépuscule sous les tropiques; cette mélancolique clarté qui sépare le jour des ténèbres n'y dure que quelques minutes : dès que le disque rouge du soleil se fut noyé dans les flots étincelants de la mer, les noires ombres enveloppèrent toute la création; les étoiles ouvrirent leurs yeux brillants, et la nuit sereine régna dans les cieux. Les bosquets

du jardin formaient de grandes masses obscures autour desquelles voltigeaient comme des étincelles : c'étaient les mouches à feu qui sortaient réveillées de dessous les feuilles et se baignaient dans l'air humide du soir. La nature entière semblait frissonner sous les caresses de la brise et aspirer sa délicieuse fraîcheur ; les fleurs s'entr'ouvraient comme pour lui livrer leurs parfums, et le palmiste courbait sous son haleine ses feuilles sonores.

Une obscurité profonde régnait sous les allées que traversaient les promeneurs ; la robe blanche de Sydonie se détachait à peine sur ce fond sombre. Pourtant la jeune fille ne s'appuyait pas craintivement au bras de son père ; elle allait d'un pas ferme et léger, tournant de temps en temps la tête vers M. de Boisgueydon qui suivait du regard cette ombre svelte, cette forme charmante, dont il distinguait vaguement les mouvements gracieux.

« Mon cher comte, je vous demande bien pardon de vous promener ainsi au milieu des ténèbres ! s'écria le baron ; j'avais eu la pré-

tention de vous faire voir mes jardins, cependant!

— Ils me semblent magnifiques! répondit M. de Boisgueydon avec le sincère enthousiasme du voyageur que ravit l'aspect d'une terre nouvelle, qu'enivrent les parfums divins qu'il n'avait jamais respirés.

— Demain vous verrez! dit le baron; et puisque vous avez été à Versailles, vous me direz si mes charmilles de citronniers nains ressemblent à celles du bosquet d'Apollon. »

La façade blanche de l'habitation était illuminée par les candélabres allumés dans le salon, dont toutes les fenêtres ouvertes laissaient apercevoir la décoration simple et magnifique. C'était, comme dans l'appartement de Sydonie, des peintures éclatantes, des lambris de marbre, des meubles sculptés en bois indigènes, et recouverts de nattes d'un travail admirable.

M. de Kernadec introduisit son hôte dans ce grand salon, et lui dit avec cordialité :

« Considérez cette maison comme la vôtre, mon cher comte, et laissez-moi espérer que vous vous y arrêterez longtemps....

— Monsieur le baron, comment reconnaître un accueil aussi bienveillant? répondit le jeune homme avec effusion et en serrant la main que lui tendait M. de Kernadec.

— Je n'ai pas beaucoup de relations en France, reprit le baron; les rapports entre nos deux familles ont été rares : pourtant je ne vous ai pour ainsi dire pas perdu de vue depuis votre sortie du collége, mon cher comte. J'apprenais de loin en loin vos succès dans le monde; et, lorsque les événements sont venus interrompre votre carrière, j'ai conçu avec joie l'espérance que vous viendriez à Saint-Domingue régler les vieilles affaires de cette succession, pour laquelle monsieur votre père plaide depuis vingt ans.

— D'après ce que j'ai appris en arrivant, mon voyage aurait été complétement inutile s'il n'avait pas eu d'autre but, répondit le comte; mais ce que je voulais surtout, c'était m'éloigner pour quelque temps et me dis-

traire des événements qui s'accomplissent en France.

— Il y a bien eu ici quelques perturbations, dit le baron ; mais à présent tout est tranquille, grâce au ciel! »

Sydonie, assise dans un fauteuil profond, le coude appuyé sur le marbre d'une console, ses pieds d'enfant croisés sur un tabouret de cuir, se reposait de sa longue promenade et se balançait paresseusement sur son siége suivant la conversation sans y prendre part.

Le baron prit familièrement le bras du comte Alphonse pour faire le tour du salon, et, s'arrêtant devant un portrait en pied qui décorait l'un des panneaux, il lui dit :

« Voilà le premier possesseur de cette habitation, le gentilhomme duquel nous descendons; il fut le premier colon qui vint s'établir sur les bords de l'Esterre. Ne trouvez-vous pas qu'il avait l'air d'un hardi compagnon! »

En effet, le trisaïeul du baron avait un pro-

fil d'aigle, un front impérieux, de longues moustaches, une vraie figure de flibustier, enfin.

« C'était un cadet de la maison de Kernadec, continua le baron; après la paix de Ryswick, il passa aux îles avec tout ce qui lui revenait de l'héritage paternel, c'est-à-dire le droit de s'appeler le chevalier de Kernadec et la bénédiction de ses parents. Dieu aidant, ses affaires prospérèrent, et il était, à sa mort, l'un des plus riches planteurs de la colonie. Ses descendants vécurent comme lui sur l'habitation et entretinrent toujours de bons rapports avec la famille de France. On se faisait part réciproquement de tous les événements importants : c'est ainsi que j'ai trouvé dans nos papiers des lettres relatives aux alliances avec les Boisgueydon. Il y a quelque trente ans, la branche aînée s'étant éteinte en Bretagne, la branche cadette fut appelée à succéder aux titres et aux biens de la famille. Mon père passa en France pour prendre possession de sa seigneurie. Elle était bien plus considérable par les honneurs

que par les revenus. Maintenant je possède encore sur la côte du Morbihan une lande couverte d'ajoncs, dont la rente annuelle s'élève bien à trois cents livres, et un vieil édifice environné de grosses murailles, couronné de toits pointus, qu'on appelle le château de Kernadec.

— Nous irons quelque jour le visiter, n'est-ce pas, mon père? dit doucement Sydonie. Il faudra bien que nous connaissions cette France dont nous parlons toujours.

— Oui, mais rien ne presse, répliqua gaiement le baron; j'ai bien d'autres projets à accomplir auparavant. »

Ce mot fort simple, dit tout naturellement, troubla pourtant Mlle de Kernadec; elle regarda furtivement Mlle Benoît : l'institutrice l'observait en souriant; et, tournant les yeux vers la galerie où l'on dressait le couvert, elle dit à voix basse :

« Cette pauvre Pallas!

— Oh! ma bonne amie, murmura Sydonie

en rougissant, vous pensez toujours à la symétrie du couvert! »

Au souper, lorsque le comte Alphonse prit place à côté de Mlle de Kernadec, le baron considéra d'un œil ravi le jeune couple, et adressa à Mlle Benoît un regard d'intelligence, auquel la bonne institutrice répondit par un sourire de mystérieuse satisfaction : en une minute ces deux personnes venaient de former des projets, d'heureuses espérances pour toute une vie, la vie de l'être qu'elles aimaient le mieux au monde.

L'hospitalité créole était semblable à l'hospitalité antique : l'arrivée d'un nouvel hôte était un événement heureux, une fête pour la famille, qui l'associait aussitôt à son intimité. Le baron observait scrupuleusement ces bonnes traditions : celui qui avait vécu chez lui avait une idée complète de la vie facile, élégante, somptueuse, des anciens colons de Saint-Domingue, des mœurs simples et polies de cette noblesse ruinée par les guerres du XVIIe siècle, qui était venue fon-

der de si belles seigneuries dans le nouveau monde.

Qnoique fort habitué au luxe de la métropole, M. de Boisgueydon était un peu ébloui du luxe créole; ce qui le frappait surtout, au milieu de la richesse prodigieuse du service, c'était le contraste de ces richesses magnifiques avec la simple toilette des maîtres de la maison : le baron avait quitté son habit de taffetas, et s'était assis devant ce splendide couvert avec une petite jaquette de toile et une cravate dont les bouts retombaient négligemment sur sa chemise de batiste ; Sydonie portait une robe de mousseline blanche serrée à la taille par un ruban. Au moment où elle avait passé du salon dans la galerie, une des suivantes cuivrées était venue lui nouer autour de la tête un mouchoir des Indes ; cette espèce de turban, rayé de couleurs éclatantes, laissait échapper quelques boucles de sa chevelure dorée sur son cou d'albâtre et lui seyait à ravir.

Il y avait dans l'accueil que le baron faisait à son jeune parent quelque chose de particulièrement affectueux, qui déjà décelait ses in-

tentions : il se complaisait à former une foule de projets auxquels le comte était mêlé comme s'il eût dû passer toute sa vie sur l'habitation. L'excellent homme lui expliqua avec une bonhomie charmante son existence de millionnaire campagnard.

« J'ai une maison au Cap, lui dit-il; mais ma fille préfère le séjour de l'habitation, et nous allons rarement à la ville. Comme il faut amuser un peu cette petite sauvage, je donne parfois des bals qui durent trois ou quatre jours, et auxquels on vient de toutes les paroisses environnantes; il faudra, mon cher comte, que nous ayons bientôt une de ces petites fêtes et que je vous présente à tous nos bons voisins.

— Oh! ce sera un beau bal! s'écria Sydonie en levant sur le baron son regard heureux et brillant.

— Et j'espère que tu profiteras de cette occasion pour te parer de ton collier, dit gaiement M. de Kernadec.

— Le collier que vous m'avez donné pour

mes étrennes? répondit Sydonie, auquel ce mot rappela la grâce qu'elle avait obtenue. Savez-vous, mon père, que dès ce soir Youna passe à notre service? j'en ai dit en rentrant un mot à l'économe.

— Bien, ma fille; j'approuve tout ce que tu feras en faveur de ton protégé, dit le baron; M. Fantin m'a raconté qu'il s'était très-bien comporté hier. »

En quittant la table, le baron, précédé de deux esclaves qui portaient des flambeaux, conduisit le comte Alphonse dans la chambre qui lui était destinée, et où il le laissa au pied du grand lit d'acajou à colonnes environné d'un moustiquaire, dans lequel il allait se reposer entre des draps de toile de Hollande, garnis de dentelle pareille à celle que les femmes élégantes portent autour de leurs mouchoirs.

Sydonie passa dans sa chambre avec Mlle Benoît. En traversant la galerie, elle aperçu Youna qui, déjà couvert d'une jaquette à la livrée de Kernadec, se tenait dans le vestibule.

« Eh bien! lui dit-elle avec bonté, es-tu content? »

L'esclave balbutia quelques paroles d'un air morne.

« Qu'a donc Youna? dit Mlle Benoît en suivant Sydonie, je lui trouve la face crispée. »

La jeune fille rentra dans sa chambre et se laissa déshabiller silencieusement, en effeuillant d'un air heureux et pensif le bouquet qu'elle portait à sa ceinture.

« Ma chère Sydonie, il me semble que M. de Boisgueydon est d'une société infiniment agréable, dit Mlle Benoît avec intention ; M. le baron lui fait grand accueil, et il paraît enchanté d'être ici.

— Il y passera probablement quelque temps, dit Sydonie.

— Je suis bien sûre que M. le baron se figure qu'il y restera toujours, s'écria l'institutrice, si toutefois vous y consentez, ma reine ! »

IV

Le soleil levant baignait l'horizon d'une lumière vermeille, et les mornes appelés les Grands-Cahaux projetaient leur ombre allongée sur la vaste plaine au fond de laquelle le ciel et la mer formaient deux zones tranquilles, l'une d'un azur clair et radieux, l'autre d'un bleu

foncé, moiré par les courants de reflets verts et bleuâtres. Quelques voiles rapides fuyaient dans le lointain entre le ciel et l'eau, semblables à l'aile blanche des oiseaux qui se jouaient à la surface des flots endormis. Cette heure matinale est la plus belle de la journée sous les tropiques; des bruits doux et confus, des parfums ravissants s'élèvent de toutes parts; l'amoureux cocot-zin soupire dans le feuillage des goyaviers; l'abeille sauvage et le joyeux colibri bourdonnent autour des haies de citronniers, dont ils sucent, comme le papillon, la fleur odorante. La végétation, ranimée par l'air humide et frais de la nuit, a des nuances plus vives; et les fruits, qui, sur cette heureuse terre, ont un arome aussi suave que celui des fleurs, embaument la brise qui souffle sur les vergers où le bananier mêle sa feuille satinée aux noirs rameaux du pommier-cannelle.

Le lendemain de son arrivée, M. de Boisgueydon descendit dans le jardin, tandis que l'ombre des mornes s'étendait encore jusqu'au pied de l'habitation. Déjà M. de Kernadec et sa

fille se promenaient dans les allées sablées du parterre.

« Déjà levé, mon cher comte! s'écria le baron en allant au-devant de son hôte; je vois avec une satisfaction infinie que vous vous faites à nos habitudes créoles. Avez-vous bien reposé cette nuit? le bruit de l'atelier ne vous a-t-il point réveillé de trop bonne heure?

— Vraiment, monsieur, je ne pouvais me décider à dormir, répondit le comte; la nuit était si sereine et si belle que j'ai veillé fort tard accoudé sur ma fenêtre. C'est à regret que j'ai donné quelques heures au sommeil, tant je me complaisais dans mes pensées et mes impressions. »

En disant ces derniers mots, il regarda involontairement Sydonie qui, suspendue au bras de son père, l'écoutait sans lever les yeux, après avoir répondu par une timide révérence au salut qu'il lui avait adressé.

« Ma fille a un charmant projet en tête, dit le

baron ; elle s'est levée de grand matin pour me le communiquer : il s'agit d'une surprise, ajouta-t-il d'un ton mystérieux.

— Ah ! mon père, je ne vous confierai plus aucun secret ! interrompit Sydonie en riant ; vous n'avez pas bien saisi toute mon intention. »

Et, se tournant vers le comte, elle ajouta :

« C'est aujourd'hui sainte Paule, la patronne de Mlle Benoît ; j'ai imaginé de lui donner une petite fête.

— Un bal, s'il vous plaît ! dit gaiement le baron ; c'est s'y prendre un peu tard, mais n'importe, ce soir nous danserons. Dans une heure les lettres seront prêtes ; vingt nègres monteront à cheval sur-le-champ, et à midi les invitations seront distribuées dans toutes les habitations, depuis la Petite-Rivière jusqu'aux Gonaïves.

— Il ne s'agit plus que de donner des ordres, » dit Sydonie en faisant un signe.

Aussitôt, comme dans les contes des Mille

et une Nuits, un esclave parut, prêt à exécuter ses commandements.

« Approche, Youna, continua Mlle de Kernadec; approche, et écoute bien ce que mon père va t'ordonner. »

L'esclave s'avança avec un mouvement d'automate. Tandis que le baron lui donnait ses instructions, Mlle de Kernadec s'assit sur un des siéges à claire-voie disposés autour du parterre, et dit en levant sur le comte Alphonse ses beaux yeux languissants et doux :

« Nous fêtons aussi votre arrivée ce soir, et je voulais vous faire une surprise de ce bal improvisé; mais voilà que mon père vous met tout de suite dans le secret et que mon plan est à moitié manqué.

— Je n'en suis pas moins reconnaissant, répondit le comte avec émotion; l'intention a mille fois plus de prix à mes yeux que la chose elle-même.

— Maintenant, monsieur, reprit Sydonie

avec vivacité, vous allez m'aider, je vous prie, à décider ce que nous devons faire pour empêcher que Mlle Benoît ne s'aperçoive des préparatifs du bal. Pour cela, il faut que nous passions toute la journée hors de l'habitation. Où irons-nous? Il y a dans les mornes de charmantes promenades, des bois où l'on peut passer la grande chaleur du jour, et où vous chasseriez peut-être volontiers une heure ou deux avec mon père. Nous pourrions aussi descendre l'Esterre en canot jusqu'au bord de la mer et aller dîner dans l'ajoupa d'un de nos hattiers. Voyons, monsieur, décidez, choisissez vous-même le but qui vous plaira le mieux.

— Eh! que m'importe? murmura M. de Boisgueydon avec une expression qui troubla Sydonie; ne serai-je pas heureux de vous suivre partout où vous voudrez aller?... »

Le baron se rapprocha en souriant; il lui semblait que ce qu'il souhaitait le plus au monde commençait à s'accomplir, et, dans le fond de son âme, il se dit qu'il était un heu-

reux père, un homme heureux, et il rendit grâce au ciel.

Deux heures plus tard, un canot élégant glissait avec la rapidité d'un oiseau aquatique sur les flots tranquilles de l'Esterre. Un tendelet de soie abritait les promeneurs assis au centre de la légère embarcation ; Mlle de Kernadec et l'institutrice avaient pris place sur une espèce de sofa recouvert avec des nattes ; le baron et M. de Boisgueydon se tenaient à leur côté : l'un fumait à la mode créole, paresseusement renversé au dossier de son siége ; l'autre, absorbé dans un ravissement silencieux, tournait alternativement ses regards sur la belle Sydonie et sur le magnifique paysage à travers lequel l'Esterre roule ses eaux indolentes. Deux mulâtresses debout derrière leur jeune maîtresse agitaient lentement en guise d'éventail des feuilles de latanier cueillies sur la rive. Ces figures d'un bistre foncé, coiffées de madras couleur de pourpre, contrastaient avec la blanche et délicate figure de Sydonie, comme la morne corolle de l'ancolie ou de la cinéraire avec les frais boutons de la rose du Bengale.

Quatre nègres rameurs se penchaient en cadence sur leurs avirons et fendaient l'eau d'un effort vigoureux. Youna, immobile au gouvernail, le buste et la tête nus sous cet ardent soleil, ressemblait à une colossale statue de granit noir arrachée aux nécropoles de l'antique Égypte.

Parfois l'embarcation quittait les eaux profondes de la rivière et s'engageait dans d'étroits canaux, au-dessus desquels les branches entrelacées des campêches formaient des dômes de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Les lianes qui nouaient leurs souples rameaux aux troncs des arbres jetaient d'une rive à l'autre leurs guirlandes élégantes et se balançaient entraînées par le courant. Aucune voix humaine ne s'élevait le long de ces rives solitaires; on n'entendait rien que le murmure égal de l'eau et le faible cri des crabiers qui cherchaient leur proie entre les joncs. Cependant une espèce d'éclat de rire se faisait entendre de loin en loin sous le feuillage : c'était l'oiseau moqueur, qui, réveillé par le bruit des rames, prenait son vol en chantant. Quand les grands arbres

épaississaient l'ombre et que leurs hautes ramées achevaient de cacher l'azur du ciel, un frais courant d'air régnait sous ces longues voûtes de verdure et agitait les roseaux sonores. Alors Sydonie s'enveloppait en frissonnant dans son mantelet de linon et se rapprochait encore de Mlle Benoît, qui aspirait avidement ces vives fraîcheurs et disait avec un soupir :

« Ah! quel bonheur! j'ai presque froid! »

L'embarcation descendit ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Esterre. Il y avait en cet endroit plusieurs petits étangs qu'on appelait les Lagons et dont les bords étaient couverts d'une végétation admirable. L'immense troupeau de l'habitation pâturait dans ces prairies naturelles, et les hattiers y avaient leurs ajoupas recouverts de feuilles de latanier. Quelques-unes de ces demeures rustiques étaient environnées de bananiers, de palmistes et d'orangers. Ces petits vergers, disséminés au milieu des eaux, ressemblaient aux jardins flottants de Montezuma, aux

corbeilles immenses de fleurs et de feuillage que des mariniers promenaient sur le lac fameux de Mexico.

A cet aspect, le comte Alphonse, ravi d'admiration, s'écria que le plus beau royaume du vieux monde, sa patrie, ne valait pas à ses yeux ce coin de terre où étaient réunies toutes les merveilles de la création, et, dans son enthousiasme, il accusa la Providence divine d'avoir inégalement distribué ses dons à la surface du globe : d'un côté une nature inerte, morte la moitié de l'année sous un linceul de brouillards glacés; de l'autre, un ciel resplendissant, une verdure éternelle, les couleurs les plus vives et les plus doux parfums. Sydonie l'écoutait avec un sourire pensif.

« Hélas! dit-elle enfin, ne croyez pas que Dieu ait fait un si injuste partage. Cette terre, plus riante et plus belle que la vôtre, a des attraits perfides. Le ciel n'est pas toujours bleu comme aujourd'hui; à chaque pas, au milieu de cette magnifique végétation, l'on rencontre des dangers terribles. »

Et, comme le comte regardait autour de lui d'un air peu convaincu, elle ajouta :

« Vous voyez cette jolie liane dont la fleur, couleur de nankin, ressemble à la campanule d'Europe ? Eh bien ! c'est un poison si violent qu'il tue presque sur l'heure. Et là-bas, dans ces halliers, ne distinguez-vous pas de petites pommes d'un rose vif, sur un arbre que vous prendriez pour un myrte s'il n'était pas couvert de son fruit maudit ? Il s'appelle le mancenillier, et son ombre est mortelle, dit-on ; nos nègres n'en approchent jamais.

— Mademoiselle, répondit le comte en souriant, ceci ne prouve rien en faveur de nos tristes climats. J'ai vu dans nos campagnes de fort vilains champignons, qui sont aussi des poisons redoutables.

— Mais il y a ici des bêtes féroces que certainement l'on ne rencontre jamais sous vos froides latitudes, » dit alors le baron, qui depuis un moment suivait d'un regard attentif le léger remous des ondes.

Sur un signe qu'il fit, les rameurs s'arrêtèrent, et la barque demeura immobile au milieu du courant. L'eau était si claire et si transparente en cet endroit, qu'on apercevait distinctement les myriades de crustacés qui traînaient leurs longues pattes sur le fond de sable blanchâtre, et les plantes aquatiques qui couvraient le lit de la rivière. M. de Kernadec attira le comte près de lui, et, désignant du doigt quelque chose de semblable au tronc dépouillé d'un bananier qui flottait entre deux eaux, il lui dit à voix basse :

« Voyez-vous?... »

Le comte aperçut alors un gigantesque lézard qui nageait lentement et sans troubler les flots; ses yeux verts et fixes ressemblaient à des boules de verre; il tenait sa formidable mâchoire entr'ouverte comme pour saisir une proie. Sydonie s'était levée aussi. A l'aspeet de l'horrible amphibie, elle s'écria avec effroi :

« Un caïman!... mon Dieu! on dirait qu'il suit l'embarcation!...

— Enfant, n'aie pas peur, dit le baron en s'asseyant auprès d'elle : nous sommes parfaitement en sûreté ici. Voilà pourtant les rencontres auxquelles on est exposé sur ces eaux limpides, ajouta-t-il en se tournant vers le comte Alphonse; l'imprudent qui serait tenté de s'y baigner risquerait d'être dévoré. »

M. de Boisgueydon était brave, il en avait donné la preuve en plusieurs rencontres: pourtant la vue de ce hideux lézard lui causait une sorte de frisson, une impression instinctive d'étonnement et d'horreur qui se peignait sur sa physionomie. Youna s'en aperçut. Depuis un moment il avait abandonné le gourvernail à l'un des rameurs et il suivait aussi des yeux les mouvements du monstre. Tout à coup il se redressa d'un air d'orgueil sauvage, en jetant sur le comte un regard indéfinissable, et d'un bond il se précipita daus l'eau, son couteau à lame droite et bien affilée entre les dents. A cet acte de folle intrépidité, Sydonie et Mlle Benoît jetèrent un cri de surprise et de terreur; M. de Boisgueydon se pencha en dehors de l'embar-

cation comme pour porter secours à l'esclave, ou voir du moins comment il allait sortir de ce péril extrême; et le baron dit tranquillement :

« Voilà bien l'aveugle bravoure des nègres! Celui-ci veut nous prouver qu'aucun danger ne l'épouvante.... Ceci est un jeu, un amusement pour lui. »

Le comte et M. de Kernadec suivaient avec anxiété ses mouvements; Sydonie se détournait en frémissant et cachait son visage contre l'épaule de Mlle Benoît; les deux mulâtresses regardaient l'eau d'un œil fixe, attentif et calme.

Youna nageait dans la direction du caïman, qui depuis un instant paraissait l'attendre immobile : il s'apprêtait à l'attaquer; mais l'instinct timide du monstre l'emporta cette fois sur sa férocité : il plongea précipitamment et disparut entre les mangles. Alors l'esclave demeura encore un moment sur l'eau, comme pour constater que la fuite de son redoutable ennemi l'avait laissé maître du champ de bataille; puis il arracha quelques feuilles de codapail

flottant, et, revenant vers l'embarcation, il sauta par-dessus le bord et se remit à son poste.

« Youna, s'écria Mlle de Kernadec, à l'avenir je te défends de chasser ainsi le caïman : tu n'essayeras de tuer ces horribles bêtes qu'avec le bon fusil à deux coups que te donnera mon père.

— Un fusil à deux coups! s'écria l'esclave, l'œil brillant de joie ; merci, maîtresse !

— Tu es brave et de sang-froid, mon garçon! dit le comte Alphonse; c'est hardi, ce que tu viens de faire. »

Au lieu de répondre à cet éloge, Youna se détourna d'un air indifférent, et, jetant à l'une des mulâtresses les larges feuilles de codapail qu'il venait de cueillir, il dit avec un flegme singulier :

« Tiens, Finette ; tu as laissé tomber ton paquet de feuilles de latanier, je suis allé te chercher un autre éventail. »

L'embarcation aborda cependant au fond d'une petite crique formée par un bras de l'Esterre, et qu'on appelait le lagon des Palmistes, parce que ces beaux arbres y croissaient en abondance. Un vieux hattier, qui depuis quarante ans soignait le haras de l'habitation, y avait construit son ajoupa; c'était un nègre de la côte d'Or, tatoué au visage d'une façon bizarre; l'âge n'avait pas diminué sa vigueur, et sa tête était encore couverte d'une laine noire et frisée.

« Bonjour, papa Vulcain, lui dit familièrement Mlle de Kernadec; nous venons déjeuner chez vous, et j'entends qu'il ne nous en coûte pas moins de vingt escalins, entendez-vous? »

Le vieux nègre fit claquer ses doigts en signe de satisfaction et sortit en courant.

« Monsieur le comte, dit Sydonie avec une douce gaieté, mon père oublie de vous faire les honneurs de céans; prenez la peine de

vous asseoir à côté de Mlle Benoît sur ce tronc d'arbre : il n'y a pas d'autres siéges ici. »

En effet, l'ameublement du hattier était tout à fait primitif; sa demeure n'était qu'un vaste hangar recouvert de feuilles de latanier, au centre duquel deux grosses pierres et un tas de cendres marquaient la place du foyer. Des blocs de bois grossièrement équarris tenaient lieu de chaises, et un filet suspendu aux solives par des cordes d'agave servait de lit. Quelques calebasses et diverses coquilles, qui peut-être auraient été d'un grand prix aux yeux d'un naturaliste, composaient tous les ustensiles de ménage, dont la pauvreté ne ressemblait pas à la misère, car elle n'impliquait l'idée d'aucune privation. Le site était admirable. Les eaux du lagon baignaient d'un côté le petit espace circulaire et environné de palmistes, au centre duquel le hattier avait élevé son ajoupa. Un figuier marron avait poussé naturellement contre cette demeure rustique, et ses rameaux couverts de grandes fleurs roses cachaient une grande partie du toit. Plus loin que le

rideau de palmistes qui bordait le lagon, s'étendaient des terres submergées où croissaient des forêts de mangliers, puis, encore au delà, la mer immense qui déroulait sa nappe azurée jusqu'à l'horizon.

M. de Boisgueydon, arrêté à l'entrée de l'ajoupa, contemplait ce paysage avec une admiration silencieuse; il était dans cette situation de cœur et d'esprit où une sorte d'émotion se mêle à toutes nos impressions et les rend à la fois plus vives et plus concentrées. Mlle Benoît, voyant le comte Alphonse si absorbé dans ses pensées, lui dit en souriant :

« Votre curiosité ne se lasse pas, monsieur; tout ici vous frappe, tout est nouveau pour vous.

— Il est vrai, mademoiselle, répondit-il; je n'avais jamais rien vu, rien éprouvé de semblable, et mes propres impressions même me causent une sorte d'étonnement ; jamais je n'ai senti l'existence avec tant de puissance; jamais je ne me suis trouvé aussi heureux! »

Sydonie leva les yeux sur M. de Boisgueydon avec une naïve satisfaction, et lui dit timidement :

« Ainsi, dans notre île à moitié sauvage, vous ne regrettez ni le grand monde, ni la société de Paris, ni la vie que vous meniez en France ? »

M. de Boisgueydon la regarda avec une expression tout à la fois tendre et sérieuse ; puis il dit d'un ton grave :

« Je ne sais, hélas ! quelle sera ma destinée ; mais, s'il me fallait retourner en France, si je me retrouvais un jour au milieu de ce monde brillant où j'ai vécu, seul, comme je l'étais autrefois, je me rappellerais avec un inexprimable regret le temps que j'aurais passé à Saint-Domingue ; et, dans les salons de Versailles, j'envierais le sort de l'esclave qui vit sous cet ajoupa, dans cet endroit charmant où j'aurais passé les meilleurs moments de ma vie. »

Le vieux hattier avait allumé un grand feu sur la savane, et on l'apercevait de loin faisant en plein air les préparatifs du repas.

« C'est Vulcain qui est aujourd'hui notre cuisinier, dit le baron ; il va nous faire déjeuner à la mode des anciens flibustiers, et certainement, mon cher comte, vous lui ferez compliment de ce régal. Allons, mes filles, ajouta-t-il en s'adressant aux mulâtresses, mettez vite le couvert. »

Les bancs des rameurs ajustés parallèlement et recouverts de feuilles de bananier servirent de table ; une pyramide de fruits encore attachés au rameau et entremêlés avec les panicules embaumées des palmistes remplaça le surtout d'orfévrerie. Bientôt le hattier posa sur la nappe verte et lustrée un calalou avec des herbages et du poisson, un quartier de cabri boucané et une tortue cuite dans sa carapace et arrosée de jus d'orange aigre mêlé de piment. Ces mets indigènes étaient accompagnés

de quelques bouteilles de vieux vin de France, auxquelles l'on goûta gaiement dans des tasses de noix de coco.

Cependant les heures de la matinée s'écoulaient rapidement; le soleil atteignait au zénith et embrasait l'atmosphère. La brise de mer qui commençait à souffler tempérait à peine cette lourde chaleur, dont l'influence jetait dans une sorte de somnolence tous les êtres animés. Les convives réunis autour de la table cédaient peu à peu à un mol accablement; couchés à demi sur les brassées de feuilles fraîches dont le sol de l'ajoupa était jonché, ils tombaient graduellement dans cette langueur des sens qui précède le sommeil. La conversation cessa entièrement; dans ces moments d'ineffable repos, c'est une fatigue même de parler, quoique la pensée demeure nette et précise. Au bout d'une demi-heure, le baron et Mlle Benoît étaient tombés dans un léger assoupissement; mais Sydonie demeurait éveillée en face du comte Alphonse, dont elle n'était séparée que par la largeur de la table.

Mlle de Kernadec, un peu embarrassée de

cette espèce de tête-à-tête, appuya son front sur sa main et ferma ses blanches paupières : mais apparemment elles n'étaient pas aussi bien closes que pendant le sommeil, car le regard du comte Alphonse pénétrait comme un amoureux rayon jusqu'au cœur de la jeune fille qu'il contemplait avec une muette admiration.

Tandis que les blancs faisaient la sieste dans l'ajoupa du hattier, les nègres assis dehors à l'ombre du figuier marron fumaient leur cachimbo en achevant les vins de France. Youna s'était éloigné sans prendre sa part du déjeuner, et avait été visiter le haras. Le vieux Vulcain, tout en continuant de trinquer avec les rameurs, tournait de temps en temps les yeux vers la savane, et disait entre ses dents :

« Ce grand garçon, c'est le diable même!... le voilà à cheval sur Typhon.... une bête enragée qui rue comme un poulain et mord comme un caïman.... Ah! Dieu! bon Dieu! il va se faire tuer!... »

L'on eût dit en effet qu'Youna, poussé par un sauvage instinct de courage, prenait plaisir à affronter le danger d'une chute qui aurait été mortelle; penché sur le cou du cheval qu'il montait à cru et dont il serrait les flancs entre ses genoux robustes, il galopait à travers les cardasses et les buissons de bayonde, dont les mille dards l'eussent couvert d'horribles blessures s'il était tombé. Mais il semblait se faire un jeu de cette rude fatigue et de ce péril, et il continua son étrange promenade jusqu'au moment où le son rauque et prolongé du buccin retentit dans la savane. C'était le signal de rejoindre l'embarcation. Youna abandonna alors le cheval indompté, qui prit la fuite en hennissant, et il descendit en courant vers le rivage. Les promeneurs étaient déjà remontés dans l'embarcation.

En se remettant au gouvernail, Youna jeta les yeux sur le comte Alphonse qui venait de reprendre sa place à côté de Mlle de Kernadec, et, le désignant aux rameurs, il leur dit à demi-voix dans son patois créole, avec une expression bizarre d'orgueil et de défi :

« Guetté petit blanc France si lala! il n'a pas capab' monté Typhon comme Youna!... »

Le canot remonta lestement l'Esterre en suivant les sinuosités du rivage, qui, parfois échancré profondément, formait des baies tranquilles toutes couvertes de plantes aquatiques, ou bien de longues passes bordées d'îlots dont le terrain composé d'alluvions nourrissait une végétation puissante. L'aspect de cette nature riante et sauvage, la douceur de l'air, le silence et la tranquillité de ces solitudes, éveillaient dans l'âme de Sydonie des impressions inconnues; pour la première fois elle sentait dans son cœur le vague pressentiment d'autres émotions, et, rêveuse, étonnée, elle n'osait plus lever les yeux sur M. de Boisgueydon, qui, absorbé lui-même dans ses sensations, la contemplait avec un secret ravissement.

Le soleil disparaissait dans les flots de la mer lorsque le canot aborda. Aussitôt Sydonie prit Mlle Benoît par la main en lui disant :

« Venez vite, ma bonne amie; allons chan-

ger de toilette. J'avais oublié de vous dire que nous avons du monde à souper ce soir. »

En faisant un signe d'intelligence à son père, elle le laissa seul avec M. de Boisgueydon et emmena l'institutrice.

Une heure plus tard, les appartements étaient illuminés et Sydonie amenait triomphalement Mlle Benoît dans le salon. La bonne institutrice reconnut partout son chiffre entouré de guirlandes, et, lorsque Mlle de Kernadec s'avança en lui présentant un magnifique bouquet, elle se jeta tout attendrie dans les bras de la charmante jeune fille en s'écriant :

« C'est aujourd'hui ma fête!... je l'avais oublié, ma reine! et vous me donnez un bal!... un bal à moi!... Eh bien, je prétends l'ouvrir avec M. le baron.... et vous, ma toute belle! Allons, donnez la main à votre cavalier. »

Le comte Alphonse s'avança et conduisit Mlle de Kernadec à l'entrée du salon dont elle

allait faire les honneurs. Les voitures commençaient à arriver, tous les riches planteurs de la contrée se rendaient avec leurs familles à l'invitation du baron; la fleur de l'aristocratie était là, et certainement l'on n'eût pas rencontré, à cette époque, dans les salons de la noblesse de France, des femmes plus gracieuses et plus élégantes, des cavaliers d'un plus grand air.

La fête fut animée, brillante, magnifique. Aux colonies, le goût de la danse est une passion commune à toutes les castes; les créoles, quelle que soit la nuance de leur épiderme, s'y livrent avec emportement, avec délice. Le nègre danse le bamboula tant que ses muscles vigoureux ont assez de puissance et d'élasticité pour le soutenir: il ne s'arrête que quand il tombe. La jeune fille blanche, élevée dans l'indolence, qui ne marche presque jamais, pour laquelle le plus léger travail est une fatigue, passe toute une nuit à mouvoir en cadence ses pieds d'enfant; une force factice anime son corps délicat et souple comme un roseau; et lorsque les bougies pâlissent, lors-

que le premier rayon du jour pénètre dans la salle du bal, elle figure encore, vive, animée, infatigable, à la dernière contredanse.

Mlle de Kernadec dansait ainsi. Elle était divinement belle cette nuit-là. Par une intention de simplicité, qui était à son insu une coquetterie raffinée, elle portait une robe de satin blanc des Indes, sans aucun ornement; un seul rang de perles séparait sur son front les boucles de sa chevelure blonde, et elle avait attaché à son corset un bouquet de jasmin de Goa, dont la couleur, d'un rose pâle, se confondait avec la suave blancheur de son teint. En la voyant dans cette parure, qui était presque celle d'une mariée, traverser le salon, conduite par le comte Alphonse, M. de Kernadec dit à l'oreille de l'institutrice :

« Ne trouvez-vous pas que notre petite fête ressemble à un bal de fiançailles ?

— Je crois que, le jour où il vous plaira d'avoir un bal de noces, Sydonie ne fera aucune objection, répondit Mlle Benoît du même ton. Monsieur le baron, vous avez réussi : si je

ne me trompe, le gendre de votre choix est le mari selon son cœur. »

Comme elle achevait ces mots, elle vit derrière elle, à travers la jalousie baissée d'une fenêtre, le visage noir d'Youna qui du dehors regardait dans la salle du bal. Les traits de l'esclave avaient une expression qui la frappa, et elle murmura en s'éloignant :

« Quelle figure a cet homme ! on dirait qu'il voit encore devant lui la gueule ouverte du caïman. »

Dès le lendemain, le baron annonça qu'il voulait donner à M. de Boisgueydon le plaisir d'une partie de chasse dans les mornes. Il s'agissait d'aller, comme les anciens boucaniers, poursuivre, dans les sombres forêts qui couvraient le versant des Grands-Cahaux, les cabris et les bœufs sauvages dont la race avait été apportée des côtes d'Espagne par les premiers vaisseaux qui abordèrent au Nouveau-Monde. Cette chasse n'était pas sans dangers, et Sydo-

nie en voyait les préparatifs avec une secrète inquiétude; au moment du départ, elle accompagna les chasseurs jusque sur le perron, devant lequel on avait amené les chevaux, et, considérant d'un œil alarmé la meute impatiente, les piqueurs nègres armés de leurs longs coutelas et prêts à marcher en avant de cette petite expédition, elle dit en soupirant et en regardant le comte :

« Ah! mon père, je ne serai pas tranquille jusqu'à votre retour! »

Les chasseurs et leur suite se mirent en marche, et Mlle de Kernadec, arrêtée au seuil de l'habitation, les suivit un moment des yeux puis, toujours préoccupée d'une crainte vague, elle appela Youna. L'esclave assistait aussi au départ; on eût dit qu'il se faisait une obligation d'être toujours à portée de recevoir les ordres de Sydonie et de pouvoir accourir sur un mot, sur un signe.

« Youna, lui dit-elle, la chasse est parfois

dangereuse dans les mornes; suis ton maître; tu es le plus courageux, le plus brave de ses gens; te sachant près de lui, je serai sans inquiétude.... »

En entendant cette recommandation et cet éloge, l'esclave répondit d'un air triste et ravi :

« Oui, petite maîtresse, mon pied sera toujours dans son ombre et j'aurai ma mancette à la main. »

Il montra, en disant ces mots, la lame affilée qu'il portait à la ceinture, et qui était en effet une arme sûre, redoutable, dans la main d'un homme déterminé.

Toute la journée, les travailleurs occupés dans les pièces de cannes au pied des mornes entendirent les coups de fusil qui, répétés par les échos, ressemblaient au bruit du tonnerre. Dès que le soleil commença à baisser sur l'horizon, Mlle de Kernadec se rendit dans la galerie pour y attendre le retour des chasseurs. Mais l'astre radieux se coucha dans les flots de

la mer, la nuit sereine et sombre s'étendit sur la plaine, qu'ils n'étaient pas revenus encore. Sydonie, effrayée de ce retard, envoya des noirs munis de torches de bois-chandelle sur le chemin des mornes; elle sortit elle-même accompagnée de Mlle Benoît, suivie de ses mulâtresses, et gagna l'allée de palmistes par laquelle les chasseurs avaient passé le matin. Inquiète, saisie d'un funeste pressentiment, elle versait des larmes, et disait à Mlle Benoît qui tâchait de la rassurer.

« Je suis certaine qu'un accident funeste est arrivé à mon père ou à M. de Boisgueydon.... Ah ! quelque chose me dit que je ne dois rien craindre pour mon père.... Youna était près de lui en cas de danger.... D'ailleurs il est accoutumé à chasser dans les mornes; il connaît le péril, il sait l'éviter.... Mais le comte est exposé à des attaques dont il ne saura pas se défendre.... Il peut avoir succombé !... Mon Dieu !... s'il était mort !... »

Elle tremblait de tous ses membres et invo-

quait le ciel tout éperdue. Mlle Benoît, ne pouvant obtenir qu'elle rentrât à l'habitation, la fit asseoir au bord de l'allée, et envoya prévenir le géreur, qui alla de son côté, avec une partie des noirs d'atelier, au-devant du baron.

Les nègres qui travaillaient du côté des mornes déclarèrent que jusque vers la tombée de la nuit ils avaient entendu des coups de fusil dans les gorges des Grands-Cahaux, mais qu'au moment où ils quittaient les pièces de cannes ce bruit avait cessé et la chasse semblait finie. Il était évident qu'un accident imprévu, et non une poursuite obstinée, attardait les chasseurs, et Mlle Benoît elle-même, tout en essayant de rassurer Mlle de Kernadec, commença à former les plus sinistres conjectures. Enfin, sur les onze heures du soir, l'on entendit dans le chemin qui descend des mornes, deux cavaliers arrivant à toute bride : c'étaient M. de Kernadec et le comte de Boisgueydon. En apercevant, à la lueur des torches, un groupe arrêté dans l'allée, ils mirent pied à terre, et le baron prit sa fille dans ses bras en s'écriant :

« Ma pauvre chère enfant!... j'ai craint un moment de ne plus te revoir !... »

Elle le regarda avec une expression indicible de frayeur et de joie ; puis se tournant vers le comte, elle lui dit les larmes aux yeux :

« Vous non plus vous n'êtes pas blessé ?...

— Nous sommes sains et saufs l'un et l'autre, répondit le baron; mais c'est un miracle du ciel!....

— Youna vous a quittés ? reprit Sydonie, s'apercevant qu'il arrivait seul avec le comte.

— Le pauvre Youna est mort peut-être en ce moment, dit M. de Kernadec d'une voix triste ; ma fille, il m'a sauvé la vie....

— Ah ! j'en avais le pressentiment ! » murmura Sydonie pénétrée d'une douloureuse émotion.

L'on rentra à l'habitation, et alors seulement Mlle de Kernadec s'aperçut que les vêtements de son père et ceux de M. de Boisgueydon étaient déchirés et couverts d'éclaboussures

sanglantes ; ce dernier avait une des manches de sa veste de chasse emportée et le bras bandé avec un mouchoir.

« Vous avez reçu une blessure! s'écria Sydonie en pâlissant.

— Une blessure légère, répondit avec sang-froid M. de Boisgueydon ; je la sens à peine ; monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au baron, veuillez me dire maintenant quelles sont ces bêtes féroces qui nous ont si rudement attaqués.

— Ce sont ces animaux carnassiers qui tiennent du loup et du chien sauvage et qu'on appelle des casques, répondit M. de Kernadec; ils sont devenus fort rares et je n'en avais jamais rencontré. Nous avions chassé fort heureusement tout le jour, continua-t-il en s'adressant à Sydonie, et nous regagnions l'endroit où nous avions laissé nos chevaux, lorsque les chiens s'arrêtèrent tout à coup en manifestant une grande inquiétude ; ils se couchaient à nos pieds malgré les cris des piqueurs et tremblaient de tous leurs membres. Nous

étions alors à plus de deux lieues dans les mornes, au fond d'une gorge bordée de bois d'une grande hauteur et à travers laquelle les eaux avaient frayé un sentier étroit qui serpentait entre les halliers, de manière que souvent on ne voyait rien à deux pas devant et derrière soi. Tout à coup je vis dans l'ombre noire d'un hallier deux prunelles brillantes comme celles d'un chat. Le comte, qui marchait devant moi s'avança en levant le canon de son fusil; au même instant le casque s'élanca sur lui, le saisit au bras qui tenait le fusil et le renversa.... Alors.... alors.... je n'ai plus rien vu. Racontez vous-même ce qui s'est passé, monsieur le comte....

— Alors j'ai pris le pistolet que j'avais à la ceinture, et, l'appuyant contre la gueule ouverte du casque, je lui ai fait sauter le crâne, dit tranquillement M. de Boisgueydon.

— Le casque fit en tombant un hurlement terrible, continua le baron; au même instant je vis la croupe d'une bête fauve qui bondissait dans le feuillage, et je sentis sur mon épaule

un poids qui me fit lâcher mon fusil. Mais aussitôt Youna, qui était derrière moi, enfonça son couteau dans le cou de l'animal, qui se précipita alors sur lui et le renversa dans le ravin.... Youna se remit sur ses genoux et plongea son couteau dans le ventre de la bête, que j'achevai d'un coup de fusil. C'était la femelle du casque; en entendant le cri du mâle blessé à mort, elle était venue à son secours. Elle expirait aussi, mais après avoir horriblement mordu le pauvre Youna, qui, couché près d'elle, perdait tout son sang. Nos piqueurs l'emportèrent à demi mort jusqu'à l'endroit où nous comptions retrouver nos chevaux; mais ces animaux, ayant entendu les hurlements des casques, avaient rompu leurs longes et s'étaient échappés. Il a fallu plusieurs heures pour les chercher et les ramener. Nos gens étaient excédés de fatigue, nous les avons laissés en arrière; ils ont fait un brancard sur lequel ils rapporteront le blessé, si toutefois il peut arriver jusqu'ici..... »

Lorsque le baron cessa de parler, Sydonie,

qui l'écoutait debout près de lui, se mit à genoux, et dit en saisissant ses mains, qu'elle mouilla de larmes :

« Mon père, promettez-moi que vous n'irez plus jamais chasser dans les mornes....

— Jamais qu'avec ta permission, répondit le baron en serrant contre sa poitrine cette belle tête éplorée.

— Et vous aussi, monsieur, vous faites la même promesse? reprit-elle en se tournant vers le comte avec un mouvement naïf; si vous saviez combien j'ai pleuré ce soir! »

M. de Boisgueydon, fort ému, prit la main qu'elle avançait vers lui et la pressa de ses lèvres.

« Remets-toi, ma Sydonie! dit le baron; tu vois bien que nous sommes vivants et bien portants, pourquoi pleures-tu?..... Emmenez-la dans sa chambre, mademoiselle Benoît, ajouta-

t-il en se tournant vers l'institutrice, tâchez de la calmer. Nous avons besoin de repos aussi ; le comte souffre de sa blessure peut-être plus qu'il ne le dit. »

Le lendemain matin de bonne heure, Mlle de Kernadec, ayant été avertie qu'Youna avait été transporté à l'infirmerie, s'y rendit aussitôt avec Mlle Benoît. L'infirmerie, était un grand corps de logis situé à l'écart, derrière les cases à nègres, et divisé en plusieurs salles. Au lieu de mettre Youna avec les autres malades, on l'avait déposé dans la pièce qu'occupait le chirurgien attaché à l'habitation. Le blessé était couché sur une espèce de lit de camp et ne donnait pas signe d'existence ; sa tête était rejetée en arrière, son regard fixe, son corps immobile et roide ; tout annonçait qu'il était frappé du mal redoutable qui, sous ces brûlantes latitudes, complique souvent les blessures même légères et les rend presque toujours mortelles. Le baron était déjà accouru près du malade et interrogeait le chirurgien avec anxiété, lorsque Sydonie entra.

« Juste ciel! dit-il, vous croyez que cet homme est perdu sans ressources?

— Sa blessure n'est pas profonde, répondit le chirurgien; mais les premiers symptômes du tétanos se déclarent, et je n'ai pas grand espoir. Ce n'est pas le premier noir que vous voyez succomber à cette maladie, monsieur le baron. vous savez qu'il n'y a pas de remède....

— Elle se guérit quelquefois par une violente commotion morale, dit vivement M. de Kernadec : je vais essayer.... »

Il se rapprocha du malheureux et lui dit à haute voix :

« Youna, en récompense du dévouement que tu as montré hier, je t'affranchis; dès à présent tu n'es plus mon esclave, tu es libre.

— Tu es libre, Youna, répéta Mlle de Kernadec qui s'était rapprochée aussi; allons, aie bon courage... et prends ceci, je le veux....»

Elle s'empara de la tasse qu'une négresse présentait en vain au malade, et, l'appuyant

contre ses dents serrées, elle essaya elle-même de le faire boire.

Youna fit un effort comme pour joindre les mains, ses traits s'animèrent, il remua les lèvres, et un éclair de bonheur brilla dans son regard. Le chirurgien, qui l'observait attentivement, dit alors au baron :

« Je crois qu'il ne mourra pas : monsieur, vous lui avez véritablement sauvé la vie en lui donnant la liberté. »

V

Plus d'un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de M. Boisgueydon. Il était établi à l'habitation Kernadec comme un homme qu'on ne laissera jamais repartir ; pourtant aucune proposition directe n'avait eu lieu, et le mot de mariage n'avait pas même été prononcé. Le baron, à

peu près certain des sentiments de sa fille, ne la consultait pas sur ses projets; il la laissait s'abandonner sans inquiétude, sans prévision, au penchant qui l'entraînait et dont elle ignorait encore le nom. Elle devinait sans doute les desseins de son père; mais, dans la chaste ignorance de son cœur, elle voyait dans M. de Boisgueydon non l'homme qu'elle aimait, mais celui que la volonté paternelle avait préféré: dans cette âme docile et tendre, le sentiment du devoir se confondait avec l'amour. Le comte était dans la situation tout à la fois douce et pénible d'un homme dont la félicité est mêlée d'inquiètes espérances. Malgré les encouragements tacites que lui donnait le baron, il n'osait croire encore à son bonheur. Il était éperdument épris de Sydonie, et souvent il se demandait ce qu'il deviendrait s'il était abusé dans son secret espoir, si, au lieu du futur époux de sa fille, M. de Kernadec ne voyait en lui que le parent digne d'une cordiale hospitalité, si la belle Sydonie ne répondait que par une froide bienveillance, une faible amitié, à l'amour qu'elle lui avait inspiré. Lorsqu'il concevait ces

aqpréhensions, il tombait dans d'amères tristesses que la présence même de Mlle de Kernadec ne pouvait dissiper, et qu'il expliquait par l'inquiétude où le jetait le silence de sa famille, dont il n'avait reçu aucune nouvelle depuis son arrivée à Saint-Domingue.

Un matin, de très-bonne heure, le comte Alphonse entra dans la chambre de M. de Kernadec, une lettre à la main, le visage triste et troublé.

« Vous avez des nouvelles de France ! s'écria le baron.

— Oui, monsieur, répondit-il; de mauvaises nouvelles; le parti républicain a aboli la noblesse, il abolira aussi la royauté. Mon père, consterné de la tournure que prennent les événements, a résigné ses emplois, il est rentré dans la vie privée. Mais il n'y a pas trouvé le repos ni la sécurité. Depuis mon départ il s'était retiré à Boisgueydon, pensant y vivre tranquille; mais les révolutionnaires ont pillé et incendié le château. Mon père a couru les plus grands dangers; et maintenant, retiré chez un de ses

anciens compagnons d'armes, il attend le moment d'aller rejoindre tant de bons gentilshommes passés à l'étranger. Hélas! c'est un exil! et peut-être mon devoir serait d'aller le partager.

— Monsieur le comte, dit spontanément le baron de Kernadec, puisque votre père se décide à quitter la France, c'est ici qu'il doit venir. Partez, allez le chercher, et, pour le décider à passer la mer, dites-lui qu'une famille qu'il peut considérer comme la sienne l'attend à Saint-Domingue, que vous y avez laissé un père et qu'il y trouvera une fille.

— Quoi! monsieur, balbutia le comte avec une profonde émotion, vous me permettez d'espérer.... de prétendre à un si grand bonheur!...

— Il y a longtemps que je vous destinais Sydonie, dit le baron attendri; quoiqu'une foule de prétendants se soient offerts, je vous l'ai gardée: rendez-la heureuse....

— Ah! son bonheur est certain s'il dépend de moi! s'écria le comte Alphonse; mais, monsieur, elle ne connaît pas vos intentions, je n'ai pas son aveu....

— Allons la trouver, dit le baron en souriant.

— Oh! monsieur, pas tout de suite...je tremble!... répondit le comte respirant à peine; si elle démentait votre promesse, s'il fallait renoncer à l'espoir que vous me faites concevoir!

— Venez! s'écria le baron en l'entraînant; quand je vous dis que je réponds de son consentement. »

Le déjeuner était déjà servi dans la galerie; Sydonie et Mlle Benoît attendaient.

« Ma fille, dit le baron en entrant, voilà notre hôte qui se dispose à nous faire ses adieux; il s'en va en France chercher son père, M. le marquis de Boisgueydon. Mon cher Alphonse, ajouta-t-il en s'adressant au comte, voulez-vous dire à quelle intention vous allez nous l'amener?

— Pour qu'il ait l'honneur de vous demander mademoiselle votre fille en mariage, répondit en tremblant M. de Boisgueydon?

— Eh bien! ma fille, dit gaiement le baron,

que répondrons-nous alors à un bon vieux gentilhomme qui aura fait deux mille lieues pour demander ta main? »

Sydonie se jeta tout éperdue dans les bras du baron; peut-être ce qui la touchait et la frappait le plus à ce moment, c'était cette idée d'une prochaine absence et le chagrin de voir partir le comte Alphonse; elle pleurait et gardait le silence, si bien que M. de Kernadec un peu inquiet murmura :

« Est-il possible que tu hésites, mon enfant! Si tu voyais la physionomie de ce pauvre comte!... »

Elle se retourna alors, lui tendit la main, et dit avec un sourire mêlé de larmes :

« Vous serez de retour bientôt? »

Il y avait plusieurs navires en partance dans la rade du Cap, et il fut décidé que M. de Boisgueydon quitterait l'habitation le surlende-

main, afin de s'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile. On pouvait compter sur des traversées de trente à quarante jours, et le comte devait selon toute apparence être de retour à Saint-Domingue vers le milieu de l'été.

Le soir qui précéda son départ, la famille demeura réunie plus tard que d'habitude dans le salon. Le baron et Mlle Benoît faisaient par contenance une partie de cartes; Sydonie était assise un peu à l'écart, près d'une fenêtre, avec M. de Boisgueydon. Tous deux gardaient le silence, absorbés dans la douleur d'une si prochaine séparation. La jeune fille tourna les yeux vers la pendule, dont l'aiguille allait sonner l'heure de ces tristes adieux, et elle murmura en frissonnant :

« Minuit déjà ! »

Le comte lui dit alors :

« Dans un moment nous serons séparés. Demain je serai loin d'ici. Que deviendrai-je

alors?... quelle affreuse solitude autour de moi! je ne vivrai que par mes souvenirs.... Ah! je voudrais pouvoir emporter, avec votre image, une partie de ce qui vous environne, ce bouquet que vous avez gardé tout le jour, cet éventail, ce ruban qui touche votre bras, le parfum de vos cheveux!...

— Ainsi, murmura Sydonie en retenant ses larmes, vous seriez heureux d'avoir sous les yeux quelque chose qui vous rappelât à chaque instant d'une manière vive ce pays, cette maison, ces personnes que vous regrettez? Vous seriez heureux d'emporter un tel souvenir?

— Ah! s'écria le comte, c'est donc votre portrait que vous voulez me donner!...

Elle se leva sans lui répondre et alla chercher le petit tableau que Mlle Benoît lui avait donné pour ses étrennes.

« Tenez, dit-elle, c'est la chose du monde qui a le plus de prix à mes yeux; emportez-la, elle est à vous.

— Un moment viendra où vous reprendrez

ce don précieux, s'écria le comte; alors tout mon bonheur me sera rendu, aucun pouvoir humain, aucune nécessité, aucun devoir ne pourra plus m'éloigner de vous! »

Au point du jour, M. de Boisgueydon se mit en route avec le baron, qui avait voulu l'accompagner jusqu'au Cap. Sydonie, cachée derrière les jalousies de sa chambre, les vit monter dans la chaise que le postillon nègre lança aussitôt au grand trot. Lorsque la légère voiture eut disparu au fond de l'avenue, la jeune fille se jeta tout en larmes dans les bras de Mlle Benoît, et s'écria saisie d'un fatal pressentiment :

« C'en est fait, mon Dieu! les heureux jours de ma vie sont passés!... tout mon bonheur s'en va avec lui!

VI

Le jour même du départ de M. de Boisgueydon, à l'heure de la promenade, Youna se trouva sur le passage de Mlle de Kernadec; c'était la première fois qu'il paraissait devant elle depuis qu'il était guéri de ses blessures. En le voyant elle s'arrêta et lui dit avec bonté :

« Eh bien! Youna, tu as quitté l'infirmerie; te voilà guéri tout à fait, n'est-ce pas?

— Oui, grâces au bon Dieu, c'est fini; je n'ai plus de mal, répondit-il avec une expression de contentement qui ne lui était pas ordinaire. Maîtresse, si vous sortez en voiture aujourd'hui, je monterai sur le siége.

— Tu n'y es plus obligé, dit Mlle de Kernadec en souriant; maintenant tu peux te reposer tout le long du jour, aller où bon te semble et faire ce qui te plaît; tu es ton maître. »

Youna secoua la tête d'un air attristé et garda le silence.

« Mon père t'a affranchi, continua Mlle de Kernadec; il l'a dit au géreur, qui a dû faire les formalités nécessaires : n'as-tu pas reçu ta patente de liberté?

— La voici, maîtresse, répondit-il en tirant un papier renfermé dans la poche de sa jaquette.

— Mon brave Youna, tu vois bien que tu

ne nous appartiens plus, reprit Sydonie avec bienveillance; c'est fini, je ne peux plus rien te commander; tu es ton maître, te dis-je, tu es libre.

— Je suis libre de vous rendre ma patente de liberté, répondit-il en tendant le papier à Sydonie; tenez, maîtresse, je n'en veux pas.... Je veux toujours vous obéir et vous servir.

— Je te garderai près de moi de grand cœur, dit Mlle de Kernadec, touchée de ce dévouement et de cette simplicité; mais je ne veux pas reprendre ton titre d'affranchissement. C'est bien, c'est entendu, Youna, tu restes à mon service, et dès demain tu reprendras tes fonctions. Aujourd'hui tu peux te reposer encore; je ne me promènerai pas en voiture. »

Le départ du comte, l'absence momentanée de M. de Kernadec, avaient jeté Sydonie dans une extrême tristesse; il s'était fait tout à coup autour d'elle une sorte de solitude et de silence qui l'accablaient d'une peine inconnue, d'une

vague et continuelle souffrance. Le temps, qui naguère emportait si rapidement les belles heures de sa vie, se traînait maintenant d'un pied de plomb pendant ses longues journées et, comme toutes les âmes nouvellement éprouvées par la douleur, elle ne savait ni s'y soumettre ni s'en distraire; inquiète, étonnée des mouvements de son propre cœur, elle disait ingénument à Mlle Benoît :

« Hélas! ma bonne amie, je ne me faisais point d'idée de l'attachement qu'on peut concevoir pour une personne que l'on connaît à peine, et de la douleur que cause son absence.... Par moments, je me reproche cette tristesse excessive. J'éprouve une sorte d'effroi de ce qui se passe dans mon âme!... Ah! si mon père m'ordonnait maintenant de ne plus songer à M. de Boisgueydon, que j'aurais de peine à lui obéir! Combien j'aurais été malheureuse s'il m'avait choisi un autre mari! Je le sens à présent, ma bonne amie, il n'est pas toujours facile d'être une fille soumise et de faire son devoir! Et même quand tout vous

sourit en ce monde, quand on a comme moi le père le plus tendre, et que l'avenir promet la plus heureuse destinée, on n'est pas à l'abri du chagrin; car je me trouve bien malheureuse en ce moment et je pleure sans pouvoir me consoler. »

Quatre jours plus tard, un exprès venant du Cap apporta à Mlle de Kernadec des lettres de son père et de son fiancé. Le comte était au moment de s'embarquer, et il écrivait à Sydonie des adieux mêlés de tristesse et d'espérance; la pensée du retour tempérait la douleur du départ. M. de Kernadec annonçait à sa fille qu'après avoir conduit à bord le cher voyageur, il reprendrait immédiatement le chemin de l'habitation. D'après la date de ces lettres, le navire sur lequel s'était embarqué M. de Boisgueydon avait dû mettre à la voile ce jour-là même de grand matin, et le baron en route déjà devait probablement arriver la nuit suivante.

Après cette lecture, recommencée plus d'une fois et interrompue par des soupirs et des

larmes, la pauvre Sydonie alla vers la fenêtre et murmura en regardant la mer :

« C'est là qu'il est maintenant, et peut-être bien loin déjà... Peut-être en ce moment tourne-t-il pour la dernière fois ses regards vers notre île. Oh! triste, triste séparation!

— Mais votre père revient, dit Mlle Benoît en relisant la lettre du baron; sans doute il sera ici ce soir. Ma Sydonie, nous veillerons pour l'attendre.

— Que cette journée va me paraître longue! murmura la jeune fille.

— Tâchons de nous distraire un peu, mon cœur, reprit vivement l'institutrice : je vous propose d'aller faire une visite à ces bonnes petites demoiselles de Mibrail, qui n'ont pas pu venir à notre dernier bal.

— Nous irons si cela vous plaît ou vous paraît convenable, ma bonne amie, » répondit Mlle de Kernadec d'un ton mélancolique.

Il était alors huit heures du matin, et Mlle Be-

noît décida qu'il fallait partir tout de suite: avec de bons chevaux l'on pouvait arriver à l'habitation Mibrail avant la grande chaleur du jour; le temps était favorable d'ailleurs; une légère brume répandue dans l'atmosphère affaiblissait les rayons du soleil dont la lumière semblait plus pâle, et le vent qui soufflait par intervalles devait fraîchir encore, selon toute apparence, vers l'heure de midi. Mlle Benoît donna ses ordres, et un quart d'heure après la voiture s'avança au perron. C'etait une espèce de cabriolet monté sur quatre roues et fermé par des ridelets de soie qui interceptaient le jour et la poussière. sans empêcher l'air de circuler dans l'intérieur. Youna était sur le siége, et un grand nègre mozambique, faisant fonctions de valet de pied, se tenait à la portière. Mlle Benoît remarqua qu'au lieu de chevaux l'on avait attelé des mules, et elle en demanda la raison.

« C'est que nous allons traverser les Mornes, répondit Youna. La route est assez belle, mais elle longe des précipices. Les mules ont le pied

plus sûr que les chevaux, et, en cas de mauvais temps, elles ne sont pas si effrayées.

— Il n'y a pas d'apparence d'orage, dit Mlle Benoît en regardant le ciel; le temps est magnifique. »

Youna hocha la tête et répondit :

« Les oiseaux de mer volent en troupe du côté des lagons; le crabier se tient tranquille au bord de l'eau : peut-être que la journée ne s'achèvera pas comme elle commence. »

Sydonie, assise au fond du léger équipage, n'entendit pas l'observation d'Youna; Mlle Benoît n'eut pas l'air d'y prendre garde, et l'on partit.

A vol d'oiseau, il n'y avait guère que deux lieues de l'habitation Kernadec à l'habitation Mibrail; mais les sinuosités du chemin triplaient la distance. Une fois qu'on avait quitté la plaine on entrait dans une route tracée à travers la chaîne de montagnes appelée les Petits-Cahaux, et l'on parcourait un paysage solitaire où l'on

apercevait à peine quelques traces de culture. Des forêts vierges couvraient les collines de leur base à leur sommet, et formaient ainsi d'immenses cônes de verdure déchirés çà et là par des roches nues et calcinées.

L'habitation Mibrail, située au milieu des Mornes, sur un vaste plateau environné de bois, appartenait à une famille d'anciens créoles qui, comme les Kernadec, s'étaient établis dans l'île dès les premiers temps de la colonie. Mais leur fortune n'avait pas prospéré comme celle de leur voisin de la plaine : ils n'étaient pas riches et vivaient, en simples campagnards, du revenu borné de leur domaine. Une vingtaine de noirs cultivaient leurs caféières et leurs plantations de cotonniers, et quelques hattiers conduisaient jusque dans les savanes de la partie espagnole le nombreux bétail que deux fois l'année on allait vendre sur les marchés de la plaine. La grande case, construite en bois et recouverte d'un toit d'essente, était la même qu'éleva le premier possesseur du sol ; ceux qui l'habitaient avaient conservé dans toute leur simplicité les mœurs des anciens colons ; en ce

moment, trois générations y vivaient réunies sous l'autorité patriarcale de l'aïeul, un beau vieillard encore plein de vigueur et d'activité.

Lorsque Sydonie arriva, les dames de la famille étaient réunies dans la galerie qui servait de salon et de salle à manger; l'aïeule et la mère, assises dans leurs grands fauteuils d'acajou, surveillaient le travail d'une demi-douzaine de négresses qui cousaient assises par terre, et les deux demoiselles de Mibrail faisaient réciter le catéchisme à une troupe de négrillons aussi turbulents, aussi malins que les gamins de nos écoles primaires. En entendant une voiture, elles coururent sur l'esplanade qui s'étendait devant la case, et firent une exclamation de joie en reconnaissant Mlle de Kernadec et sa compagne; ces visites de bon voisinage étaient les seules distractions, les seuls plaisirs de leur solitude. Elles s'emparèrent de Sydonie et l'amenèrent dans la galerie en lui faisant mille caresses. A l'aspect des nouvelles venues, les négrillons partirent de tous côtés comme un vol de corneilles, et allèrent s'abattre sur l'esplanade autour de la voiture, dont ils se prirent

à considérer avec admiration les harnais élégants et la doublure de damas cramoisi.

Il n'y avait pas la moindre trace de luxe chez les Mibrail ; mais l'aisance et le bien-être se révélaient dans tous les détails de leur intérieur. L'ameublement de la galerie consistait seulement en une longue table de bois de cèdre et en quelques siéges commodes, quoique grossièrement façonnés. De vieilles gravures tirées de l'Ancien Testament ornaient les lambris, et de grosses nattes fabriquées par les négresses de l'habitation servaient de tapis ; mais les dames de Mibrail avaient des robes de toile des Indes d'une éblouissante blancheur, des souliers de soie qui tenaient à peine sur leurs pieds fins et cambrés, des madras de couleur noués autour de la tête, et cette fraîche et simple toilette ne différait en rien de celle que portait ordinairement la fille du baron de Kernadec, la plus riche héritière du quartier de l'Ouest. Mme de Mibrail embrassa Sydonie, la fit asseoir à l'endroit de la galerie le plus exposé au courant d'air, comme l'on met chez nous les gens qu'on veut bien recevoir près de la cheminée ; puis

elle fit apporter le café. Après ces premières formalités de la politesse créole, la conversation s'engagea.

« Nos messieurs seront bien désolés en rentrant ce soir, dit l'aïeule; ils ne soupçonnaient pas que nous aurions une aussi aimable visite, et ils sont allés dans nos vieilles plantations de café du Morne-Noir chasser les pintades marronnes. Jésus! c'est qu'il faut aller loin pour trouver le gibier maintenant; depuis que les gens de couleur prétendent aller de pair avec nous, il n'en est point qui ne se promène hardiment, le fusil au bras, jusque sur nos habitations. De mon temps cela ne se passait pas ainsi.

— Jusqu'ici le dommage est peu de chose, ma mère, dit Mme de Mibraïl avec douceur; nous n'avons pas trop à nous plaindre des petits propriétaires nos voisins.

— Plus tard, vous verrez! vous verrez!... murmura la vieille dame en hochant la tête.

— Allons, ma bonne maman, ne nous attristons pas de tout cela! s'écria l'une des jeunes

filles avec l'insouciante gaieté de son âge. Tant pis si les griffes, les marabouts, les mulâtres, les métis et toute cette race noirâtre chassent notre gibier, il nous restera bien toujours un quartier de cabri marron à mettre sur la table lorsque Mlle de Kernadec nous fera, comme aujourd'hui, le plaisir de venir dîner avec nous. »

Les deux demoiselles de Mibrail étaient de jeunes personnes mignonnes, fraîches et jolies, deux fleurs charmantes écloses dans un désert. L'aînée, une belle brune aux yeux doux et brillants, dit à Sydonie avec un soupir :

« Je sais que le bal auquel vous nous aviez invitées a été charmant; mais jugez si nous aurions pu y danser de bon cœur : mon frère s'était embarqué la veille pour retourner au Mexique.

— Hélas ! dans quel chagrin vous deviez être alors ! dit Sydonie en lui serrant la main.

— Ma mère ne pouvait d'abord se consoler, reprit d'un ton plus bas Mlle de Mibrail; main-

tenant, cela va mieux; on s'accoutume à tout, même à l'absence de ceux qu'on aime, surtout quand ils sont heureux; mon frère est retourné à Mexico pour se marier.

— Que Dieu le protége! que bientôt il soit de retour, après un heureux voyage! » dit Sydonie en soupirant au souvenir de celui qui en ce moment voguait aussi sur la mer immense.

La température n'est jamais très-élévée sur les plateaux des Mornes, et les courants d'air étaient ménagés avec tant d'intelligence qu'on ne s'apercevait pas de la chaleur dans la galerie de l'habitation Mibrail. Après le dîner, les dames restèrent assises autour de la table dans un doux *far-niente*, s'entretenant, à la mode des créoles oisives, de tous les petits événements arrivés dans le pays. On était malheureusement à une époque où des faits insignifiants en apparence avaient leur importance. La vieille Mme de Mibrail raconta que, le soir précédent, l'on avait eu une espèce d'alerte sur l'habitation: les noirs d'atelier étaient sortis furtivement de leurs cases et avaient passé une partie de la

nuit dans les bois, où ils avaient caché une de leurs idoles.

« Ma mère, il vaut mieux paraître ignorer leur faute que de les en punir, dit Mme de Mibrail; ce n'est pas la première fois que nos nègres vont adorer ainsi leur fétiche.

— Oui, depuis quelque temps l'on tolère cette abomination, répliqua vivement la vieille dame; mais le ciel sait où cette indulgence va nous conduire! Mes enfants, je vous dis que le noir est l'ennemi du blanc, comme le diable est l'ennemi de Dieu!

— Voilà ma bonne maman qui retombe dans ses idées sinistres, dit l'une des demoiselles de Mibrail à l'oreille de Sydonie; nous ne savons comment la distraire des prévisions qui la tourmentent, depuis que les gens de couleur ont fait connaître leurs prétentions et que quelques ateliers se sont révoltés dans le quartier du nord.

— Il faudra l'amener chez nous pour quelques jours, répondit Sydonie; là elle verra quelques blancs vivant en toute sécurité au mi-

lieu d'un millier de nègres. D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi dans tout le quartier de l'ouest? Pourquoi nos esclaves se révolteraient-ils ? nous ne leur avons jamais fait de mal. »

Vers quatre heures après midi, les aboiements des chiens qui gravissaient le plateau se firent entendre.

« Voilà nos chasseurs qui rentrent déjà ! » dit Mme de Mibrail étonnée.

Les deux jeunes filles coururent au-devant de leur père et de leur aïeul.

« Vous voici de bien bonne heure, s'écria l'aînée : vous avez deviné que nous avions aujourd'hui charmante compagnie; Mlle de Kernadec et Mlle Benoît ont dîné avec nous.

— J'espère que nous les garderons jusqu'à demain; car, selon toute apparence, nous aurons un orage dans la soirée, dit gaiement M. de Mibrail.

— Quel bonheur ! Vous allez rester avec nous, ma chère Sydonie, s'écria la jeune fille.

— C'est impossible, répondit-elle; ma bonne Julie, il faut que je retourne ce soir à l'habitation, il le faut absolument. »

Le vieux Mibrail alla consulter le baromètre suspendu près de la fenêtre.

« Mademoiselle, dit-il, j'ai reconnu vers midi les premiers signes de l'orage : au lieu de continuer la chasse, nous avons rebroussé chemin; le baromètre confirme mes observations; l'orage n'éclatera peut-être qu'au coucher du soleil. Cependant il serait imprudent de vous mettre en route.

— Mon père arrive cette nuit, dit vivement Sydonie; quel serait son étonnement, son inquiétude même, s'il ne me trouvait pas à l'habitation!

— En ce cas, mademoiselle, partez, partez sur-le-champ, reprit M. de Mibrail après avoir attentivement observé l'état du ciel. Vous arriverez probablement plus tôt que le mauvais

temps; mais il faut que votre cocher ne ménage pas son attelage.

— C'est Youna qui nous conduit : je suis tranquille, » dit Mlle de Kernadec.

Les dames de Mibrail l'accompagnèrent jusqu'à la voiture.

« Ma chère Sydonie, vous êtes légèrement vêtue, enveloppez-vous de ceci, dit Julie de Mibrail en déployant un grand carré de soie pourpre brodé de rosaces blanches qui se détachaient sur le fond comme des fleurs d'argent.

— Quel magnifique tissu ! s'écria Mlle Benoît; c'est comme un manteau royal!

— Il n'y en a point de pareil dans toute l'île, dit Mlle de Mibrail; c'est mon frère qui me l'a apporté de Mexico. »

A ces mots, elle s'avança pour le jeter sur les épaules de Sydonie; mais Youna, se détournant sur son siége, montra du doigt au fond de la voiture une mante que sa jeune

maîtresse mettait de coutume lorsqu'elle se hasardait à sortir les jours de mauvais temps.

« Merci, Youna, dit-elle avec surprise; tu avais donc deviné que nous aurions peut-être de la pluie aujourd'hui?

— Ce matin, le crabier se tenait tranquille entre les joncs, je l'ai dit, » murmura-t-il, et, relevant la tête, il ajouta : « Maîtresse, sans perdre une minute, à présent il faut partir. »

La voiture descendit hardiment au grand trot le versant du morne, et Youna lança ses mules au galop dans un chemin uni, mais bordé de précipices. Les deux femmes, effrayées de ce train désordonné, se serraient l'une contre l'autre sans proférer une parole. Pourtant le soleil brillait encore, quoique environné de vapeurs qui semblaient se condenser dans l'atmosphère; la brise était tout à fait tombée, et un silence profond régnait dans les airs. Vers l'est, un nuage noir flottait sur la croupe des montagnes de la partie espagnole et grandissait rapidement; bientôt ses flancs, d'un

bleu plombé, atteignirent les cimes plus rapprochées des Mornes, et en quelques moments une sorte de crépuscule blafard remplaça le jour. La voiture franchissait alors une rampe étroite qui tournait entre les Mornes. D'un côté s'élevait la crête chauve de ces masses granitiques, dont la base était ensevelie dans d'inextricables halliers qui s'étendaient jusqu'à la marge du chemin; de l'autre s'ouvraient des gouffres, à demi masqués par des réseaux de verdure qui se balançaient entre les deux bords de la ravine, semblables à des ponts aériens. Le long de la route croissaient de hauts palmistes, dont le tronc droit et couronné d'un chapiteau de feuillage s'élançait du milieu des obscures ramées et dominait les plus grands arbres.

Au point culminant de ce passage, Youna arrêta les mules et descendit de son siége. Après avoir observé d'un œil attentif les nuages amoncelés, les profondeurs désertes du ciel et la nature immobile et muette, il se rapprocha de Mlle de Kernadec et lui dit avec une inquiétude contenue :

« Petite maîtresse, il n'y a pas un oiseau dans l'air; les bêtes fauves se taisent et se cachent au fond des bois : voilà le mauvais temps qui vient.

— L'orage menace, répondit Sydonie en avançant la tête; mais il n'est pas encore tombé une goutte de pluie. Allons, mon brave Youna, nous sommes à moitié chemin, tu as un bon attelage, tu es un habile cocher : en avant.

— Maîtresse, je suis sûr que mes mules raseront ces précipices sans broncher, répondit-il; mais, par un temps comme celui-ci, il n'est pas prudent de courir.

— Cet homme a raison, dit Mlle Benoît; le tonnerre va éclater, et nous l'attirerions sur nous peut-être. Au lieu de poursuivre notre route, cherchons un abri sous les arbres. »

Tout à coup un bruit sec et semblable au sifflement d'un boulet lui coupa la parole. La vibration de l'air agita les feuilles des arbres qui frémirent comme par un grand vent, et la montagne trembla jusque dans ses profondeurs

caverneuses. Younа s'était jeté à la tête des mules qui se cabraient et reculaient épouvantées. Mlle Benoît, fort effrayée, fit descendre Sydonie et l'entraîna sous un bouquet de palmistes au bord de la route. En ce moment la foudre éclata de nouveau, une raie de feu déchira les nuages et l'on entendit dans les airs un coup sec suivi d'une détonation comparable à celle d'une ligne d'artillerie.

« Le tonnerre est tombé ici ! » murmura Youna, aveuglé par les éclairs et frappé d'une sorte de commotion qui l'ébranla de la plante des pieds à la racine des cheveux.

Aussitôt il chercha des yeux Mlle de Kernadec : elle était assise au bord de la route, le visage appuyé sur ses mains; Mlle Benoît était derrière elle; droite comme le tronc d'un palmiste, la tête baissée sur la poitrine et les bras pendants. Pendant quelques minutes, les éléments semblèrent se confondre dans un impétueux tourbillon qui menaçait de détruire tous les êtres animés ; puis un mugissement sourd

annonça que la nuée crevait, et la pluie commença à tomber.

Alors Youna remit le soin de contenir l'attelage au nègre mozambique, lequel, frappé de terreur, s'était accroupi sous la voiture ; ensuite il alla vers Mlle de Kernadec en s'écriant :

« Rassurez-vous, maîtresse; cette grosse pluie empêchera le tonnerre de tomber. »

Au même instant il s'aperçut que le déshabillé de Mlle Benoît était brûlé sur le côté du haut en bas, comme si l'on eût promené sur elle un tison enflammé. Il la regarda au visage; elle avait les yeux fixes et ouverts, la bouche légèrement contractée. Il l'appela; elle ne répondit pas. Il la toucha légèrement au bras; elle tomba comme un corps inerte privé de son point d'appui par une faible secousse. La malheureuse institutrice était morte frappée par la foudre qu'avait attirée sur elle la flèche élevée du palmiste. Youna se pencha vers Mlle de Kernadec, et, n'osant la toucher, il l'appela d'une voix tremblante.

« J'ai peur!... mon Dieu, j'ai peur! s'écria la jeune fille éperdue en se couvrant le visage pour ne pas voir la lueur sinistre des éclairs.

— Oui, maîtresse, fermez les yeux et restez là tranquille, » dit Youna.

Et, avec une singulière présence d'esprit, il imposa silence d'un geste au nègre épouvanté; puis, soulevant le corps de l'institutrice, il le cacha non loin de là sous les halliers. Il attendit encore quelques moments, ensuite il se rapprocha de Mlle de Kernadec, qui n'avait fait aucun mouvement, et il lui dit :

« Venez, maîtresse; il faut essayer de traverser la ravine avant que les grosses eaux barrent le passage. »

Elle se releva en appelant Mlle Benoît, et, ne l'apercevant pas à ses côtés, elle s'écria :

« Ma bonne amie !... où êtes-vous?

— Elle a marché devant, petite maîtresse, répondit Youna; nous la retrouverons.

— Que dis-tu?... Mlle Benoît s'est éloignée sans me parler? Elle m'a laissée seule et s'est mise en marche à travers cette tempête effroyable! s'écria Sydonie avec un étonnement qui domina pendant quelques instants ses angoisses et sa terreur.

— Oui, maîtresse, elle s'en est allée, » répondit Youna.

Mlle de Kernadec regarda autour d'elle avec une expression de doute, de stupéfaction; ensuite elle s'écria :

« Allons, allons la rejoindre! »

Elle s'élança dans la voiture, qui aussitôt partit rapidement et l'emporta tout éperdue. Lorsque Youna fut ainsi parvenu à l'éloigner de l'endroit funeste où un si grand malheur était arrivé à ses côtés, sans qu'elle s'en fût doutée, il arrêta la voiture et apprit à Mlle de Kernadec cet étrange et terrible événement.

D'abord elle ne voulut pas le croire; et lui commanda de retourner sur ses pas; mais bientôt, succombant à son saisissement et à sa douleur, elle éprouva une sorte de défaillance et demeura renversée au fond de la voiture dans une complète immobilité. Youna profita de l'anéantissement où elle était plongée, et, lançant son attelage avec une hardiesse incroyable, il descendit à fond de train le versant dangereux des Mornes. L'ouragan était dans toute sa furie, le tonnerre ne cessait de gronder et la pluie tombait à torrents. Il fallait l'adresse et le sang-froid d'Youna pour passer dans les terrains déjà inondés et traverser la plaine. Il y parvint; avant la nuit close, Mlle de Kernadec arrivait à l'habitation. Ses mulâtresses l'emportèrent tout éplorée dans sa chambre et la mirent au lit; tandis que le géreur, averti du triste événement, envoyait un exprès au-devant du baron pour le prévenir et hâter son retour.

Mlle de Kernadec passa la nuit dans une sorte de délire. La tempête continuait et ses bruits formidables la faisaient frissonner et

trembler. Elle appelait en pleurant Mlle Benoît; puis elle se levait et se traînait jusqu'à la fenêtre ; les yeux tournés vers la mer, qui se confondait avec le ciel noir, et dont elle croyait entendre les vagues irritées, elle priait Dieu pour les voyageurs, pour les pauvres naufragés près de périr dans cette tourmente. Il lui semblait qu'un navire en détresse tirait des coups de canon près du rivage, et qu'elle voyait sur les flots des lueurs vacillantes.

Le jour parut enfin et éclaira un sinistre tableau. La pluie avait cessé, mais les vents soufflaient par rafales de tous les points du compas; la mer était horrible, et les vagues jetaient leur écume blanche bien avant dans les terres basses qui bordaient l'embouchure de l'Esterre. A cet aspect, la malheureuse Sydonie leva les mains au ciel en s'écriant :

« Mon Dieu! j'avais vécu trop heureuse jusqu'ici !... Vous m'avez punie de mon bonheur... Vous m'avez tout ôté peut-être dans ce jour funeste !... »

Le baron arriva dans la matinée. Sa douleur, sans être aussi violente que celle de sa fille, fut extrême. Il éprouvait aussi de vives inquiétudes pour M. de Boisgueydon; le navire sur lequel il s'était embarqué avait dû courir de grands dangers s'il n'avait pas gagné la haute mer avant l'ouragan; la moindre faute dans sa manœuvre avait pu causer sa perte, et il fallait attendre dans de cruelles anxiétés des nouvelles qui pouvaient tarder trois ou quatre mois.

Le même jour, six nègres conduits par Youna, allèrent chercher dans les Mornes le corps de la pauvre institutrice; elle fut inhumée dans le cimetière de l'habitation, au fond d'une vallée solitaire où reposaient dejà plusieurs générations de maîtres et d'esclaves, car les Kernadec avaient voulu qu'une même sépulture les réunît dans cet enclos funèbre. La triste cérémonie se fit à l'insu de Sydonie, et ce ne fut que longtemps après qu'elle apprit où étaient les restes mortels d'une personne qui lui avait été si chère.

VII

Le temps, qui apaise les plus vives douleurs, calma les regrets de Sydonie. Quoiqu'elle n'eût aucune nouvelle de M. de Boisgueydon, les mortelles inquiétudes qu'elle avait conçues d'abord s'affaiblirent aussi, et il ne resta plus enfin dans son âme qu'une tristesse mêlée de

mélancoliques espérances. Quatre mois s'étaient écoulés depuis le départ du comte, et le moment approchait où l'on pouvait attendre son retour. Mlle de Kernadec commençait à ressentir l'espèce de félicité que donne la seule espérance d'un événement longtemps souhaité; mais ce bonheur était mêlé de passagères angoisses. Bien que l'on n'eût mentionné aucun sinistre causé par l'ouragan, elle n'était pas complétement rassurée, et elle frissonnait lorsqu'en sa présence on parlait d'un naufrage.

Les événements qui s'accomplissaient d'ailleurs dans la colonie la tenaient dans une certaine inquiétude. Tout était tranquille encore dans l'ouest; mais la lutte entre les blancs et les hommes de couleur avait commencé dans le quartier du nord et il s'en était suivi de grands désordres : les esclaves en avaient profité pour se révolter, et plusieurs habitations avaient été incendiées.

Une lettre de M. de Boisgueydon arriva enfin : elle était datée de Southampton. Le comte avait appris, en arrivant en France, que son père s'était réfugié en Angleterre : il était allé le

rejoindre immédiatement, et tous deux se disposaient à s'embarquer pour la Jamaïque, d'où il leur serait facile de passer à Saint-Domingue. Ce parti était plus sûr, et surtout plus prompt, attendu la difficulté de trouver un navire faisant voile directement pour un des ports de la colonie française. A cette nouvelle, Sydonie éprouva une sorte de réaction morale : son âme, longtemps comprimée par la douleur, sembla renaître à toutes les espérances, à la sérénité, au bonheur de son existence première ; il lui sembla qu'elle allait encore être heureuse ; après avoir lu la lettre de M. de Boisgueydon, elle la serra contre son cœur, et murmura en levant au ciel ses yeux baignés de larmes d'attendrissement et de joie :

« Mon Dieu ! mes mauvais jours sont passés.... mon bonheur revient avec lui !... »

Trois semaines environ s'écoulèrent. Tout était tranquille sur l'habitation Kernadec et aux environs ; pourtant le baron éprouvait des inquiétudes sur la situation générale de la colonie.

De nouvelles insurrections avaient éclaté dans le quartier du nord : les nègres révoltés incendiaient les habitations et tuaient, avec des cruautés inouïes, les blancs qui tombaient entre leurs mains ; la plaine du Cap était dévastée, et l'on craignait de nouveaux malheurs. La grande Assemblée coloniale avait eu recours à l'étranger dans cette situation extrême. Ne pouvant être secourue à temps par la métropole qu'elle accusait d'ailleurs de ces désastres, elle s'était adressée à lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque, et avait invoqué le protectorat de l'Angleterre.

Un soir, vers la fin d'août, le baron et sa fille veillaient seuls dans la galerie ; la journée avait été brûlante et l'atmosphère était encore remplie d'une lourde chaleur ; la brise de mer était si faible, qu'elle n'agitait pas le feuillage léger des tamarins, et que son doux murmure s'éteignait sur le rivage. Mlle de Kernadec, nonchalamment renversée dans son fauteuil et les yeux fermés à demi, était tombée dans une vague rêverie. Le corps affaibli, la poitrine oppressée par cette température énervante, elle

avait dénoué ses longs cheveux, dont le poids la fatiguait, et une de ces brunes suivantes, les soulevant à deux mains, séparait lentement entre ses doigts cuivrés ces magnifiques tresses couleur d'or; une autre mulâtresse, assise aux genoux de Sydonie, agitait un grand éventail de plume emmanché d'un bambou, et répandait sur le visage moite de la belle créole de passagères bouffées de fraîcheur. Le baron, assis à quelques pas de sa fille, fumait sa longue pipe chargée de macouba.

« Mon père, lui dit tout à coup Sydonie, avez-vous eu des lettres ce soir?

— Oui, mon enfant, répondit-il; mais il n'y a rien de nouveau. Les ateliers se battent toujours contre la milice dans la plaine du Cap. Sur la demande de l'Assemblée coloniale, le lord Effingham a expédié des armes. L'on dit aussi qu'il a envoyé un vaisseau de cinquante canons en croisière de ce côté de l'île.

— Pourquoi donc? Nous sommes bien tranquilles ici, » observa Sydonie; et, après un silence, elle ajouta timidement:

« Il me semblait que vous auriez pu recevoir quelque lettre de la Jamaïque ?

— Ce n'est pas une lettre que j'attends, c'est M. de Boisgueydon lui-même, répondit le baron en souriant.

— C'est vrai ; vous avez bien raison, mon père, dit vivement Sydonie : à quoi bon écrire quand on peut venir ?... »

Elle se releva à ces mots et s'accouda sur la fenêtre en regardant dehors.

« Jésus ! s'écria-t-elle, que c'est étrange ! Voyez, mon père, voyez cette clarté qui brille là-bas dans le ciel : on dirait la fumée d'une fournaise. »

En effet, une lueur rougeâtre apparaissait à l'horizon, tantôt vive et brillante, tantôt subitement obscurcie par un nuage qui se dissipait promptement dans les airs. La crête des Mornes se découpait en noir sur ce fond lumineux, et tout le reste du paysage était plongé dans une obscurité profonde.

« Il y a certainement un incendie là-bas derrière les Mornes, dans la direction de l'habitation Mibrail! dit M. de Kernadec.

— Il faut envoyer au secours, » s'écria Sydonie avec une douloureuse émotion.

Presque au même instant le géreur, M. Fantin, entra dans la galerie, le visage pâle et bouleversé.

« Monsieur le baron, dit-il, une troupe de nègres révoltés descend des Mornes..... Ils ont mis le feu à l'habitation Mibrail et commis les atrocités les plus exécrables. En ce moment, ils sont déjà dans la plaine. Certainement nous allons être attaqués. »

Le baron se leva avec le geste d'un homme de cœur qui se trouve tout à coup en face d'un péril imprévu, extrême, et qui sent que le salut de tout ce qui l'environne dépend de sa résolution et de son courage.

« Monsieur Fantin, dit-il d'une voix brève,

retournez à l'atelier, réveillez les commandeurs et que personne ne bouge, si ce n'est par mon ordre, sous peine de la vie. Faites fermer les portes de la sucrerie; qu'on apporte ici toutes les armes, que tous les employés se réunissent autour de moi. »

Comme M. Fantin sortait pour exécuter les ordres du baron, il rencontra Youna à la porte de la galerie.

« Tu viens du dehors? lui dit-il.

— J'ai été jusqu'à la lisière du verger, répondit Youna. Malgré l'obscurité de la nuit, j'ai reconnu une troupe de gens qni s'avancent dans le plus grand silence de l'autre côté de l'Esterre.

— Il faut couper la corde du bac! s'écria le géreur.

— C'est déjà fait, dit Youna; la barque est en dérive.

— N'importe, malgré les caïmans, ils passeront à la nage, murmura M. Fantin; et, s'ils

ont des intelligences dans l'atelier, nous sommes perdus ! »

Mlle de Kernadec ne proférait pas une parole, ne versait pas une larme ; elle se tenait près de son père, une main appuyée sur son bras, les yeux fixés sur lui dans l'attitude d'une impassible résignation. En voyant Youna, elle lui fit signe d'approcher et lui dit :

« Cette nuit, entends-tu, pendant toute cette nuit, tu te tiendras près de mon père.

— Youna, fais fermer exactement partout, ajouta le baron ; dès que M. Fantin et les autres employés seront ici, qu'on barricade la grande porte, que tous les gens de service s'enferment avec moi ; nous avons des fusils, des balles, de la poudre de chasse, et nous saurons bien nous défendre ! »

Dès que Youna fut sorti, le baron prenant entre ses mains la tête de sa fille, lui dit en la baisant au front :

« Ma Sydonie, mon trésor, il faut que je te cache pendant que nous allons repousser ces misérables à coups de fusil. Tu aurais grand'-peur si tu restais ici.

— Mon père, je ne vous quitte pas, s'écria Sydonie en étreignant le baron avec l'énergie d'une résolution désespérée; si vous êtes en danger, je veux rester près de vous....

— Enfant! est-ce que j'ai quelque chose à craindre; moi? interrompit M. de Kernadec; regarde ces murailles, ces épais contre-vents. Nous sommes ici comme dans un fort, à l'abri d'un rempart que cette négraille ne pourra pas démolir.

— Mais le feu! le feu! interrompit Sydonie; ils ont brûlé l'habitation Mibrail!

— Une maison de planches! répliqua le baron avec une tranquillité affectée; ma Sydonie, je te le répète, il n'y a point de danger; ta présence à mes côtés est inutile, elle m'inquiéterait; je vais te conduire dans un endroit où tu n'entendras pas les coups de fusil. Je t'en supplie, viens avec moi, viens, ma fille! »

Il l'entraîna avec une sorte d'autorité dans sa chambre à coucher et referma la porte derrière lui. Cette chambre, très-vaste, était située au centre de l'habitation, dont les divisions intérieures étaient formées par d'épaisses murailles. Le baron ouvrit une porte cintrée masquée par les lambris, et, descendant deux marches, il éclaira avec le flambeau qu'il tenait à la main une petite pièce où il n'y avait pas d'autres meubles qu'une lourde table, une chaise et un coffre-fort.

« Ma fille, reprit le baron, tu m'as quelquefois demandé où je mettais tout l'argent que m'apporte M. Fantin, c'est ici. Ce réduit n'est connu que de moi seul; tu vas y demeurer une heure ou deux.... Je te laisse cette lumière. Reste, mon enfant; reste là, tranquille, je le veux.... »

Il la serra contre sa poitrine et sortit précipitamment en refermant la porte. Ensuite il alla ouvrir à Youna qui revenait prendre ses ordres; et, lui montrant la porte secrète, il lui dit :

« Ma fille est là.... quoi qu'il arrive, je te la confie. Allons! allons la défendre! »

Les esclaves du service intérieur étaient armés déjà; c'étaient pour la plupart des nègres créoles, nés sur l'habitation, et dont la fidélité n'était pas suspecte. Les femmes avaient d'abord cherché leur jeune maîtresse; ensuite, saisies d'épouvante, elles se réfugièrent dans sa chambre, où elles se mirent à prier Dieu.

M. de Kernadec et tous les blancs de l'habitation étaient réunis dans la galerie et dans le grand salon où quelques mois auparavant dansaient les joyeux quadrilles. Debout derrière les fenêtres, ils observaient par les lucarnes pratiquées dans les solides contre-vents ce qui se passait au dehors. Tout paraissait tranquille; un silence lugubre régnait dans la campagne; seulement les chiens enfermés dans le chenil aboyaient avec fureur. Tout à coup la flamme brilla dans l'obscurité, et sa clarté sinistre fut le signal de l'attaque. Une troupe de noirs s'avança vers la terrasse en poussant d'affreux hurlements.

« Ils ont mis le feu à la sucrerie, s'écria le géreur, la flamme monte.... Ah! voilà nos nègres qui ont quitté les cases!...

— Certainement, ils ont déjà égorgé leur commandeur, et nous allons avoir affaire à toute cette légion de diables, dit froidement Youna.

— Tu crois que les révoltés entraîneront l'atelier? s'écria le baron.

— A présent j'en suis certain, répondit Youna; voilà l'incendie qui gagne, et les nègres des cases jettent des brassées de cannes sèches pour augmenter le feu. »

Les révoltés s'avançaient en désordre. L'un d'eux tenait une espèce de drapeau dont l'on reconnaissait à la lueur des flammes la forme et la nuance. C'était un grand carré de soie rouge semé de rosaces d'un blanc d'argent et attaché à l'extrémité d'un bambou par un lien informe, quelque chose de semblable à une longue chevelure de femme dont les ondes noires flottaient sur les plis du drapeau couleur de sang. Youna reconnut l'écharpe de

Mlle de Mibrail, et les tresses soyeuses dont l'extrémité balayait le sol lorsque le hideux Africain, qui tenait le bambou, abaissait ce sinistre étendard.

« Oh! murmura-t-il les dents serrées, ils ont tué la jeune demoiselle! »

Le baron l'entendit, et, tournant la tête, il lui dit avec une expression singulière :

« C'est son père qui aurait dû la tuer, pour qu'elle ne tombât pas entre leurs mains! »

Alors, appuyant le canon de son fusil à la lucarne, il ajusta le nègre qui portait le fatal drapeau et l'étendit roide mort. A ce signal, les hommes postés aux autres fenêtres firent feu tous à la fois, sur cette multitude, qui recula avec d'horribles cris, laissant le sol de la terrasse couvert de morts et de blessés. Ils étaient cinquante nègres contre un blanc. Pourtant l'avantage des armes et de la position rendait la défense possible. Cette horde féroce

aurait été repoussée, si un funeste hasard ne lui eût fourni le moyen d'attaquer la porte que leurs armes n'auraient pu ébranler. Des bois de charpente avaient été apportés ce jour-là même pour des réparations; les nègres roulèrent une énorme poutre sur la terrasse, et s'en servirent comme d'un bélier pour enfoncer la porte. Tandis que les uns faisaient jouer cette espèce de machine, les autres apportaient des planches et s'en couvraient de manière à arrêter les balles, qui tombaient amorties sur les assaillants. Bientôt les ventaux de cèdre se disloquèrent, et la porte tomba. Alors il n'y eut plus de lutte ni de défense : les blancs furent égorgés sans avoir le temps de recommander leur âme à Dieu.

Le baron était à l'entrée de la galerie; il avait jeté son fusil et tenait son épée à la main; mais avant d'avoir fait un mouvement il avait reçu dix blessures mortelles. Il s'affaissa, perdant tout son sang, et roula sur les degrés du perron, en murmurant le nom de sa fille. Youna était près de lui; il le vit mourir.

Les nègres allumèrent de grands feux au mi-

lieu de toutes les salles de l'habitation; bientôt d'ardents brasiers rougirent les pavés de marbre, et la fumée se répandit sous les lambris dorés comme sous le toit d'un ajoupa.

Les nègres, enivrés déjà par le sang, commencèrent une horrible orgie. Bientôt les cris des mulâtresses, qu'ils suppliciaient après avoir assouvi sur elles leurs désirs immondes, se mêlèrent à des chants effroyables. Des tonnes de tafia avaient été défoncées, tous les vins pillés; les nègres étaient ivres et dansaient en hurlant autour des restes sanglants de leurs victimes. Ils mutilèrent ces tristes dépouilles, et les mains pieuses qui vinrent les ensevelir plus tard ne recueillirent que d'informes lambeaux. Les nègres cherchèrent longtemps Mlle de Kernadec. Son malheureux père avait prévu les supplices, les outrages, la mort affreuse qui l'attendaient, si elle tombait entre leurs mains, et sa dernière pensée avait été le regret de la laisser vivante.

Du moment où les nègres avaient envahi l'habitation, Youna n'avait pas reparu. Caché dans le passage qui séparait la galerie de la

chambre à coucher du baron, il en avait fermé la porte en dedans, et les nègres qui ne connaisaient pas les divisions intérieures de l'édifice, n'avaient pas pris garde à cette issue.

Le tumulte s'apaisa enfin : une partie des révoltés abandonna ces lieux dévastés pour s'en aller aux cases avec les noirs d'atelier; les autres s'endormirent autour des brasiers fumants dans la galerie et dans le grand salon.

A la fin de cette horrible nuit, Youna se hasarda à entr'ouvrir la porte du passage et à regarder dans la galerie. Une vingtaine de nègres dormaient étendus sur les carreaux souillés de sang; la porte était gardée par une sentinelle accroupie sur le perron.

Youna rentra dans la chambre ; il tenait à la main une clef qui lui avait été remise par le baron de Kernadec, il la lui avait donnée en expirant, sans proférer une parole. Youna ouvrit la porte secrète et appela Sydonie en tremblant. Elle se releva et s'avança pâle, défigurée, comme une morte qui sortirait de son tombeau.

« Mon père! » dit-elle. Et comme Youna

hésitait à répondre, elle ajouta avec un calme effrayant :

« Tu n'oses pas me le dire.... Mon père est mort.... »

En prononçant ces mots ses jambes faillirent, ses yeux se fermèrent; elle s'évanouit.

Au lieu d'essayer de la ranimer, Youna saisit une des couvertures du lit et en enveloppa ce corps inerte, de manière à le cacher entièrement. Puis le soulevant sur son bras comme un léger fardeau, il sortit de la chambre et traversa hardiment la galerie. Le jour grandissait; mais les nègres ivres et fatigués sommeillaient encore.

A la porte, la sentinelle arrêta Youna, et dit en lui barrant le passage :

« Où vas-tu, compère, avec cela?

— J'emporte ma part du pillage, répondit brusquement Youna. Arrière !... Laisse-moi! »

A ces mots il descendit le perron et s'enfonça dans les jardins. Comme la veille, les oiseaux gazouillaient entre les haies de citronniers; les fleurs entr'ouvraient leur calice embaumé; et la nature entière s'éveillait souriante aux premières clartés du jour.

Youna gagna les bords de l'Esterre et chercha des yeux l'embarcation : c'était l'unique moyen de salut. Par un hasard providentiel, elle avait été appareillée la veille pour une promenade. Il déposa Sydonie sur les coussins et se mit à ramer. La barque fuyait rapidement; elle eut bientôt franchi l'espace découvert qui séparait les jardins de l'entrée des lagons. Alors Youna l'abandonna un instant au fil de l'eau et se rapprocha de Mlle de Kernadec. Il souleva en tremblant la couverture qui l'enveloppait et la contempla avec une muette angoisse. Elle ne faisait aucun mouvement; ses mains étaient froides ainsi que ses lèvres, dont l'incarnat avait pris une teinte violette. Youna la voyant ainsi immobile et sans souffle, se coucha au fond de la barque en s'écriant avec un affreux désespoir :

« Elle est morte, morte! »

Cependant l'air frais du matin ranima Mlle de Kernadec; elle reprit connaissance et se souleva en regardant autour d'elle d'un air étonné; mais bientôt la mémoire lui revint, et elle se mit à appeler son père avec des pleurs et des sanglots. Youna s'était mis à genoux près d'elle, le cœur pénétré tout à la fois d'une grande douleur et d'une joie inexprimable.

« Béni soit le bon Dieu! disait-il; vous voilà sauvée, petite maîtresse! vous avez un grand chagrin; Dieu qui vous l'a envoyé, vous consolera! Nous allons trouver le vieux Vulcain, un brave homme : vous serez en sûreté dans son ajoupa.... et, quand la maréchaussée sera venue et qu'on aura coupé la tête à tous ces brigands, vous retournerez à l'habitation.

— Jamais, jamais! s'écria Mlle de Kernadec; je ne veux pas revoir l'endroit où l'on a assassiné mon père!... »

En rentrant dans les lagons, elle se rappela

tout à coup la promenade qu'elle y avait faite quelques mois avant, le lendemain de l'arrivée de M. de Boisgueydon, et, saisie d'une inexprimable douleur, elle s'écria :

« O! Dieu! mon Dieu! pourquoi ne m'avez vous pas fait mourir alors au milieu de tous ceux que j'aimais, dans toute la plénitude de mon bonheur! pourquoi conservez-vous ma misérable vie! »

La barque arriva enfin au lagon des Palmistes; le vieux Vulcain n'avait pas quitté son ajoupa, et il ignorait les désastres de la nuit précédente. En apprenant que le maître ainsi que tous les blancs avaient été massacrés et l'habitation livrée au pillage, il se jeta aux pieds de Sydonie en versant des larmes, et lui offrit sa vie en jurant de venger la mort de son bon maître.

« Rassemble les hattiers, lui dit Youna à voix basse ; aujourd'hui même il faudra aller

donner la sépulture chrétienne à tous ces pauvres morts. »

La matinée était calme et magnifique ; pas un nuage, pas un souffle de vent ne troublait la sénérité de l'atmosphère. La mer, unie comme une glace, battait de son remous presque insensible les forêts de palétuviers qui barraient l'embouchure de l'Esterre. Au delà de cette longue ligne de verdure, l'on apercevait la voilure blanche d'un navire qui longeait la côte.

« C'est un Anglais, dit le hattier ; le voilà qui hisse son pavillon.

Presque aussitôt une embarcation, qui semblait cachée dans une des échancrures de la côte, manœuvra pour atteindre le vaisseau.

« Petite maîtresse, dit Youna à Mlle de Kernadec, qui, assise dans un coin de l'ajoupa,

pleurait et cachait son visage comme pour fuir la clarté odieuse du jour; petite maîtresse, voilà des blancs qui se réfugient à bord du navire.

— Je veux y aller aussi, dit Sydonie en se levant avec une soudaine énergie; je veux quitter cette terre maudite où j'ai tout perdu!... Youna tu vas me conduire à bord; ce que je deviendrai, je n'en sais rien : Dieu ordonnera.... »

Elle alla rejoindre d'un pas ferme l'embartion; Youna prit les rames.

Le navire n'était qu'à une demi-lieue du rivage ; mais il fallait faire un assez long circuit entre les touffes de mangliers qui croissaient dans les eaux douces de la rivière. Au milie du trajet, Mlle de Kernadec dit à Youna :

« Tu es un fidèle serviteur, et je désire te récompenser : demande-moi ce que tu voudras.

— Je veux la permission de vous suivre et

de vous servir, répondit-il; gardez le pauvre Youna près de vous, petite maîtresse; emmenez-le, il sera votre esclave jusqu'à la mort. »

A mesure que l'embarcation approchait du navire, l'on semblait faire des dispositions pour la recevoir; il y avait beaucoup de monde sur le pont, et un officier se tenait contre les bastingages, où l'on avait déja jeté l'échelle. Quoique la mer fût magnifique, il était assez difficile de monter à bord par l'escalier de cordes goudronnées qui pendait au flanc du vaisseau. Youna fit signe à Mlle de Kernadec de s'envelopper dans sa robe, et la soulevant d'un seul de ses bras, il franchit l'échelle et la déposa sur le pont. Au même instant, un jeune homme assis sur le gaillard d'arrière se releva vivement et en jetant un cri : c'était M. de Boisgueydon. Son père l'accompagnait. Tous deux reçurent Sydonie, et pendant quelques moments l'on n'entendit dans ce groupe que des paroles entrecoupées, des pleurs étouffés. Youna était resté à l'écart, immobile et l'œil

fixe, son visage avait repris subitement l'expression de douleur farouche que Mlle Benoît avait remarquée naguère. Au moment où Sydonie, appuyée au bras du marquis, allait descendre dans l'entre-pont, il l'arrêta, et, s'agenouillant devant elle; il lui dit .

« Petite maîtresse, n'oubliez pas vôtre esclave! »

Et s'élançant par-dessus les bastingages, il tomba et disparut sous les flots.

Mlle de Kernadec passa à la Jamaïque sur le vaisseau anglais qui avait recueilli les victimes échappées aux massacres des 26 et 27 août 1791. Quelques mois plus tard elle épousa M. de Boisgueydon, qui l'amena aussitôt en Angleterre. Ses possessions, d'abord administrées par un nouveau géreur qui périt aussi sous le couteau des esclaves révoltés, devinrent un désert stérile entre les mains des nègres libres, et furent définitivement perdues pour elle quelques années plus tard.

Aujourd'hui il existe encore sur la côte de Bretagne un antique château dont l'Océan baigne les murs; il est habité par un noble vieillard, par une femme âgée, qui achèvent paisiblement leurs jours dans cette solitude. Souvent, lorsque le soleil couchant disparaît en baignant de ses rayons enflammés l'horizon immense, la vieille dame regarde un petit tableau suspendu dans la salle et qui lui rappelle de tristes souvenirs; puis tournant les yeux vers l'Océan, elle dit avec un soupir.

« C'est là-bas, là-bas, qu'était l'habitation Kernadec ! »

FIN.

